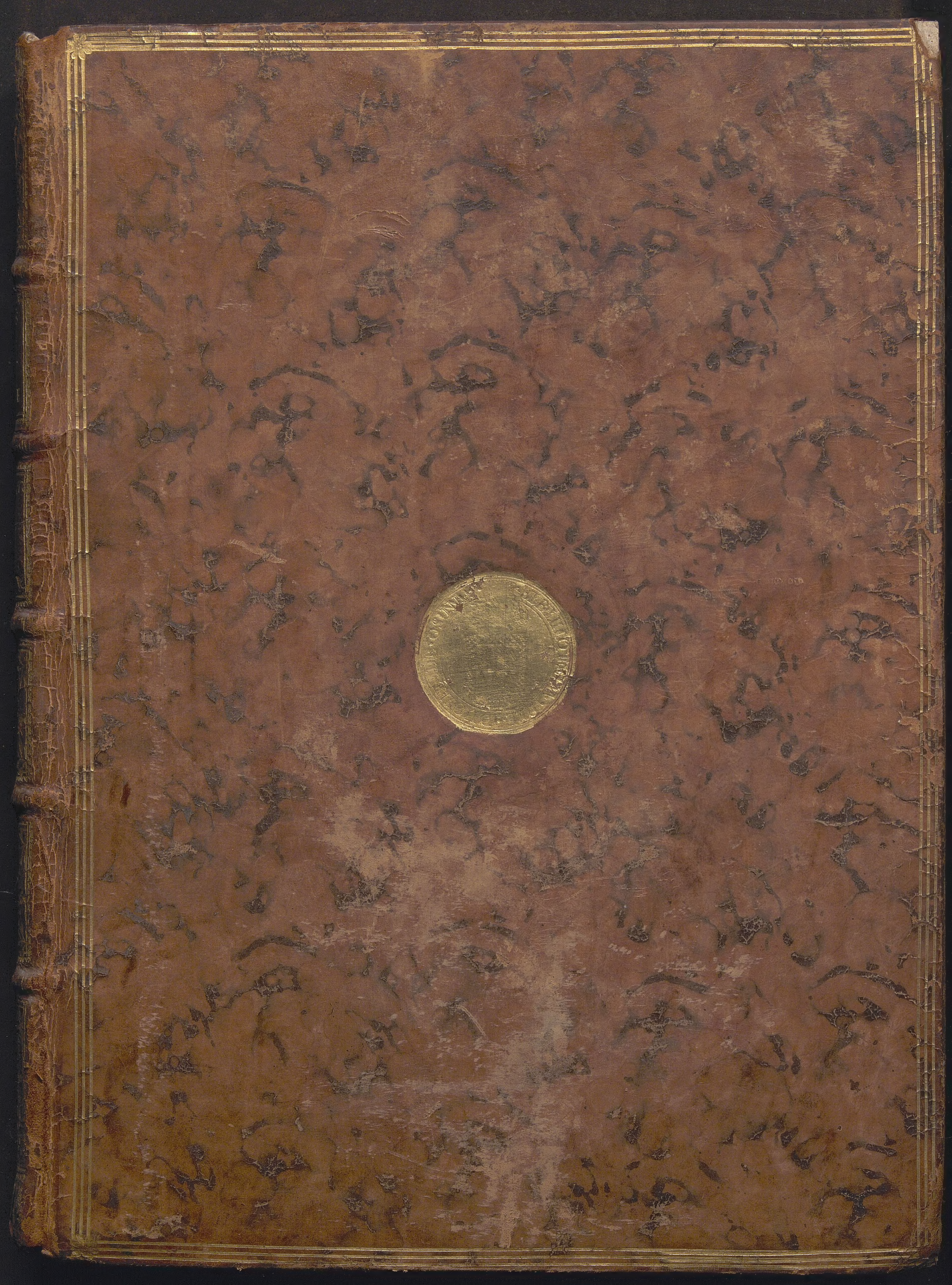
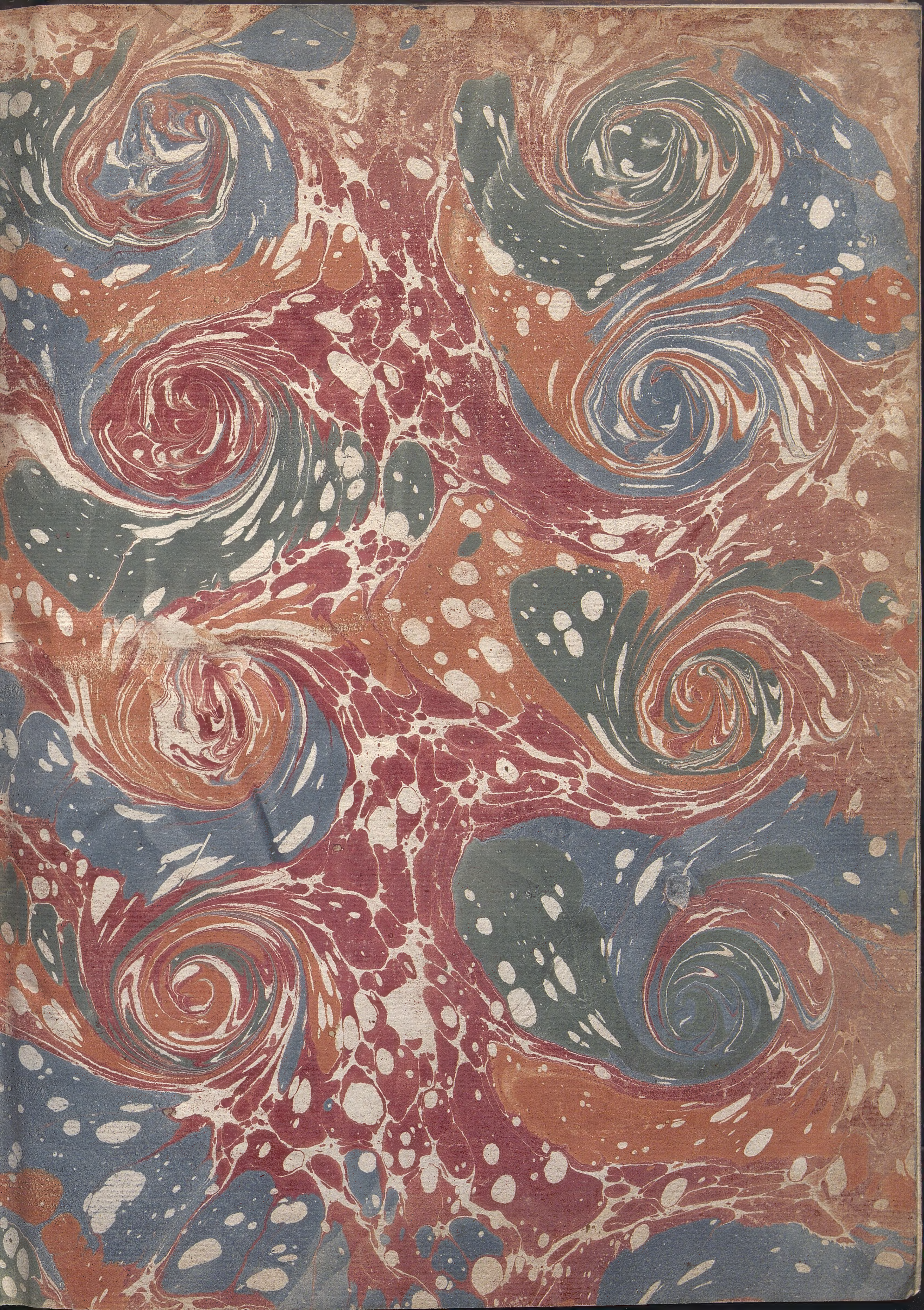






ŒUVRES
DE
MOLIERE.

TOME QUATRIÉME.

ŒUVRES
DE
MOLIERE.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME QUATRIÉME.



A PARIS.

M. DCC. XXXIV.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

PIECES CONTENUËS
dans ce quatriéme tome.

LE
MEDECIN
MALGRÉ LUI,
COMÉDIE.

ACTEURS.

GÉRONTE, pere de Lucinde.

LUCINDE, fille de Géronte.

LÉANDRE, amant de Lucinde.

SGANARELLE, mari de Martine.

MARTINE, femme de Sganarelle.

M. ROBERT, voisin de Sganarelle.

VALERE, domestique de Géronte.

LUCAS, mari de Jacqueline.

JACQUELINE, nourrice chez Géronte, & femme de Lucas.

THIBAUT, pere de Perrin, } paysans.
PERRIN, fils de Thibaut, }

La scéne est à la campagne.



Inv. et dessiné par F. Boucher. *Gravé par Lau: Cars.*

LE MEDECIN MALGRÉ LUY



Boucher. Inuenit — Joullain. sculpsit.

LE MEDECIN MALGRÉ LUI,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SGANARELLE, MARTINE.

SGANARELLE.

NON, je te dis que je n'en veux rien faire ; & que c'eſt à moi de parler, & d'être le maître.

MARTINE.

Et je te dis, moi, que je veux que tu vives à ma fantaiſie ; & que je ne me ſuis point mariée avec toi pour ſouffrir tes fredaines.

SGANARELLE.

Oh ! La grande fatigue que d'avoir une femme, & qu'Ariſtote a bien raiſon, quand il dit qu'une femme eſt pire qu'un démon !

MARTINE.

Voyez un peu l'habile homme, avec ſon benêt d'Ariſtote.

SGANARELLE.

Oui, habile homme. Trouve-moi un faiſeur de ſagots qui ſçache, comme moi, raiſonner des choſes; qui ait ſervi ſix ans un fameux médecin, & qui ait ſçû, dans ſon jeune âge, ſon rudiment par cœur.

MARTINE.

Peſte du fou fieffé !

SGANARELLE.

Peſte de la carogne !

MARTINE.

Que maudit ſoit l'heure & le jour, où je m'aviſai d'aller dire oui !

SGANARELLE.

Que maudit ſoit le bec-cornu de notaire qui me fit ſigner ma ruine !

MARTINE.

C'eſt bien à toi, vrayment, à te plaindre de cette affaire. Devrois-tu être un ſeul moment ſans rendre graces au Ciel de m'avoir pour ta femme, & méritois-tu d'épouſer une perſonne comme moi ?

SGANARELLE.

Il eſt vrai que tu me fis trop d'honneur, & que j'eus lieu

de me louer la premiere nuit de nos nôces. Hé, morbleu, ne me fais point parler là-dessus. Je dirois de certaines choses....

MARTINE.

Quoi? Que dirois-tu?

SGANARELLE.

Baste, laissons-là ce chapitre. Il suffit que nous sçavons ce que nous sçavons, & que tu fus bien heureuse de me trouver.

MARTINE.

Qu'appelles-tu bien heureuse de te trouver? Un homme qui me réduit à l'hôpital, un débauché, un traître qui me mange tout ce que j'ai!

SGANARELLE.

Tu as menti, j'en bois une partie.

MARTINE.

Qui me vend piéce à piéce, tout ce qui est dans le logis!

SGANARELLE.

C'est vivre de ménage.

MARTINE.

Qui m'a ôté jusqu'au lit que j'avois!

SGANARELLE.

Tu t'en leveras plus matin.

MARTINE.

Enfin, qui ne laisse aucun meuble dans toute la maison!

SGANARELLE.

On en déménage plus aisément.

MARTINE.

Et qui, du matin jusqu'au soir, ne fait que jouer & que boire!

SGANARELLE.

C'est pour ne me point ennuyer.

MARTINE.

Et que veux-tu, pendant ce tems, que je fasse avec ma famille?

SGANARELLE.

Tout ce qu'il te plaira.

MARTINE.

J'ai quatre pauvres petits enfans sur les bras....

SGANARELLE.

Mets-les à terre.

MARTINE.

Qui me demandent à toute heure du pain.

SGANARELLE.

Donne-leur le fouet. Quand j'ai bien bû & bien mangé, je veux que tout le monde soit saoul dans ma maison.

MARTINE.

Et tu prétends, yvrogne, que les choses aillent toujours de même.

SGANARELLE.

Ma femme, allons tout doucement, s'il vous plaît.

MARTINE.

Que j'endure éternellement tes insolences & tes débauches?

SGANARELLE.

Ne nous emportons point, ma femme.

MARTINE.

Et que je ne ſçache pas trouver le moyen de te ranger à ton devoir ?

SGANARELLE.

Ma femme, vous ſçavez que je n'ai pas l'ame endurante, & que j'ai le bras aſſez bon.

MARTINE.

Je me moque de tes menaces.

SGANARELLE.

Ma petite femme, ma mie, votre peau vous demange à votre ordinaire.

MARTINE.

Je te montrerai bien que je ne te crains nullement.

SGANARELLE.

Ma chére moitié, vous avez envie de me dérober quelque choſe.

MARTINE.

Crois-tu que je m'épouvante de tes paroles ?

SGANARELLE.

Doux objet de mes vœux, je vous frotterai les oreilles.

MARTINE.

Yvrogne que tu es !

SGANARELLE.

Je vous battrai.

MARTINE.

Sac à vin.

SGANARELLE.

Je vous roſſerai.

MARTINE.

Infame.

SGANARELLE.

Je vous étrillerai.

MARTINE.

Traître, insolent, trompeur, lâche, coquin, pendard, gueux, belître, fripon, maraud, voleur....

SGANARELLE.

Ah! Vous en voulez donc?

[*Sganarelle prend un bâton, & bat sa femme.*]

MARTINE *criant.*

Ah, ah, ah, ah!

SGANARELLE.

Voilà le vrai moyen de vous appaiser.

SCENE II.

M. ROBERT, SGANARELLE, MARTINE.

M. ROBERT.

HOlà, holà, holà. Fi. Qu'est-ce-ci? Quelle infamie! Peste soit le coquin, de battre ainsi sa femme.

MARTINE *à m. Robert.*

Et je veux qu'il me batte, moi.

M. ROBERT.

Ah! J'y consens de tout mon cœur.

MARTINE.

MARTINE.

De quoi vous mêlez-vous?

M. ROBERT.

J'ai tort.

MARTINE.

Eſt-ce-là votre affaire?

M. ROBERT.

Vous avez raiſon.

MARTINE.

Voyez un peu cet impertinent, qui veut empêcher les maris de battre leurs femmes!

M. ROBERT.

Je me rétracte.

MARTINE.

Qu'avez-vous à voir là-deſſus?

M. ROBERT.

Rien.

MARTINE.

Eſt-ce à vous d'y mettre le néz?

M. ROBERT.

Non.

MARTINE.

Mêlez-vous de vos affaires.

M. ROBERT.

Je ne dis plus mot.

MARTINE.

Il me plaît d'être battuë.

M. ROBERT.

D'accord.

MARTINE.

Ce n'eſt pas à vos dépens.

M. ROBERT.

Il eſt vray.

MARTINE.

Et vous êtes un ſot, de venir vous fourrer où vous n'avez que faire.

[*Elle lui donne un ſoufflet.*]

M. ROBERT *à Sganarelle.*

Compere, je vous demande pardon de tout mon cœur. Faites, roſſez, battez, comme il faut, votre femme; je vous aiderai, ſi vous le voulez.

SGANARELLE.

Il ne me plaît pas, moi.

M. ROBERT.

Ah! C'eſt une autre choſe.

SGANARELLE.

Je la veux battre, ſi je le veux; & ne la veux pas battre, ſi je ne le veux pas.

M. ROBERT.

Fort bien.

SGANARELLE.

C'eſt ma femme, & non pas la vôtre.

M. ROBERT.

Sans doute.

SGANARELLE.

Vous n'avez rien à me commander.

M. ROBERT.

D'accord.

SGANARELLE.

Je n'ai que faire de votre aide.

M. ROBERT.

Très-volontiers.

SGANARELLE.

Et vous êtes un impertinent, de vous ingérer des affaires d'autrui. Apprenez que Ciceron dit qu'entre l'arbre & le doigt, il ne faut point mettre l'écorce.

[*Il bat m. Robert, & le chasse.*]

SCENE III.

SGANARELLE, MARTINE.

SGANARELLE.

OH çà, faisons la paix nous deux. Touche là.

MARTINE.

Oui, après m'avoir ainsi battuë?

SGANARELLE.

Cela n'est rien. Touche.

MARTINE.

Je ne veux pas.

SGANARELLE.

Hé?

MARTINE.

Non.

SGANARELLE.

Ma petite femme.

MARTINE.

Point.

SGANARELLE.

Allons, te dis-je.

MARTINE.

Je n'en ferai rien.

SGANARELLE.

Vien, vien, vien.

MARTINE.

Non, je veux être en colére.

SGANARELLE.

Fi, c'eſt une bagatelle. Allons, allons.

MARTINE.

Laiſſe-moi là.

SGANARELLE.

Touche, te dis-je.

MARTINE.

Tu m'as trop maltraitée.

SGANARELLE.

Hé bien, va, je te demande pardon, mets-là ta main.

MARTINE.

[*bas à part.*]

Je te pardonne; mais tu le payeras.

SGANARELLE.

Tu es une folle de prendre garde à cela. Ce sont petites choses qui sont de tems en tems nécessaires dans l'amitié, & cinq ou six coups de bâton, entre gens qui s'aiment, ne font que ragaillardir l'affection. Va, je m'en vais au bois, & je te promets aujourd'hui plus d'un cent de fagots.

SCENE IV.

MARTINE *seule.*

VA, quelque mine que je fasse, je n'oublierai pas mon ressentiment; & je brûle en moi-même de trouver les moyens de te punir des coups que tu m'as donnés. Je sçais bien qu'une femme a toujours dans les mains de quoi se venger d'un mari; mais c'est une punition trop délicate pour mon pendard. Je veux une vengeance qui se fasse un peu mieux sentir, & ce n'est pas contentement pour l'injure que j'aireçûë.

SCENE V.

VALERE, LUCAS, MARTINE.

LUCAS *à Valére, sans voir Martine.*

PArguenne, j'avons pris là tous deux une guéble de commission, & je ne sçais pas, moi, ce que je pensons attraper.

VALERE *à Lucas, sans voir Martine.*

Que veux-tu, mon pauvre nourricier? Il faut bien obéir à notre maître; & puis, nous avons intérêt, l'un & l'autre, à la santé de sa fille, notre maîtresse; & sans doute son mariage, différé par sa maladie, nous vaudra quelque récompense. Horace, qui est libéral, a bonne part aux prétentions qu'on peut avoir sur sa personne; &, quoiqu'elle ait fait voir de l'amitié pour un certain Léandre, tu sçais bien que son pere n'a jamais voulu consentir à le recevoir pour son gendre.

MARTINE *rêvant à part, se croyant seule.*

Ne puis-je point trouver quelque invention pour me venger?

LUCAS *à Valere.*

Mais quelle fantaisie s'est-il bouté là dans la tête, puisque tous les médecins y avont perdu leur latin?

VALERE *à Lucas.*

On trouve quelquefois, à force de chercher, ce qu'on ne trouve pas d'abord; & souvent, en de simples lieux...

MARTINE *se croyant toujours seule.*

Oui, il faut que je m'en venge à quelque prix que ce soit. Ces coups de bâton me reviennent au cœur; je ne sçaurois les digérer, &... [*heurtant Valere & Lucas.*] Ah! Messieurs, je vous demande pardon; je ne vous voyois pas, & cherchois dans ma tête quelque chose qui m'embarrasse.

VALERE.

Chacun a ses soins dans le monde; & nous cherchons aussi ce que nous voudrions bien trouver.

MARTINE.

Seroit-ce quelque chose où je vous pûsse aider?

VALERE.

Cela se pourroit faire; & nous tâchons de rencontrer quelque habile homme, quelque médecin particulier, qui pût donner quelque soulagement à la fille de notre maître, attaquée d'une maladie qui lui a ôté tout d'un coup l'usage de la langue. Plusieurs médecins ont déjà épuisé toute leur science après elle; mais on trouve, par fois, des gens avec des secrets admirables, de certains remédes particuliers, qui font le plus souvent ce que les autres n'ont sçû faire, & c'est là ce que nous cherchons.

MARTINE *bas à part.*

Ah! Que le Ciel m'inspire une admirable invention pour me venger de mon pendard! [*haut.*] Vous ne pouviez jamais vous mieux adresser pour rencontrer ce que vous cherchez; & nous avons un homme, le plus merveilleux homme du monde, pour les maladies désespérées.

VALERE.

Hé, de grace, où pouvons-nous le rencontrer?

MARTINE.

Vous le trouverez maintenant, vers ce petit lieu que voilà, qui s'amuse à couper du bois.

LUCAS.

Un médecin qui coupe du bois?

VALERE.

Qui s'amuse à cueillir des simples, voulez-vous dire?

MARTINE.

Non. C'eſt un homme extraordinaire, qui ſe plaît à cela, fantaſque, bizarre, quinteux, & que vous ne prendriez jamais pour ce qu'il eſt. Il va vêtu d'une façon extravagante, affecte quelquefois de paroître ignorant, tient ſa ſcience renfermée, & ne fuit rien tant, tous les jours, que d'exercer les merveilleux talens qu'il a eus du Ciel pour la médecine.

VALERE.

C'eſt une choſe admirable que tous les grands hommes ont toujours du caprice, quelque petit grain de folie mêlé à leur ſcience.

MARTINE.

La folie de celui-ci eſt plus grande qu'on ne peut croire; car elle va par fois juſqu'à vouloir être battu pour demeurer d'accord de ſa capacité, & je vous donne avis que vous n'en viendrez pas à bout, qu'il n'avouera jamais qu'il eſt médecin, s'il ſe le met en fantaiſie, que vous ne preniez chacun un bâton, & ne le réduiſiez, à force de coups, à vous confeſſer à la fin ce qu'il vous cachera d'abord. C'eſt ainſi que nous en uſons, quand nous avons beſoin de lui.

VALERE.

Voilà une étrange folie.

MARTINE.

Il eſt vray; mais, après cela, vous verrez qu'il fait des merveilles.

VALERE.

Comment s'appelle-t-il?

MARTINE.

Il s'appelle Sganarelle; mais il eſt aiſé à connoître. C'eſt un homme qui a une large barbe noire, & qui porte une fraiſe, avec un habit jaune & vert.

LUCAS.

Un habit jaune & vart! C'eſt donc le médecin des parroquets?

VALERE.

Mais eſt-il bien vray qu'il ſoit auſſi habile que vous le dites?

MARTINE.

Comment? C'eſt un homme qui fait des miracles. Il y a ſix mois qu'une femme fut abandonnée de tous les autres médecins, on la tenoit morte il y avoit déjà ſix heures, & l'on ſe diſpoſoit à l'enſevelir, lorſqu'on y fit venir de force l'homme dont nous parlons. Il lui mit, l'ayant vûë, une petite goutte de je ne ſçais quoi dans la bouche; &, dans le même inſtant, elle ſe leva de ſon lit, & ſe mit auſſi-tôt à ſe promener dans ſa chambre, comme ſi de rien n'eût été.

LUCAS.

Ah!

VALERE.

Il falloit que ce fût quelque goutte d'or potable.

MARTINE.

Cela pourroit bien être. Il n'y a pas trois ſemaines encore, qu'un jeune enfant de douze ans tomba du haut du clocher en bas, & ſe briſa, ſur le pavé, la tête, les bras & les jambes.

On n'y eut pas plûtôt amené notre homme, qu'il le frotta par tout le corps d'un certain onguent qu'il ſçait faire, & l'enfant auſſi-tôt ſe leva ſur ſes piéds, & courut jouer à la foſſette.

LUCAS.

Ah!

VALERE.

Il faut que cet homme-là ait la médecine univerſelle.

MARTINE.

Qui en doute?

LUCAS.

Têtegué, vlà juſtement l'homme qu'il nous faut. Allons vîte le charcher.

VALERE.

Nous vous remercions du plaiſir que vous nous faites.

MARTINE.

Mais ſouvenez-vous bien, au moins, de l'avertiſſement que je vous ai donné.

LUCAS.

Hé! Morguenne, laiſſez-nous faire. S'il ne tient qu'à battre, la vache eſt à nous.

VALERE *à Lucas.*

Nous ſommes bien heureux d'avoir fait cette rencontre; & j'en conçois, pour moi, la meilleure eſpérance du monde.

SCENE VI.

SGANARELLE, VALERE, LUCAS.

SGANARELLE *chantant derriére le théatre.*

LA, la, la.

VALERE.

J'entends quelqu'un qui chante, & qui coupe du bois.

SGANARELLE *entrant sur le théatre avec une bouteille à sa main, sans appercevoir Valere ni Lucas.*

La, la, la.... Ma foi, c'est assez travaillé pour boire un coup. Prenons un peu d'haleine.

[*après avoir bû.*]

Voilà du bois qui est salé comme tous les diables.

[*Il chante.*] *Qu'ils sont doux,*
Bouteille jolie,
Qu'ils sont doux,
Vos petits glou-gloux!
Mais mon sort feroit bien des jaloux,
Si vous étiez toujours remplie.
Ah! Bouteille ma mie,
Pourquoi vous vuidez vous?

Allons, morbleu, il ne faut point engendrer de mélancolie.

VALERE *bas à Lucas.*

Le voilà lui-même.

LUCAS *bas à Valere.*

Je pense que vous dites vray, & que j'avons bouté le néz dessus.

VALERE.

Voyons de près.

SGANARELLE *embrassant sa bouteille.*

Ah! Ma petite friponne, que je t'aime! Mon petit bouchon.

[*Il chante.*] [*Appercevant Valere & Lucas qui l'examinent, il baisse la voix.*]

Mais mon sort... feroit bien... des jaloux,
Si...

[*Voyant qu'on l'examine de plus près.*]

Que diable! A qui en veulent ces gens-là?

VALERE *à Lucas.*

C'est lui assûrément.

LUCAS *à Valere.*

Le vlà tout craché comme on nous l'a défiguré.

Sganarelle pose la bouteille à terre; & Valere se baissant pour le saluer, comme il croit que c'est à dessein de la prendre, il la met de l'autre côté; Lucas faisant la même chose que Valere, Sganarelle reprend sa bouteille, & la tient contre son estomach, avec divers gestes, qui font un jeu de théatre.

SGANARELLE *à part.*

Ils consultent en me regardant. Quel dessein auroient-ils?

VALERE.

Monsieur, n'est-ce pas vous qui vous appellez Sganarelle?

SGANARELLE.

Hé? Quoi?

VALERE.

Je vous demande si ce n'est pas vous qui se nomme Sganarelle?

SGANARELLE *se tournant vers Valere, puis vers Lucas.*

Oui, & non, ſelon ce que vous lui voulez.

VALERE.

Nous ne voulons que lui faire toutes les civilités que nous pourrons.

SGANARELLE.

En ce cas, c'eſt moi qui ſe nomme Sganarelle.

VALERE.

Monſieur, nous ſommes ravis de vous voir. On nous a adreſſés à vous pour ce que nous cherchons; & nous vénons implorer votre aide, dont nous avons beſoin.

SGANARELLE.

Si c'eſt quelque choſe, meſſieurs, qui dépende de mon petit négoce, je ſuis tout prêt à vous rendre ſervice.

VALERE.

Monſieur, c'eſt trop de grace que vous nous faites; mais, monſieur, couvrez-vous, s'il vous plaît, le ſoleil pourroit vous incommoder.

LUCAS.

Monſieur, boutez deſſus.

SGANARELLE *à part.*

Voici des gens bien pleins de cérémonie. [*Il ſe couvre.*]

VALERE.

Monſieur, il ne faut pas trouver étrange que nous venions à vous; les habiles gens ſont toujours recherchés, & nous ſommes inſtruits de votre capacité.

SGANARELLE.

Il eſt vray, meſſieurs, que je ſuis le premier homme du

monde pour faire des fagots.

VALERE.

Ah! Monſieur....

SGANARELLE.

Je n'y épargne aucune choſe, & les fais d'une façon qu'il n'y a rien à redire.

VALERE.

Monſieur, ce n'eſt pas cela dont il eſt queſtion.

SGANARELLE.

Mais auſſi je les vends cent dix ſols le cent.

VALERE.

Ne parlons point de cela, s'il vous plaît.

SGANARELLE.

Je vous promets que je ne ſçaurois les donner à moins.

VALERE.

Monſieur, nous ſçavons les choſes.

SGANARELLE.

Si vous ſçavez les choſes, vous ſçavez que je les vends cela.

VALERE.

Monſieur, c'eſt ſe moquer que....

SGANARELLE.

Je ne me moque point, je n'en puis rien rabattre.

VALERE.

Parlons d'autre façon, de grace.

SGANARELLE.

Vous en pourrez trouver autre part à moins, il y a fagots & fagots; mais, pour ceux que je fais....

VALERE.

Hé, monſieur, laiſſons-là ce diſcours.

SGANARELLE.

Je vous jure que vous ne les auriez pas, s'il s'en falloit un double.

VALERE.

Hé! Fi.

SGANARELLE.

Non, en conſcience, vous en payerez cela. Je vous parle ſincérement, & ne ſuis pas homme à ſurfaire.

VALERE.

Faut-il, monſieur, qu'une perſonne comme vous s'amuſe à ces groſſiéres feintes, s'abaiſſe à parler de la ſorte? Qu'un homme ſi ſçavant, un fameux médecin comme vous êtes, veuille ſe déguiſer aux yeux du monde, & tenir enterrés les beaux talens qu'il a?

SGANARELLE *à part.*

Il eſt fou.

VALERE.

De grace, monſieur, ne diſſimulez point avec nous.

SGANARELLE.

Comment?

LUCAS.

Tout ce tripotage ne ſart de rian; je ſçavons ç'en que je ſçavons.

SGANARELLE.

Quoi donc, que voulez-vous dire? Pour qui me prenez-vous?

VALERE.

Pour ce que vous êtes, pour un grand médecin.

SGANARELLE.

Médecin vous-même; je ne le ſuis point, & je ne l'ai jamais été.

VALERE.

[*bas.*] [*haut.*]

Voilà ſa folie qui le tient. Monſieur, ne veuillez point nier les choſes davantage; & n'en venons point, s'il vous plaît, à de fâcheuſes extrémités.

SGANARELLE.

A quoi donc?

VALERE.

A de certaines choſes dont nous ſerions marris.

SGANARELLE.

Parbleu, venez-en à tout ce qu'il vous plaira; je ne ſuis point médecin, & ne ſçais ce que vous me voulez dire.

VALERE.

[*bas.*] [*haut.*]

Je vois bien qu'il ſe faut ſervir du reméde. Monſieur, encore un coup, je vous prie d'avouer ce que vous êtes.

LUCAS.

Hé, têtegué, ne lantiponez point davantage, & confeſſez à la franquette que v'sétes médecin.

SGANARELLE *à part.*

J'enrage.

VALERE.

A quoi bon nier ce qu'on ſçait?

LUCAS.

LUCAS.

Pourquoi toutes ces fraimes là ? A quoi eſt-ce que ça vous ſart ?

SGANARELLE.

Meſſieurs, en un mot, autant qu'en deux mille, je vous dis que je ne ſuis point médecin.

VALERE.

Vous n'êtes point médecin ?

SGANARELLE.

Non.

LUCAS.

V'n'êtes pas médecin ?

SGANARELLE.

Non, vous dis-je.

VALERE.

Puiſque vous le voulez, il faut bien s'y réſoudre.

[*Ils prenent chacun un bâton, & le frappent.*]

SGANARELLE.

Ah, ah, ah ! Meſſieurs, je ſuis tout ce qu'il vous plaira.

VALERE.

Pourquoi, monſieur, nous obligez-vous à cette violence ?

LUCAS.

A quoi bon nous bailler la peine de vous battre ?

VALERE.

Je vous aſſûre que j'en ai tous les regrets du monde.

LUCAS.

Par ma figué, j'en ſis fâché franchement.

SGANARELLE.

Que diable eſt ce-ci, meſſieurs ? De grace, eſt-ce pour rire, ou ſi tous deux vous extravaguez, de vouloir que je ſois médecin ?

VALERE.

Quoi ! Vous ne vous rendez pas encore, & vous vous défendez d'être médecin ?

SGANARELLE.

Diable emporte, ſi je le ſuis.

LUCAS.

Il n'eſt pas vray que vous ſayez médecin ?

SGANARELLE.

[*Ils recommencent à le battre.*]

Non, la peſte m'étouffe. Ah, ah ! Hé bien, meſſieurs, oui, puiſque vous le voulez, je ſuis médecin, je ſuis médecin ; apoticaire encore, ſi vous le trouvez bon. J'aime mieux conſentir à tout, que de me faire aſſommer.

VALERE.

Ah ! Voilà qui va bien, monſieur ; je ſuis ravi de vous voir raiſonnable.

LUCAS.

Vous me boutez la joye au cœur, quand je vous vois parler comme ça.

VALERE.

Je vous demande pardon de toute mon ame.

LUCAS.

Je vous demandons excuſe de la libarté qu j'avons priſe.

SGANARELLE *à part.*

Ouais! Seroit-ce bien moi qui me tromperois, & ſerois-je devenu médecin ſans m'en être apperçû?

VALERE.

Monſieur, vous ne vous repentirez pas de nous montrer ce que vous êtes, & vous verrez, aſſûrément, que vous en ſerez ſatisfait.

SGANARELLE.

Mais, meſſieurs, dites-moi, ne vous trompez vous point vous-mêmes? Eſt-il bien aſſûré que je ſois médecin?

LUCAS.

Oui, par ma figué.

SGANARELLE.

Tout de bon?

VALERE.

Sans doute.

SGANARELLE.

Diable emporte, ſi je le ſçavois.

VALERE.

Comment! Vous êtes le plus habile médecin du monde.

SGANARELLE.

Ah! Ah!

LUCAS.

Un médecin qui a gari je ne ſçais combien de maladies.

SGANARELLE.

Tudieu!

VALERE.

Une femme étoit tenuë pour morte il y avoit ſix heures;

elle étoit prête à ensevelir, lors qu'avec une goûte de quelque chose, vous la fites revenir, & marcher d'abord par la chambre.

SGANARELLE.

Peste!

LUCAS.

Un petit enfant de douze ans se laissit choir du haut d'un clocher, de quoi il eut la tête, les jambes, & les bras cassés; & vous, avec je ne sçais quel onguent, vous fites qu'aussitôt il se relevit sur ses piéds, & s'en fut jouer à la fossette.

SGANARELLE.

Diantre!

VALERE.

Enfin, monsieur, vous aurez contentement avec nous; & vous gagnerez ce que vous voudrez, en vous laissant conduire où nous prétendons vous mener.

SGANARELLE.

Je gagnerai ce que je voudrai?

VALERE.

Oui.

SGANARELLE.

Ah! je suis médecin sans contredit. Je l'avois oublié, mais je m'en ressouviens. De quoi est-il question? Où faut-il se transporter?

VALERE.

Nous vous conduirons. Il est question d'aller voir une fille qui a perdu la parole.

SGANARELLE.

Ma foi, je ne l'ai pas trouvée.

VALERE *bas à Lucas.*

Il aime à rire. [*à Sganarelle.*] Allons, monſieur.

SGANARELLE.

Sans une robe de médecin?

VALERE.

Nous en prendrons une.

SGANARELLE *preſentant ſa bouteille à Valere.*

Tenez cela, vous. Voilà où je mets mes juleps.

[*Puis ſe tournant vers Lucas en crachant.*]

Vous, marchez là-deſſus, par ordonnance du médecin.

LUCAS.

Palſanguenne, vlà un médecin qui me plaît; je penſe qu'il réuſſira, car il eſt bouffon.

Fin du premier Acte.





ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

GERONTE, VALERE, LUCAS, JACQUELINE.

VALERE.

OUI, monſieur, je crois que vous ſerez ſatisfait; & nous vous avons amené le plus grand médecin du monde.

LUCAS.

Oh, morguenne, il faut tirer l'échelle après ceti-là; & tous les autres ne ſont pas daignes de li déchauſſer ſes ſouliers.

VALERE.

C'eſt un homme qui a fait des cures merveilleuſes.

LUCAS.

Qui a gari des gens qui étiant morts.

VALERE.

Il eſt un peu capricieux, comme je vous ai dit; &, par fois, il a des momens où ſon eſprit s'échape, & ne paroît pas ce qu'il eſt.

LUCAS.

Oui, il aime à bouffonner; & l'an diroit par fois, ne v'sen déplaise, qu'il a quelque petit coup de hache à la tête.

VALERE.

Mais, dans le fond, il est tout science; &, bien souvent, il dit des choses tout-à-fait relevées.

LUCAS.

Quand il s'y boute, il parle tout fin drait comme s'il lisoit dans un livre.

VALERE.

Sa réputation s'est déjà répanduë ici; & tout le monde vient à lui.

GERONTE.

Je meurs d'envie de le voir; faites-le-moi vîte venir.

VALERE.

Je le vais querir.

SCENE II.

GERONTE, JACQUELINE, LUCAS.

JACQUELINE.

PAr ma fi monsieu, ceti-ci fera justement ce qu'ant fait les autres. Je pense que ce sera queussi queumi; & la meilleure médeçaine que l'an pourroit bailler à votre fille, ce seroit, selon moi, un biau & bon mari, pour qui elle eût de l'amiquié.

GERONTE.

Ouais, nourrice ma mie! Vous vous mêlez de bien des choſes.

LUCAS.

Taiſez-vous, notre minagere Jacquelaine; ce n'eſt pas à vous à bouter là votre néz.

JACQUELINE.

Je vous dis & vous douze, que tous ces médecins n'y feront rian que de liau claire; que votre fille a beſoin d'autre choſe que de ribarbe & de ſéné, & qu'un mari eſt un emplâtre qui garit tous les maux des filles.

GERONTE.

Eſt-elle en état maintenant qu'on s'en voulût charger avec l'infirmité qu'elle a? Et, lorſque j'ai été dans le deſſein de la marier, ne s'eſt-elle pas oppoſée à mes volontés?

JACQUELINE.

Je le crois bian, vous li vouliez bailler un homme qu'alle n'aime point. Que ne preniais-vous ce monſieu Liandre qui li touchoit au cœur? Alle auroit été fort obéïſſante; & je m'en va gager qu'il la prendroit li, comme alle eſt, ſi vous la li vouliais donner.

GERONTE.

Ce Léandre n'eſt pas ce qu'il lui faut; il n'a pas du bien comme l'autre.

JACQUELINE.

Il a eun oncle qui eſt ſi riche, dont il eſt hériquié.

GERONTE.

Tous ces biens à venir me ſemblent autant de chanſons. Il n'eſt

n'eſt rien tel que ce qu'on tient; & l'on court grand riſque de s'abuſer, lorſque l'on compte ſur le bien qu'un autre vous garde. La mort n'a pas toujours les oreilles ouvertes aux vœux & aux priéres de meſſieurs les héritiers; & l'on a le tems d'avoir les dents longues, lorſqu'on attend pour vivre, le trépas de quelqu'un.

JACQUELINE.

Enfin, j'ai toujours oüi dire qu'en mariage, comme ailleurs, contentement paſſe richeſſe. Les peres & les meres ont cette maudite coutume, de demander toujours qu'a-t'il & qu'a-t'elle? Et le compere Piarre a marié ſa fille Simonette au gros Thomas pour un quarquié de vaigne qu'il avoit davantage que le jeune Robin où alle avoit bouté ſon amiquié, & vla que la pauvre criature en eſt devenuë jaune comme eun coin, & n'a point profité tout depuis ce tems-là. C'eſt un bel exemple pour vous, monſieu; on n'a que ſon plaiſir en ce monde, & j'aimerois mieux bailler à ma fille eun bon mari qui li fût agriable, que toutes les rentes de la Biauſſe.

GERONTE.

Peſte! Madame la nourrice, comme vous dégoiſez! Taiſez-vous, je vous prie, vous prenez trop de ſoin, & vous échauffez vôtre lait.

LUCAS *frappant, à chaque phraſe qu'il dit, ſur l'épaule de Géronte.*

Morgué, tai-toi, t'es eune impartinante. Monſieu n'a que faire de tes diſcours, & il ſçait ce qu'il a à faire. Mêle-toi de donner à teter à ton enfant, ſans tant faire la raiſonneuſe. Monſieu eſt le pere de ſa fille; & il eſt bon & ſage pour voir ce qui li faut.

GERONTE.

Tout doux. Oh! Tout doux.

LUCAS *frappant encore ſur l'épaule de Géronte.*

Monſieu, je veux un peu la mortifier, & li apprendre le reſpect qu'alle vous doit.

GERONTE.

Oui; mais ces geſtes ne ſont pas néceſſaires.

SCENE III.

VALERE, SGANARELLE, GERONTE, LUCAS, JACQUELINE.

VALERE.

MOnſieur, préparez-vous. Voici notre médecin qui entre.

GERONTE *à Sganarelle.*

Monſieur, je ſuis ravi de vous voir chez moi, & nous avons grand beſoin de vous.

SGANARELLE *en robe de médecin, avec un chapeau des plus pointus.*

Hippocrate dit... que nous nous couvrions tous deux.

GERONTE.

Hippocrate dit cela?

SGANARELLE.

Oui.

GERONTE.

Dans quel chapitre, s'il vous plaît?

SGANARELLE.

Dans ſon chapitre... des chapeaux.

GERONTE.

Puis qu'Hippocrate le dit, il le faut faire.

SGANARELLE.

Monſieur, le médecin, ayant appris les merveilleuſes choſes..

GERONTE.

A qui parlez-vous, de grace?

SGANARELLE.

A vous.

GERONTE.

Je ne ſuis pas médecin.

SGANARELLE.

Vous n'êtes pas médecin?

GERONTE.

Non vrayment.

SGANARELLE.

Tout de bon?

GERONTE.

Tout de bon.

[*Sganarelle prend un bâton, & frappe Géronte.*]

Ah, ah, ah!

SGANARELLE.

Vous êtes médecin maintenant, je n'ai jamais eu d'autres licences.

GERONTE *à Valere.*

Quel diable d'homme m'avez-vous là amené!

VALERE.

Je vous ai bien dit que c'étoit un médecin goguenard.

GERONTE.

Oui; mais je l'envoyerois promener avec ses goguenarderies.

LUCAS.

Ne prenez pas garde à ça, monsieu, ce n'est que pour rire.

GERONTE.

Cette raillerie ne me plaît pas.

SGANARELLE.

Monsieur, je vous demande pardon de la liberté que j'ai prise.

GERONTE.

Monsieur, je suis votre serviteur.

SGANARELLE.

Je suis fâché....

GERONTE.

Cela n'est rien.

SGANARELLE.

Des coups de baton....

GERONTE.

Il n'y a pas de mal.

SGANARELLE.

Que j'ai eu l'honneur de vous donner.

GERONTE.

Ne parlons plus de cela. Monsieur, j'ai une fille qui est tombée dans une étrange maladie.

SGANARELLE.

Je suis ravi, monsieur, que votre fille ait besoin de moi; & je souhaiterois de tout mon cœur, que vous en eussiez besoin

aussi, vous, & toute votre famille, pour vous témoigner l'envie que j'ai de vous servir.

GERONTE.

Je vous suis obligé de ces sentimens.

SGANARELLE.

Je vous assûre que c'est du meilleur de mon ame que je vous parle.

GERONTE.

C'est trop d'honneur que vous me faites....

SGANARELLE.

Comment s'appelle votre fille?

GERONTE.

Lucinde.

SGANARELLE.

Lucinde! Ah! Beau nom à médicamenter! Lucinde!

GERONTE.

Je m'en vais voir un peu ce qu'elle fait.

SGANARELLE.

Qui est cette grande femme là?

GERONTE.

C'est la nourrice d'un petit enfant que j'ai.

SCENE IV.

SGANARELLE, JACQUELINE, LUCAS.

SGANARELLE.

[*à part.*]

PEſte ! Le joli meuble que voilà ! Ah ! Nourrice, charmante nourrice, ma médecine eſt la très-humble eſclave de votre nourricerie, & je voudrois bien être le petit poupon fortuné qui tetât le lait de vos bonnes graces.

[*Il lui porte la main ſur le ſein.*]

Tous mes remédes, toute ma ſcience, toute ma capacité eſt à votre ſervice ; &....

LUCAS.

Avec votre permiſſion, monſieu le médecin, laiſſez-là ma femme, je vous prie.

SGANARELLE.

Quoi ! Elle eſt votre femme ?

LUCAS.

Oui.

SGANARELLE.

Ah ! Vrayment je ne ſçavois pas cela, & je m'en réjouis pour l'amour de l'un & de l'autre.

[*Il fait ſemblant de vouloir embraſſer Lucas, & embraſſe la nourrice.*

LUCAS *tirant Sganarelle, & ſe remettant entre lui & ſa femme.*

Tout doucement, s'il vous plaît.

SGANARELLE.

Je vous assûre que je suis ravi que vous soyez unis ensemble. Je la félicite d'avoir un mari comme vous; & je vous félicite, vous, d'avoir une femme si belle, si sage, & si bien faite comme elle est.

[*Il fait encore semblant d'embrasser Lucas, qui lui tend les bras; Sganarelle passe dessous & embrasse encore la nourrice.*]

LUCAS *le tirant encore.*

Hé, têtigué, point tant de complimens, je vous supplie.

SGANARELLE.

Ne voulez-vous pas que je me réjouisse avec vous d'un si bel assemblage?

LUCAS.

Avec moi, tant qu'il vous plaira; mais, avec ma femme, tréve de sarimonie.

SGANARELLE.

Je prends part égalemement au bonheur de tous deux. Et, si je vous embrasse pour vous témoigner ma joye, je l'embrasse de même pour lui en témoigner aussi.

[*Il continuë le même jeu.*]

LUCAS *le tirant pour la troisiéme fois.*

Ah! Vartigué, monsieu le médecin, que de lantiponages!

SCENE V.

GERONTE, SGANARELLE, LUCAS, JACQUELINE.

GERONTE.

MOnſieu, voici tout-à-l'heure ma fille qu'on va vous amener.

SGANARELLE.

Je l'attends, monſieur, avec toute la médecine.

GERONTE.

Où eſt-elle?

SGANARELLE *ſe touchant le front.*

Là dedans.

GERONTE.

Fort bien.

SGANARELLE.

Mais comme je m'intéreſſe à toute votre famille, il faut que j'eſſaye un peu le lait de votre nourrice, & que je viſite ſon ſein.

[*Il s'approche de Jacqueline.*]

LUCAS *le tirant, & lui faiſant faire la pirouette.*

Nanain, nanain, je n'avons que faire de ça.

SGANARELLE.

C'eſt l'office du médecin, de voir les tetons des nourrices.

LUCAS.

Il gnia office qui quienne, je ſis votre ſarviteur.

SGANARELLE.

SGANARELLE.

As-tu bien la hardiesse de t'opposer au médecin? Hors de là

LUCAS.

Je me moque de ça.

SGANARELLE *en le regardant de travers.*

Je te donnerai la fiévre.

JACQUELINE *prenant Lucas par le bras, & lui faisant faire aussi la pirouette.*

Ote-toi de là aussi. Est-ce que je ne sis pas assez grande pour me défendre moi-même, s'il me fait queuque chose qui ne soit pas à faire.

LUCAS.

Je ne veux pas qu'il te tâte, moi.

SGANARELLE.

Fi le vilain, qui est jaloux de sa femme.

GERONTE.

Voici ma fille.

SCENE VI.

LUCINDE, GERONTE, SGANARELLE, VALERE, LUCAS, JACQUELINE.

SGANARELLE.

Est-ce là la malade?

GERONTE.

Oui. Je n'ai qu'elle de fille, & j'aurois tous les regrets du monde, si elle venoit à mourir.

SGANARELLE.

Qu'elle s'en garde bien. Il ne faut pas qu'elle meure sans l'ordonnance du médecin.

GERONTE.

Allons, un ſiége.

SGANARELLE *aſſis entre Géronte & Lucinde.*

Voilà une malade qui n'eſt pas tant dégoutante, & je tiens qu'un homme bien ſain s'en accommoderoit aſſez.

GERONTE.

Vous l'avez fait rire, monſieur.

SGANARELLE.

Tant mieux, lorſque le médecin fait rire le malade, c'eſt [*à Lucinde.*] le meilleur ſigne du monde. Hé bien, de quoi eſt-il queſtion? Qu'avez vous? quel eſt le mal que vous ſentez?

LUCINDE, *portant ſa main à ſa bouche, à ſa tête, & ſous ſon menton.*

Han, hi, hon, han.

SGANARELLE.

Hé? Que dites-vous?

LUCINDE *continuant les mêmes geſtes.*

Han, hi, hon, han, han, hi, hon.

SGANARELLE.

Quoi?

LUCINDE.

Han, hi, hon.

SGANARELLE.

Han, hi, hon, han, ha. Je ne vous entends point. Quel

diable de langage eſt-ce là ?

GERONTE.

Monſieur, c'eſt là ſa maladie. Elle eſt devenuë muette, ſans que juſqu'ici on en ait pû ſçavoir la cauſe, & c'eſt un accident qui a fait reculer ſon mariage.

SGANARELLE.

Et pourquoi ?

GERONTE.

Celui qu'elle doit épouſer, veut attendre ſa guériſon, pour conclure les choſes.

SGANARELLE.

Et qui eſt ce ſot là, qui ne veut pas que ſa femme ſoit muette ? Plût à Dieu que la mienne eût cette maladie ! Je me garderois bien de la vouloir guérir.

GERONTE.

Enfin, monſieur, nous vous prions d'employer tous vos ſoins, pour la ſoulager de ſon mal.

SGANARELLE.

Ah ! ne vous mettez pas en peine. Dites-moi un peu, ce mal l'oppreſſe-t-il beaucoup ?

GERONTE.

Oui, monſieur.

SGANARELLE.

Tant mieux. Sent-elle de grandes douleurs ?

GERONTE.

Fort grandes.

SGANARELLE.

C'eſt fort bien fait. Va-t-elle où vous ſçavez ?

GERONTE.

Oui.

SGANARELLE.

Copieuſement?

GERONTE.

Je n'entends rien à cela.

SGANARELLE.

La matiére eſt elle louable?

GERONTE.

Je ne me connois pas à ces choſes.

[*à Lucinde.*] SGANARELLE. [*à Géronte.*]

Donnez-moi votre bras. Voilà un pous qui marque que votre fille eſt muette.

GERONTE.

Hé, oui, monſieur, c'eſt là ſon mal, vous l'avez trouvé tout du premier coup.

SGANARELLE.

Ah, ah!

JACQUELINE.

Voyez comme il a deviné ſa maladie.

SGANARELLE.

Nous autres grands médecins, nous connoiſſons d'abord les choſes. Un ignorant auroit été embarraſſé, & vous eût été dire, c'eſt ceci, c'eſt cela; mais moi, je touche au but du premier coup, & je vous apprends que votre fille eſt muette.

GERONTE.

Oui; mais je voudrois bien que vous me pûſſiez dire d'où cela vient.

SGANARELLE.

Il n'eſt rien de plus aiſé. Cela vient de ce qu'elle a perdu la parole.

GERONTE.

Fort bien; mais la cauſe, s'il vous plaît, qui fait qu'elle a perdu la parole?

SGANARELLE.

Tous nos meilleurs auteurs vous diront que c'eſt l'empêchement de l'action de ſa langue.

GERONTE.

Mais encore, vos ſentimens ſur cet empêchement de l'action de ſa langue?

SGANARELLE.

Ariſtote, là-deſſus, dit..... de fort belles choſes.

GERONTE.

Je le crois.

SGANARELLE.

Ah! C'étoit un grand homme?

GERONTE.

Sans doute.

SGANARELLE.

Grand homme tout-à-fait; un homme qui étoit plus grand [*levant ſon bras depuis le coude.*] que moi de tout cela. Pour revenir donc à notre raiſonnement, je tiens que cet empêchement de l'action de ſa langue eſt cauſé par de certaines humeurs, qu'entre nous autres ſçavans, nous appellons humeurs peccantes; c'eſt-à-dire... humeurs peccantes; d'autant que les vapeurs formées par

les exhalaisons des influences, qui s'élevent dans la région des maladies, venant ... pour ainsi dire ... à ... Entendez-vous le latin?

GERONTE.

En aucune façon.

SGANARELLE *se levant brusquement.*

Vous n'entendez point le latin?

GERONTE.

Non.

SGANARELLE *avec entousiame.*

Cabricias arci thuram, catalamus, singulariter, nominativo, hæc musa, la muse, *bonus bona, bonum, Deus sanctus, est ne oratio latinas? Etiam*, oui. *Quare*, pourquoi? *Quia substantivo, & adjectivum, concordat, in generi, numerum, & casus.*

GERONTE.

Ah! Que n'ai-je étudié?

JACQUELINE.

L'habile homme que vlà!

LUCAS.

Oui, ça est si biau, que je n'y entends goutte.

SGANARELLE.

Or ces vapeurs, dont je vous parle, venant à passer, du côté gauche où est le foye, au côté droit où est le cœur, il se trouve que le poulmon, que nous appellons en latin, *armyan*, ayant communication avec le cerveau, que nous nommons en grec, *nasmus*, par le moyen de la veine cave, que nous appellons en hebreu, *cubile*, rencontre en son chemin les-

dites vapeurs qui rempliſſent les ventricules de l'omoplate; & parce que leſdites vapeurs .... comprenez bien ce raiſonnement, je vous prie, & parce que leſdites vapeurs ont certaine malignité.... Ecoutez bien ceci, je vous conjure.

GERONTE.

Oui.

SGANARELLE.

Ont une certaine malignité qui eſt cauſée... Soyez attentif, s'il vous plaît.

GERONTE.

Je le ſuis.

SGANARELLE.

Qui eſt cauſée par l'acreté des humeurs engendrées dans la concavité du diaphragme, il arrive que ces vapeurs...... *Oſſabandus, nequei, nequer, potarium, quipſa milus.* Voilà juſtement ce qui fait que votre fille eſt muette.

JACQUELINE.

Ah! Que ça eſt bian dit, notte homme!

LUCAS.

Que n'ai-je la langue auſſi bian penduë?

GERONTE.

On ne peut pas mieux raiſonner, ſans doute. Il n'y a qu'une ſeule choſe qui m'a choqué; c'eſt l'endroit du foye & du cœur. Il me ſemble que vous les placez autrement qu'ils ne ſont, que le cœur eſt du côté gauche, & le foye du côté droit.

SGANARELLE.

Oui, cela étoit autrefois ainſi; mais nous avons changé

tout cela, & nous faisons maintenant la médecine d'une méthode toute nouvelle.

GERONTE.

C'est ce que je ne sçavois pas; & je vous demande pardon de mon ignorance.

SGANARELLE.

Il n'y a point de mal; & vous n'êtes pas obligé d'être aussi habile que nous.

GERONTE.

Assûrément; mais, monsieur, que croyez-vous qu'il faille faireà cette maladie?

SGANARELLE.

Ce que je crois qu'il faille faire?

GERONTE.

Oui.

SGANARELLE.

Mon avis est qu'on la remette sur son lit, & qu'on lui fasse prendre, pour reméde, quantité de pain trempé dans le vin.

GERONTE.

Pourquoi cela, monsieur?

SGANARELLE.

Parce qu'il y a dans le vin & le pain mêlés ensemble, une vertu sympatique qui fait parler. Ne voyez-vous pas bien qu'on ne donne autre chose aux perroquets, & qu'ils apprennent à parler en mangeant de cela?

GERONTE.

Cela est vray. Ah le grand homme! Vîte, quantité de pain & de vin.

SGA-

SGANARELLE.

Je reviendrai voir, ſur le ſoir, en quel état elle ſera.

SCENE VII.

GERONTE, SGANARELLE, JACQUELINE.

SGANARELLE.

[*à Jacqueline.*] [*à Geronte.*]

DOucement, vous. Monſieur, voilà une nourrice à laquelle il faut que je faſſe quelques petits remédes.

JACQUELINE.

Qui? Moi? Je me porte le mieux du monde.

SGANARELLE.

Tant pis, nourrice, tant pis. Cette grande ſanté eſt à craindre, & il ne ſera pas mauvais de vous faire quelque petite ſaignée amiable, de vous donner quelque petit cliſtére dulcifiant.

GERONTE.

Mais, Monſieur, voilà une mode que je ne comprends point. Pourquoi s'aller faire ſaigner, quand on n'a point de maladie?

SGANARELLE.

Il n'importe, la mode en eſt ſalutaire; &, comme on boit pour la ſoif à venir, il faut auſſi ſe faire ſaigner pour la maladie à venir.

JACQUELINE *en s'en allant.*

Ma fi, je me moque de ça, & je ne veux point faire de mon corps une boutique d'apoticaire.

SGANARELLE.

Vous êtes rétive aux remedes ; mais nous ſçaurons vous ſoumettre à la raiſon.

SCENE VIII.

GERONTE, SGANARELLE.

SGANARELLE.

JE vous donne le bon jour.

GERONTE.

Attendez un peu, s'il vous plaît.

SGANARELLE.

Que voulez-vous faire ?

GERONTE.

Vous donner de l'argent, Monſieur.

SGANARELLE *tendant ſa main par derriére, tandis que Geronte ouvre ſa bourſe.*

Je n'en prendrai pas, Monſieur.

GERONTE.

Monſieur.

SGANARELLE.

Point du tout.

GERONTE.

Un petit moment.

SGANARELLE.

En aucune façon.

GERONTE.

De grace.

SGANARELLE.

Vous vous moquez.

GERONTE.

Voilà qui eſt fait.

SGANARELLE.

Je n'en ferai rien.

GERONTE.

Hé!

SGANARELLE.

Ce n'eſt pas l'argent qui me fait agir.

GERONTE.

Je le crois.

SGANARELLE *après avoir pris l'argent.*

Cela eſt-il de poids?

GERONTE.

Oui, Monſieur.

SGANARELLE.

Je ne ſuis pas un médecin mercénaire.

GERONTE.

Je le ſçais bien.

SGANARELLE.

L'intérêt ne me gouverne point.

GERONTE.

Je n'ai pas cette penſée.

SGANARELLE *ſeul, regardant l'argent qu'il a reçû.*
Ma foi, cela ne va pas mal; &, pourvû que...

SCENE IX.

LEANDRE, SGANARELLE.

LEANDRE.

MOnſieur, il y a long-tems que je vous attends; & je viens implorer votre aſſiſtance.

SGANARELLE *lui tâtant le pous.*

Voilà un pous qui eſt fort mauvais.

LEANDRE.

Je ne ſuis point malade, Monſieur; & ce n'eſt pas pour cela que je viens à vous.

SGANARELLE.

Si vous n'êtes pas malade, que diable ne le dites-vous donc?

LEANDRE.

Non. Pour vous dire la choſe en deux mots, je m'appelle Léandre qui ſuis amoureux de Lucinde que vous venez de viſiter; &, comme par la mauvaiſe humeur de ſon pere, toute ſorte d'accès m'eſt fermé auprès d'elle, je me hazarde à vous prier de vouloir ſervir mon amour, & de me donner lieu d'exécuter un ſtratagême que j'ai trouvé, pour lui pouvoir dire deux mots, d'où dépendent abſolument mon bonheur & ma vie.

SGANARELLE.

Pour qui me prenez-vous? Comment? Oſer vous adreſſer

à moi pour vous ſervir dans votre amour, & vouloir ravaler la dignité de médecin à des emplois de cette nature?

LEANDRE.

Monſieur, ne faites point de bruit.

SGANARELLE *en le faiſant reculer.*

J'en veux faire, moi. Vous êtes un impertinent.

LEANDRE.

Hé! Monſieur, doucement.

SGANARELLE.

Un mal-aviſé.

LEANDRE.

De grace.

SGANARELLE.

Je vous apprendrai que je ne ſuis point homme à cela; & que c'eſt une inſolence extrême....

LEANDRE *tirant une bourſe.*

Monſieur.

SGANARELLE.

[*recevant la bourſe.*]

De vouloir m'employer.... Je ne parle pas pour vous, car vous êtes honnête homme, & je ſerois ravi de vous rendre ſervice. Mais il y a de certains impertinens au monde, qui viennent prendre les gens pour ce qu'ils ne ſont pas; & je vous avouë que cela me met en colére.

LEANDRE.

Je vous demande pardon, Monſieur, de la liberté que....

SGANARELLE.

Vous vous moquez. De quoi eſt-il queſtion?

LEANDRE.

Vous ſçaurez donc, Monſieur, que cette maladie que vous voulez guérir, eſt une feinte maladie. Les médecins ont raiſonné là-deſſus comme il faut; & ils n'ont pas manqué de dire que cela procédoit, qui du cerveau, qui des entrailles, qui de la rate, qui du foye; mais il eſt certain que l'amour en eſt la véritable cauſe, & que Lucinde n'a trouvé cette maladie, que pour ſe délivrer d'un mariage dont elle étoit importunée. Mais, de crainte qu'on ne nous voye enſemble, retirons-nous d'ici; & je vous dirai, en marchant, ce que je ſouhaite de vous.

SGANARELLE.

Allons, Monſieur. Vous m'avez donné pour votre amour une tendreſſe qui n'eſt pas concevable; & j'y perdrai toute ma médecine, ou la malade crévera, ou bien elle ſera à vous.

Fin du ſecond Acte.





ACTE TROISIÉME.

SCENE PREMIERE.

LEANDRE, SGANARELLE.

LEANDRE.

IL me ſemble que je ne ſuis pas mal ainſi, pour un apoticaire; &, comme le pere ne m'a guéres vû, ce changement d'habit & de perruque eſt aſſez capable, je crois, de me déguiſer à ſes yeux.

SGANARELLE.

Sans doute.

LEANDRE.

Tout ce que je ſouhaiterois, ſeroit de ſçavoir cinq ou ſix grands mots de médecine, pour parer mon diſcours, & me donner l'air d'habile homme.

SGANARELLE.

Allez, allez, tout cela n'eſt pas néceſſaire; il ſuffit de l'habit, & je n'en ſçais pas plus que vous.

LEANDRE.

Comment?

SGANARELLE.

Diable emporte, ſi j'entends rien en médecine. Vous êtes honnête homme, & je veux bien me confier à vous, comme vous vous confiez à moi.

LEANDRE.

Quoi? Vous n'êtes pas effectivement....

SGANARELLE.

Non, vous dis-je, ils m'ont fait médecin malgré mes dents. Je ne m'étois jamais mêlé d'être ſi ſçavant que cela; & toutes mes études n'ont été que juſqu'en ſixiéme. Je ne ſçais point ſur quoi cette imagination leur eſt venuë; mais, quand j'ai vû qu'à toute force ils vouloient que je fuſſe médecin, je me ſuis réſolu de l'être aux dépens de qui il appartiendra. Cependant vous ne ſçauriez croire comment l'erreur s'eſt répanduë, & de quelle façon chacun eſt endiablé à me croire habile homme. On me vient chercher de tous côtés; &, ſi les choſes vont toujours de même, je ſuis d'avis de m'en tenir toute ma vie à la médecine. Je trouve que c'eſt le métier le meilleur de tous; car, ſoit qu'on faſſe bien, ou ſoit qu'on faſſe mal, on eſt toujours payé de même ſorte. La méchante beſogne ne retombe jamais ſur notre dos, & nous taillons comme il nous plaît ſur l'étoffe où nous travaillons. Un cordonnier, en faiſant des ſouliers, ne ſçauroit gâter un morceau de cuir, qu'il n'en paye les pots caſſés; mais ici l'on peut gâter un homme, ſans qu'il en coûte rien. Les bévûës ne ſont point pour nous; & c'eſt toujours la faute de celui qui meurt. Enfin, le bon de cette profeſſion eſt qu'il y a, parmi les morts, une honnêteté, une diſcrétion la plus

grande du monde; jamais on n'en voit ſe plaindre du médecin qui l'a tué.

LEANDRE.

Il eſt vrai que les morts ſont fort honnêtes gens ſur cette matiere.

SGANARELLE *voyant des hommes qui viennent à lui.*

Voilà des gens qui ont la mine de me venir conſulter.

[*à Léandre.*]

Allez toujours m'attendre auprès du logis de votre maîtreſſe.

SCENE II.

THIBAUT, PERRIN, SGANARELLE.

THIBAUT.

Monſieu, je venons vous charcher, mon fils Perrin & moi.

SGANARELLE.

Qu'y a-t-il?

THIBAUT.

Sa pauvre mere, qui a pour nom Parette, eſt dans un lit malade il y a ſix mois.

SGANARELLE *tendant la main, comme pour recevoir de l'argent.*

Que voulez-vous que j'y faſſe?

THIBAUT.

Je voudrions, Monſieu, que vous nous bailliſſiez queuque petite drôlerie pour la garir.

SGANARELLE.

Il faut voir. De quoi eſt-ce qu'elle eſt malade?

THIBAUT.

Alle eſt malade d'hypocriſie, Monſieu.

SGANARELLE.

D'hypocriſie?

THIBAUT.

Oui, c'eſt-à-dire qu'alle eſt enflée par tout, & l'an dit que c'eſt quantité de ſérioſités qu'alle a dans le corps, & que ſon foye, ſon ventre ou ſa rate, comme vous voudrais l'appeller, au glieu de faire du ſang, ne fait plus que de liau. Alle a de deux jours l'un, la fiévre quotiguenne, avec des laſſitudes & des douleurs dans les mufles des jambes. On entend dans ſa gorge des fleumes qui ſont tout prêts à l'étouffer; & par fois il li prend des ſincoles & des converſions, que je crayons qu'alle eſt paſſée. J'avons dans notre village un apoticaire, révérence parler, qui li a donné je ne ſçais combien d'hiſtoires, & il m'en coûte plus d'eune douzaine de bons écus en lavemens, ne vs'en déplaiſe, en apoſtumes qu'on li a fait prendre, en infections de jacinthe, & en portions cordales. Mais tout ça, comme dit l'autre, n'a été que de l'onguent miton-mitaine. Il veloit li bailler d'eune certaine drogue que l'on appelle du vin ametile; mais j'ai-ſ-eu peur franchement que ça l'envoyît à *patres*, & l'an dit que ces gros médecins tuont je ne ſçais combien de monde avec cette invention là.

SGANARELLE *tendant toujours la main.*

Venons au fait, mon ami, venons au fait.

THIBAUT.

Le fait est, Monsieu, que je venons vous prier de nous dire ce qu'il faut que je fassions.

SGANARELLE.

Je ne vous entends point du tout.

PERRIN.

Monsieu, ma mere est malade, & vlà deux écus que je vous apportons, pour nous bailler queuque reméde.

SGANARELLE.

Ah! Je vous entends, vous. Voilà un garçon qui parle clairement, & qui s'explique comme il faut. Vous dites que votre mere est malade d'hydropisie, qu'elle est enflée par tout le corps, qu'elle a la fiévre, avec des douleurs dans les jambes, & qu'il lui prend par fois des sincopes & des convulsions, c'est-à-dire, des évanouissemens.

PERRIN.

Hé oui, Monsieu, c'est justement ça.

SGANARELLE.

J'ai compris d'abord vos paroles. Vous avez un pere qui ne sçait ce qu'il dit. Maintenant, vous me demandez un reméde?

PERRIN.

Oui, Monsieu.

SGANARELLE.

Un reméde pour la guérir?

PERRIN.

C'eſt comme je l'entendons.

SGANARELLE.

Tenez, voilà un morceau de fromage qu'il faut que vous lui faſſiez prendre.

PERRIN.

Du fromage, Monſieu?

SGANARELLE.

Oui, c'eſt un fromage préparé, où il entre de l'or, du corail & des perles, & quantité d'autres choſes précieuſes.

PERRIN.

Monſieu, je vous ſommes bien obligés; & j'allons li faire prendre çà tout-à-l'heure.

SGANARELLE.

Allez. Si elle meurt, ne manquez pas de la faire enterrer du mieux que vous pourrez.

SCENE III.

JACQUELINE, SGANARELLE, LUCAS, *dans le fond du théatre.*

SGANARELLE.

VOici la belle nourrice. Ah! Nourrice de mon cœur, je ſuis ravi de cette rencontre; & votre vûe eſt la rhubarbe, la caſſe & le ſéné, qui purgent toute la mélancolie de mon ame.

JACQUELINE.

Par ma figué, Monſieu le médecin, ça eſt trop bian dit pour moi, & je n'entends rien à tout votre latin.

SGANARELLE.

Devenez malade, nourrice, je vous prie, devenez malade pour l'amour de moi. J'aurois toutes les joyes du monde de vous guérir.

JACQUELINE.

Je ſis votre ſarvante, j'aime bian mieux qu'an ne me gariſſe pas.

SGANARELLE.

Que je vous plains, belle nourrice, d'avoir un mari jaloux & fâcheux, comme celui que vous avez!

JACQUELINE.

Que vlez-vous, Monſieu? C'eſt pour la pénitence de mes fautes; & là où la chévre eſt liée, il faut bian qu'alle y broute.

SGANARELLE.

Comment? Un ruſtre comme cela? Un homme qui vous obſerve toujours, & ne veut pas que perſonne vous parle?

JACQUELINE.

Hélas! Vous n'avez rien vû encore; & ce n'eſt qu'un petit échantillon de ſa mauvaiſe himeur.

SGANARELLE.

Eſt-il poſſible, & qu'un homme ait l'ame aſſez baſſe pour maltraiter une perſonne comme vous? Ah! Que j'en ſçais, belle nourrice, & qui ne ſont pas loin d'ici, qui ſe tiendroient heureux de baiſer ſeulement les petits bouts de vos pétons! Pourquoi faut-il qu'une perſonne ſi bien faite,

ſoit tombée en de pareilles mains, & qu'un franc animal, un brutal, un ſtupide, un ſot... Pardonnez-moi, nourrice, ſi je parle ainſi de votre mari.

JACQUELINE.

Hé, Monſieu, je ſçais bian qu'il mérite tous ces noms-là.

SGANARELLE.

Oui, ſans doute, nourrice, il les mérite; & il mériteroit encore que vous lui miſſiez quelque choſe ſur la tête pour le punir des ſoupçons qu'il a.

JACQUELINE.

Il eſt bien vrai que, ſi je n'avois devant les yeux que ſon intérêt, il pourroit m'obliger à queuque étrange choſe.

SGANARELLE.

Ma foi, vous ne feriez pas mal de vous venger de lui avec quelqu'un. C'eſt un homme, je vous le dis, qui mérite bien cela; &, ſi j'étois aſſez heureux, belle nourrice, pour être choiſi pour... *Dans le tems que Sganarelle tend les bras pour embraſſer Jacqueline, Lucas paſſe ſa tête par deſſous, & ſe met entre eux deux. Sganarelle & Jacqueline regardent Lucas, & ſortent chacun de leur côté.*

SCENE IV.

GERONTE, LUCAS.

GERONTE.

HOlà, Lucas, n'as-tu point vû ici notre médecin?

LUCAS.

Et oui de par tous les diantres, je l'ai vû & ma femme auſſi.

GERONTE.

Où est-ce donc qu'il peut être?

LUCAS.

Je ne sçais; mais je voudrois qu'il fût à tous les diables.

GERONTE.

Va-t-en voir un peu ce que fait ma fille.

SCENE V.

SGANARELLE, LEANDRE, GERONTE.

GERONTE.

AH! Monsieur, je demandois où vous étiez.

SGANARELLE.

Je m'étois amusé dans votre cour à expulser le superflu de la boisson. Comment se porte la malade?

GERONTE.

Un peu plus mal depuis votre remede.

SGANARELLE.

Tant mieux. C'est signe qu'il opére.

GERONTE.

Oui; mais, en opérant, je crains qu'il ne l'étouffe.

SGANARELLE.

Ne vous mettez pas en peine; j'ai des remédes qui se moquent de tout, & je l'attends à l'agonie.

GERONTE *montrant Léandre.*

Qui est cet homme-là que vous amenez?

SGANARELLE *faisant des signes avec la main, pour montrer que c'est un Apoticaire.*

C'est...

GERONTE.

Quoi?

SGANARELLE.

Celui...

GERONTE.

Hé?

SGANARELLE.

Qui...

GERONTE.

Je vous entends.

SGANARELLE.

Votre fille en aura besoin.

SCENE VI.

LUCINDE, GERONTE, LEANDRE, JACQUELINE, SGANARELLE.

JACQUELINE.

Monsieu, vlà votre fille qui veut un peu marcher.

SGANARELLE.

[*à Léandre.*]

Cela lui fera du bien. Allez-vous-en, monsieur l'apoticaire, tâter un peu son pous, afin que je raisonne tantôt avec vous de sa maladie.

[*Sganarelle*

[*Sganarelle tire Geronte dans un coin du théatre, & lui passe un bras ſur les épaules pour l'empêcher de tourner la tête du côté où ſont Léandre & Lucinde.*]

Monſieur, c'eſt une grande & ſubtile queſtion entre les docteurs, de ſçavoir ſi les femmes ſont plus faciles à guérir que les hommes. Je vous prie d'écouter ceci, s'il vous plaît. Les uns diſent que non, les autres diſent que oui; & moi je dis que oui & non; d'autant que l'incongruité des humeurs opaques qui ſe rencontrent au tempérament naturel des femmes, étant cauſe que la partie brutale veut toujours prendre empire ſur la ſenſitive, on voit que l'inégalité de leurs opinions dépend du mouvement oblique du cercle de la lune, & comme le ſoleil qui darde ſes rayons ſur la concavité de la terre, trouve . . .

LUCINDE *à Léandre.*

Non, je ne ſuis point du tout capable de changer de ſentiment.

GERONTE.

Voilà ma fille qui parle! O grande vertu du reméde! O admirable médecin! Que je vous ſuis obligé, Monſieur, de cette guériſon merveilleuſe, & que puis-je faire pour vous, après un tel ſervice?

SGANARELLE *ſe promenant ſur le théatre, & s'éventant avec ſon chapeau.*

Voilà une maladie qui m'a bien donné de la peine!

LUCINDE.

Oui, mon pere, j'ai recouvré la parole; mais je l'ai recouvrée pour vous dire, que je n'aurai jamais d'autre époux

LUCINDE.

J'épouserai plûtôt la mort.

SGANARELLE *à Geronte.*

Mon Dieu, arrêtez-vous, laissez-moi médicamenter cette affaire. C'est une maladie qui la tient; & je sçais le reméde qu'il y faut apporter.

GERONTE.

Seroit-il possible, Monsieur, que vous puissiez aussi guérir cette maladie d'esprit?

SGANARELLE.

Oui, laissez-moi faire, j'ai des remédes pour tout; & notre apoticaire nous servira pour cette cure. [*à Léandre.*] Un mot. Vous voyez que l'ardeur qu'elle a pour ce Léandre, est tout-à-fait contraire aux volontés du pere, qu'il n'y a point de tems à perdre, que les humeurs sont fort aigries, & qu'il est nécessaire de trouver promptement un reméde à ce mal qui pourroit empirer par le retardement. Pour moi, je n'y en vois qu'un seul, qui est une prise de fuite purgative, que vous mêlerez, comme il faut, avec deux dragmes de matrimonium en pilulles. Peut-être fera-t-elle quelque difficulté à prendre ce reméde; mais, comme vous êtes habile homme dans votre métier, c'est à vous de l'y résoudre, & de lui faire avaler la chose du mieux que vous pourrez. Allez-vous-en lui faire faire un petit tour de jardin, afin de préparer les humeurs, tandis que j'entretiendrai ici son pere; mais, sur tout, ne perdez point de tems. Au reméde, vîte, au reméde spécifique.

SCENE VII.

GERONTE, SGANARELLE.

GERONTE.

QUelles drogues, Monſieur, ſont celles que vous venez de dire? Il me ſemble que je ne les ai jamais oüi nommer.

SGANARELLE.

Ce ſont drogues dont on ſe ſert dans les néceſſités urgentes.

GERONTE.

Avez-vous jamais vû une inſolence pareille à la ſienne?

SGANARELLE.

Les filles ſont quelquefois un peu têtuës.

GERONTE.

Vous ne ſçauriez croire comme elle eſt affolée de ce Léandre.

SGANARELLE.

La chaleur du ſang fait cela dans les jeunes eſprits.

GERONTE.

Pour moi, dès que j'ai eu découvert la violence de cet amour, j'ai ſçû tenir toujours ma fille renfermée.

SGANARELLE.

Vous avez fait ſagement.

GERONTE.

Et j'ai bien empêché qu'ils n'ayent eu communication enſemble.

SGANARELLE.

Fort bien.

GERONTE.

Il ſeroit arrivé quelque folie, ſi j'avois ſouffert qu'ils ſe fuſſent vûs.

SGANARELLE.

Sans doute.

GERONTE.

Et je crois qu'elle auroit été fille à s'en aller avec lui.

SGANARELLE.

C'eſt prudemment raiſonné.

GERONTE.

On m'avertit qu'il fait tous ſes efforts pour lui parler.

SGANARELLE.

Quel drôle!

GERONTE.

Mais il perdra ſon tems.

SGANARELLE.

Ah, ah!

GERONTE.

Et j'empêcherai bien qu'il ne la voye.

SGANARELLE.

Il n'a pas affaire à un ſot, & vous ſçavez des rubriques qu'il ne ſçait pas. Plus fin que vous n'eſt pas bête.

SCENE VIII.

LUCAS, GERONTE, SGANARELLE.

LUCAS.

AH palſanguenne, Monſieu, veci bien du tintamarre; votre fille s'en eſt enfuie avec ſon Liandre. C'étoit lui qui étoit l'apoticaire; & vlà monſieu le médecin qui a fait cette belle opération-là.

GERONTE.

Comment! M'aſſaſſiner de la façon? Allons, un commiſſaire, & qu'on empêche qu'il ne ſorte. Ah! Traître, je vous ferai punir par la juſtice.

LUCAS.

Ah! par ma fi, monſieu le médecin, vous ſerez pendu; ne bougez de là ſeulement.

SCENE IX.

MARTINE, SGANARELLE, LUCAS.

MARTINE *à Lucas.*

AH, mon Dieu! Que j'ai eu de peine à trouver ce logis! Dites-moi un peu des nouvelles du médecin que je vous ai donné.

LUCAS.

Le vlà qui va être pendu.

MARTINE.

Quoi! Mon mari pendu? Hélas! Et qu'a-t-il fait pour cela?

LUCAS.

Il a fait enlever la fille de notre maître.

MARTINE.

Hélas! Mon cher mari, eſt-il bien vrai qu'on te va pendre?

SGANARELLE.

Tu vois. Ah!

MARTINE.

Faut-il que tu te laiſſes mourir en préſence de tant de gens?

SGANARELLE.

Que veux-tu que j'y faſſe?

MARTINE.

Encore ſi tu avois achevé de couper notre bois, je prendrois quelque conſolation.

SGANARELLE.

Retire-toi de là, tu me fends le cœur.

MARTINE.

Non; je veux demeurer pour t'encourager à la mort; & je ne te quitterai point que je ne t'aye vû pendu.

SGANARELLE.

Ah!

SCENE

SCENE X.

GERONTE, SGANARELLE, MARTINE.

GERONTE *à Sganarelle.*

LE commissaire viendra bientôt; & l'on s'en va vous mettre en lieu où l'on répondra de vous.

SGANARELLE *à genoux.*

Hélas! Cela ne se peut-il point changer en quelques coups de bâton?

GERONTE.

Non, non, la justice en ordonnera. Mais que vois-je?

SCENE DERNIERE.

GERONTE, LEANDRE, LUCINDE, SGANARELLE, LUCAS, JACQUELINE.

LEANDRE.

MOnsieur, je viens faire paroître Léandre à vos yeux, & remettre Lucinde en votre pouvoir. Nous avons eu dessein de prendre la fuite tous deux, & de nous aller marier ensemble; mais cette entreprise a fait place à un procédé plus honnête. Je ne prétends point vous voler votre fille, & ce n'est que de votre main que je veux la rece-

voir. Ce que je vous dirai, monſieur, c'eſt que je viens, tout-à-l'heure, de recevoir des lettres, par où j'apprends que mon oncle eſt mort, & que je ſuis héritier de tous ſes biens.

GERONTE.

Monſieur, votre vertu m'eſt tout-à-fait conſidérable; & je vous donne ma fille avec la plus grande joye du monde.

SGANARELLE *à part.*

La médecine l'a échappé belle.

MARTINE.

Puiſque tu ne ſeras point pendu, rends-moi grace d'être médecin; car c'eſt moi qui t'ai procuré cet honneur.

SGANARELLE.

Oui? C'eſt toi qui m'as procuré je ne ſçais combien de coups de bâton?

LEANDRE *à Sganarelle.*

L'effet en eſt trop beau, pour en garder du reſſentiment.

SGANARELLE.

[*à Martine.*]

Soit. Je te pardonne ces coups de bâton, en faveur de la dignité où tu m'as élevé; mais prépare toi déſormais à vivre dans un grand reſpect, avec un homme de ma conſéquence, & ſonge que la colére d'un médecin eſt plus à craindre qu'on ne peut croire.

FIN.

MELICERTE,

PASTORALE HEROIQUE.

ACTEURS.

MÉLICERTE, bergere.

DAPHNÉ, bergere.

EROXENE, bergere.

MIRTIL, amant de Mélicerte.

ACANTE, amant de Daphné.

TIRENE, amant d'Eroxéne.

LICARSIS, pâtre, crû pere de Mirtil.

CORINE, confidente de Mélicerte.

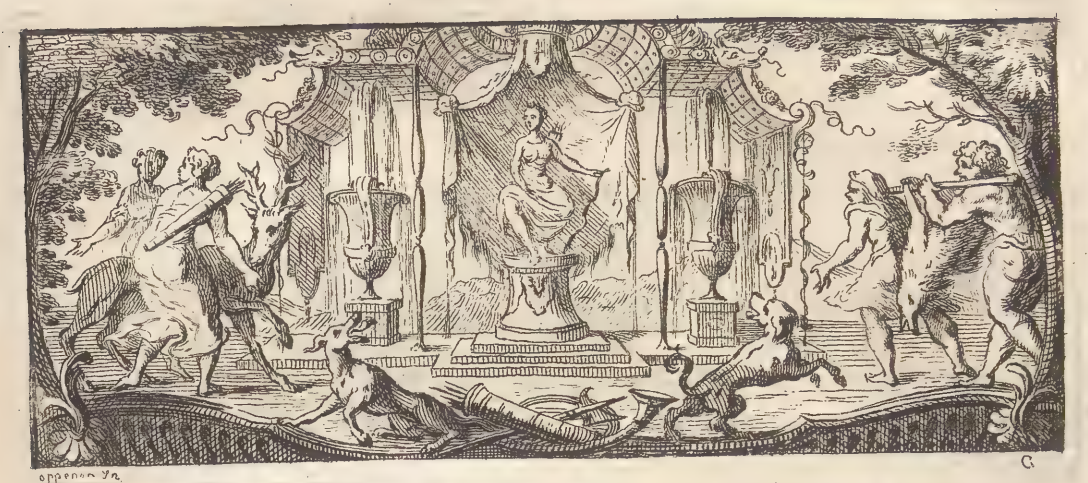
NICANDRE, berger.

MOPSE, berger, crû oncle de Mélicerte

La ſcene eſt en Theſſalie, dans la vallée de Tempé.


Inv. et dessiné par F. Boucher. *Gravé par Lau. Cars.*

MELICERTE



MELICERTE,

PASTORALE HÉROÏQUE.

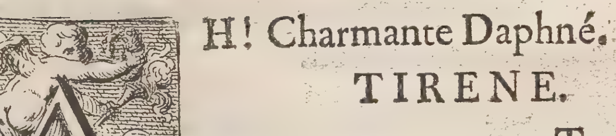
ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DAPHNE, EROXENE, ACANTE, TIRENE.

ACANTE.

H! Charmante Daphné.



TIRENE.

Trop aimable Eroxène.

DAPHNE.

Acante, laiſſe-moi.

EROXENE.

Ne me ſui point, Tirène.

ACANTE *à Daphné.*

Pourquoi me chasses-tu?

TIRENE *à Eroxène.*

Pourquoi fuis-tu mes pas?

DAPHNE *à Acante.*

Tu me plais loin de moi.

EROXENE *à Tirène.*

Je m'aime où tu n'es pas.

ACANTE.

Ne cesseras-tu point cette rigueur mortelle?

TIRENE.

Ne cesseras-tu point de m'être si cruelle?

DAPHNE.

Ne cesseras-tu point tes inutiles vœux?

EROXENE.

Ne cesseras-tu point de m'être si fâcheux,

ACANTE.

Si tu n'en prends pitié, je succombe à ma peine.

TIRENE.

Si tu ne me secours, ma mort est trop certaine.

DAPHNE.

Si tu ne veux partir, je quitterai ce lieu.

EROXENE.

Si tu veux demeurer, je te vais dire adieu.

ACANTE.

Hé bien, en m'éloignant, je te vais satisfaire.

TIRENE.

Mon départ va t'ôter ce qui peut te déplaire.

ACANTE.

Généreuse Eroxène, en faveur de mes feux,
Daigne au moins, par pitié, lui dire un mot ou deux.

TIRENE.

Obligeante Daphné, parle à cette inhumaine;
Et sçache d'où, pour moi, procéde tant de haine.

SCENE II.

DAPHNE, EROXENE.

EROXENE.

ACante a du mérite, & t'aime tendrement;
D'où vient que tu lui fais un si dur traitement?

DAPHNE.

Tirène vaut beaucoup, & languit pour tes charmes;
D'où vient que, sans pitié, tu vois couler ses larmes?

EROXENE.

Puisque j'ai fait ici la demande avant toi,
La raison te condamne à répondre avant moi.

DAPHNE.

Pour tous les soins d'Acante on me voit infléxible,
Parce qu'à d'autres vœux je me trouve insensible.

EROXENE.

Je ne fais pour Tirène éclater que rigueur,
Parce qu'un autre choix est maître de mon cœur.

DAPHNE.

Puis-je ſçavoir de toi ce choix qu'on te voit taire?

EROXENE.

Oui, ſi tu veux du tien m'apprendre le myſtére.

DAPHNE.

Sans te nommer celui qu'amour m'a fait choiſir,
Je puis facilement contenter ton déſir;
Et, de la main d'Atis, ce peintre inimitable,
J'en garde, dans ma poche, un portrait admirable,
Qui, juſqu'au moindre trait, lui reſſemble ſi fort,
Qu'il eſt ſûr que tes yeux le connoîtront d'abord.

EROXENE.

Je puis te contenter par une même voye,
Et payer ton ſecret en pareille monnoye.
J'ai, de la main auſſi de ce peintre fameux,
Un aimable portrait de l'objet de mes vœux,
Si plein de tous ſes traits & de ſa grace extrême,
Que tu pourras d'abord te le nommer toi-même.

DAPHNE.

La boëte que le peintre a fait faire pour moi,
Eſt tout-à-fait ſemblable à celle que je voi.

EROXENE.

Il eſt vray, l'une à l'autre entiérement reſſemble;
Et, certe, il faut qu'Atis les ait fait faire enſemble.

DAPHNE.

Faiſons en même-tems, par un peu de couleurs,
Confidence à nos yeux du ſecret de nos cœurs.

EROXENE.

EROXENE.

Voyons à qui plus vîte entendra ce langage,
Et qui parle le mieux de l'un ou l'autre ouvrage.

DAPHNE.

La méprise est plaisante, & tu te brouilles bien;
Au lieu de ton portrait, tu m'as rendu le mien.

EROXENE.

Il est vray; je ne sçais comme j'ai fait la chose.

DAPHNE.

Donne. De cette erreur ta rêverie est cause.

EROXENE.

Que veut dire ceci? Nous nous jouons je croi.
Tu fais, de ces portraits, même chose que moi.

DAPHNE.

Certes, c'est pour en rire, & tu peux me le rendre.

EROXENE *mettant les deux portraits l'un à côté de l'autre.*

Voici le vray moyen de ne se point méprendre.

DAPHNE.

De mes sens prévenus est-ce une illusion?

EROXENE.

Mon ame sur mes yeux fait-elle impression?

DAPHNE.

Mirtil, à mes regards, s'offre dans cet ouvrage.

EROXENE.

De Mirtil, dans ces traits, je rencontre l'image.

DAPHNE.

C'eſt le jeune Mirtil qui fait naître mes feux.

EROXENE.

C'eſt au jeune Mirtil que tendent tous mes vœux.

DAPHNE.

Je venois aujourd'hui te prier de lui dire
Les ſoins que, pour ſon ſort, ſon mérite m'inſpire.

EROXENE.

Je venois te chercher pour ſervir mon ardeur,
Dans le deſſein que j'ai de m'aſſurer ſon cœur.

DAPHNE.

Cette ardeur qu'il t'inſpire eſt-elle ſi puiſſante?

EROXENE.

L'aimes-tu d'une amour qui ſoit ſi violente?

DAPHNE.

Il n'eſt point de froideur qu'il ne puiſſe enflammer,
Et ſa grace naiſſante a de quoi tout charmer.

EROXENE.

Il n'eſt Nymphe en l'aimant qui ne ſe tînt heureuſe,
Et Diane, ſans honte, en ſeroit amoureuſe.

DAPHNE.

Rien que ſon air charmant ne me touche aujourd'hui;
Et, ſi j'avois cent cœurs, ils ſeroient tous pour lui.

EROXENE.

Il efface à mes yeux tout ce qu'on voit paroître;
Et, ſi j'avois un ſceptre, il en ſeroit le maître.

DAPHNE.

Ce ſeroit donc en vain qu'à chacune, en ce jour,
On nous voudroit, du ſein, arracher cette amour.
Nos ames, dans leurs vœux, ſont trop bien affermies,
Ne tâchons, s'il ſe peut, qu'à demeurer amies;
Et puiſqu'en même-tems, pour le même ſujet,
Nous avons, toutes deux, formé même projet,
Mettons dans ce débat la franchiſe en uſage,
Ne prenons l'une & l'autre aucun lâche avantage;
Et courons nous ouvrir enſemble à Licarſis,
Des tendres ſentimens où nous jette ſon fils.

EROXENE.

J'ai peine à concevoir, tant la ſurpriſe eſt forte,
Comme un tel fils eſt né d'un pere de la ſorte;
Et ſa taille, ſon air, ſa parole & ſes yeux,
Feroient croire qu'il eſt iſſu du ſang des Dieux;
Mais enfin, j'y ſouſcris, courons trouver ce pere,
Allons-lui de nos cœurs découvrir le myſtére,
Et conſentons qu'après, Mirtil, entre nous deux,
Décide, par ſon choix, ce combat de nos vœux.

DAPHNE.

Soit. Je vois Licarſis avec Mopſe & Nicandre,
Ils pourront le quitter, cachons-nous pour attendre.

SCENE III.

LICARSIS, MOPSE, NICANDRE.

NICANDRE *à Licarsis.*

DI-nous donc ta nouvelle.

LICARSIS.

Ah ! Que vous me preſſez !
Cela ne ſe dit pas comme vous le penſez.

MOPSE.

Que de ſottes façons, & que de badinage !
Ménalque pour chanter n'en fait pas davantage.

LICARSIS.

Parmi les curieux des affaires d'Etat,
Une nouvelle à dire eſt d'un puiſſant éclat.
Je me veux mettre un peu ſur l'homme d'importance,
Et jouir quelque tems de votre impatience.

NICANDRE.

Veux-tu, par tes délais, nous fatiguer tous deux

MOPSE.

Prends-tu quelque plaiſir à te rendre fâcheux ?

NICANDRE.

De grace, parle, & mets ces mines en arriére.

LICARSIS.

Priez-moi donc tous deux de la bonne maniére,
Et me dites chacun quel don vous me ferez,
Pour obtenir de moi ce que vous déſirez.

MOPSE.

La peſte ſoit du fat! Laiſſons-le là, Nicandre,
Il brûle de parler, bien plus que nous d'entendre.
Sa nouvelle lui péſe, il veut s'en décharger;
Et, ne l'écouter pas, eſt le faire enrager.

LICARSIS.

Hé?

NICANDRE.

Te voilà puni de tes façons de faire.

LICARSIS.

Je m'en vais vous le dire, écoutez.

MOPSE.

Point d'affaire.

LICARSIS.

Quoi! Vous ne voulez pas m'entendre?

NICANDRE.

Non.

LICARSIS.

Hé bien,
Je ne dirai donc mot, & vous ne ſçaurez rien.

MOPSE.

Soit.

LICARSIS.

Vous ne ſçaurez pas qu'avec magnificence
Le Roi vient d'honorer Tempé de ſa préſence;
Qu'il entra dans Lariſſe hier ſur le haut du jour;
Qu'à l'aiſe je l'y vis avec toute ſa cour;

Que ces bois vont jouir aujoud'hui de ſa vûë,
Et qu'on raiſonne fort touchant cette venuë

NICANDRE.

Nous n'avons pas envie auſſi de rien ſçavoir.

LICARSIS.

Je vis cent choſes là, raviſſantes à voir.
Ce ne ſont que ſeigneurs, qui des piéds à la tête,
Sont brillans & parés comme au jour d'une fête,
Ils ſurprennent la vûë; & nos prés, au printems,
Avec toutes leurs fleurs, ſont bien moins éclatans.
Pour le Prince, entre tous ſans peine on le remarque,
Et, d'une ſtade loin, il ſent ſon grand monarque;
Dans toute ſa perſonne, il a je ne ſçais quoi,
Qui d'abord fait juger que c'eſt un maître Roi.
Il le fait d'une grace à nulle autre ſeconde,
Et cela, ſans mentir, lui ſiéd le mieux du monde.
On ne croiroit jamais comme, de toutes parts,
Toute ſa cour s'empreſſe à chercher ſes regards,
Ce ſont autour de lui confuſions plaiſantes;
Et l'on diroit d'un tas de mouches reluiſantes,
Qui ſuivent en tous lieux un doux rayon de miel.
Enfin, on ne voit rien de ſi beau ſous le Ciel,
Et la fête de Pan, parmi nous ſi chérie,
Auprès de ce ſpectacle eſt une gueuſerie.
Mais, puiſque, ſur le fier, vous vous tenez ſi bien,
Je garde ma nouvelle, & ne veux dire rien.

MOPSE.

Et nous ne te voulons aucunement entendre.

LICARSIS.

Allez vous promener.

MOPSE.

Va-t-en te faire pendre.

SCENE IV.

EROXENE, DAPHNE, LICARSIS.

LICARSIS *se croyant seul.*

C'eſt de cette façon que l'on punit les gens,
Quand ils ſont les benêts & les impertinens.

DAPHNE.

Le Ciel tienne, Paſteur, vos brebis toujours ſaines.

EROXENE.

Cérès tienne de grains vos granges toujours pleines.

LICARSIS.

Et le grand Pan vous donne à chacune un époux,
Qui vous aime beaucoup, & ſoit digne de vous.

DAPHNE.

Ah! Licarſis, nos vœux à même but aſpirent.

EROXENE.

C'eſt pour le même objet que nos deux cœurs ſoupirent.

DAPHNE.

Et l'amour, cet enfant qui cauſe nos langueurs,
A pris chez vous le trait dont il bleſſe nos cœurs.

EROXENE.

Et nous venons ici chercher votre alliance,
Et voir qui de nous deux aura la préference.

LICARSIS.

Nymphes...

DAPHNE.

Pour ce bien ſeul, nous pouſſons des ſoupirs.

LICARSIS.

Je ſuis...

EROXENE.

A ce bonheur tendent tous nos déſirs.

DAPHNE.

C'eſt un peu librement exprimer ſa penſée.

LICARSIS.

Pourquoi?

EROXENE.

La bienſéance y ſemble un peu bleſſée.

LICARSIS.

Ah! point.

DAPHNE.

Mais, quand le cœur brûle d'un noble feu,
On peut, ſans nulle honte en faire un libre ave u.

LICARSIS.

Je....

EROXENE.

Cette liberté nous peut être permiſe,
Et du choix de nos cœurs la beauté l'autoriſe

LICARSIS.

LICARSIS.

C'eſt bleſſer ma pudeur que me flater ainſi.

EROXENE.

Non, non, n'affectez point de modeſtie ici.

DAPHNE.

Enfin, tout notre bien eſt en votre puiſſance.

EROXENE.

C'eſt de vous que dépend notre unique eſpérance.

DAPHNE.

Trouverons-nous en vous quelques difficultés?

LICARSIS.

Ah!

EROXENE.

Nos vœux, dites-moi, ſeront-ils rejettés?

LICARSIS.

Non, j'ai reçû du Ciel une ame peu cruelle,
Je tiens de feu ma femme; & je me ſens, comme elle,
Pour les déſirs d'autrui beaucoup d'humanité,
Et je ne ſuis point homme à garder de fierté.

DAPHNE.

Accordez donc Mirtil à notre amoureux zéle.

EROXENE.

Et ſouffrez que ſon choix régle notre querelle.

LICARSIS.

Mirtil?

DAPHNE.

Oui. C'eſt Mirtil que, de vous, nous voulons.

EROXENE.

De qui penſez-vous donc qu'ici nous vous parlons?

LICARSIS.

Je ne ſçais; mais Mirtil n'eſt guéres dans un âge
Qui ſoit propre à ranger au joug du mariage.

DAPHNE.

Son mérite naiſſant peut frapper d'autres yeux;
Et l'on veut s'engager un bien ſi précieux,
Prévenir d'autres cœurs, & braver la fortune,
Sous les fermes liens d'une chaîne commune.

EROXENE.

Comme, par ſon eſprit & ſes autres brillans,
Il rompt l'ordre commun & devance le tems,
Notre flâme pour lui veut en faire de même,
Et régler tous ſes vœux ſur ſon mérite extrême.

LICARSIS.

Il eſt vray qu'à ſon âge il ſurprend quelquefois;
Et cet athénien, qui fut chez moi vingt mois,
Qui, le trouvant joli, ſe mit en fantaiſie
De lui remplir l'eſprit de ſa philoſophie,
Sur de certains diſcours l'a rendu ſi profond,
Que, tout grand que je ſuis, ſouvent il me confond.
Mais, avec tout cela, ce n'eſt encor qu'enfance,
Et ſon fait eſt mêlé de beaucoup d'innocence.

DAPHNE.

Il n'eſt point tant enfant, qu'à le voir chaque jour,
Je ne le croye atteint déjà d'un peu d'amour;
Et plus d'une avanture à mes yeux s'eſt offerte,
Où j'ai connu qu'il ſuit la jeune Mélicerte.

EROXENE.

Ils pourroient bien s'aimer; & je vois...

LICARSIS.

Franc abus.
Pour elle, paſſe encore, elle a deux ans de plus,
Et deux ans, dans ſon ſexe, eſt une grande avance.
Mais, pour lui, le jeu ſeul l'occupe tout, je penſe,
Et les petits déſirs de ſe voir ajuſté
Ainſi que les bergers de haute qualité.

DAPHNE.

Enfin, nous déſirons, par le nœud d'hyménée,
Attacher ſa fortune à notre deſtinée.

EROXENE.

Nous voulons, l'une & l'autre, avec pareille ardeur,
Nous aſſûrer de loin l'empire de ſon cœur.

LICARSIS.

Je m'en tiens honoré plus qu'on ne ſçauroit croire.
Je ſuis un pauvre pâtre; & ce m'eſt trop de gloire,
Que deux Nymphes, d'un rang le plus haut du pays,
Diſputent à ſe faire un époux de mon fils.
Puiſqu'il vous plaît qu'ainſi la choſe s'éxécute,
Je conſens que ſon choix régle votre diſpute,

Et celle qu'à l'écart laiſſera cet arrêt,
Pourra, pour ſon recours, m'épouſer, s'il lui plaît.
C'eſt toujours même ſang, & preſque même choſe.
Mais le voici. Souffrez qu'un peu je le diſpoſe,
Il tient quelque moineau qu'il a pris fraîchement;
Et voilà ſes amours & ſon attachement.

SCENE V.

EROXENE, DAPHNE, & LICARSIS *dans le fond du théatre*, MIRTIL.

MIRTIL *ſe croyant ſeul, & tenant un moineau dans une cage.*

Innocente petite bête,
Qui, contre ce qui vous arrête,
Vous débattez tant à mes yeux,
De votre liberté ne plaignez point la perte;
Votre deſtin eſt glorieux,
Je vous ai pris pour Mélicerte.

Elle vous baiſera, vous prenant dans ſa main;
Et, de vous mettre en ſon ſein,
Elle vous fera la grace.
Eſt-il un ſort au monde & plus doux & plus beau?
Et qui des rois, hélas! heureux petit moineau,
Ne voudroit être en votre place?

LICARSIS.

Mirtil, Mirtil, un mot. Laiſſons-là ces joyaux,
Il s'agit d'autre choſe ici que de moineaux.
Ces deux nymphes, Mirtil, à la fois te prétendent,
Et tout jeune, déjà pour époux te demandent.
Je dois, par un hymen, t'engager à leurs vœux,
Et c'eſt toi que l'on veut qui choiſiſſe des deux.

MIRTIL.

Ces nymphes?

LICARSIS.

Oui. Des deux, tu peux en choiſir une.
Voi quel eſt ton bonheur, & bénis la fortune.

MIRTIL.

Ce choix qui m'eſt offert, peut-il m'être un bonheur,
S'il n'eſt aucunement ſouhaité de mon cœur?

LICARSIS.

Enfin qu'on le reçoive; & que, ſans ſe confondre,
A l'honneur qu'elles font, on ſonge à bien répondre.

EROXENE.

Malgré cette fierté qui régne parmi nous,
Deux nymphes, ô Mirtil, viennent s'offrir à vous;
Et, de vos qualités, les merveilles écloſes,
Font que nous renverſons ici l'ordre des choſes.

DAPHNE.

Nous vous laiſſons, Mirtil, pour l'avis le meilleur,
Conſulter, ſur ce choix, vos yeux & votre cœur;
Et nous n'en voulons point prévenir les ſuffrages
Par un récit paré de tous nos avantages,

MIRTIL.

C'eſt me faire un honneur dont l'éclat me ſurprend;
Mais cet honneur pour moi, je l'avouë, eſt trop grand.
A vos rares bontés, il faut que je m'oppoſe,
Pour mériter ce ſort, je ſuis trop peu de choſe,
Et je ſerois fâché, quels qu'en ſoient les appas,
Qu'on vous blâmât pour moi de faire un choix trop bas.

EROXENE.

Contentez nos déſirs, quoiqu'on en puiſſe croire;
Et ne vous chargez point du ſoin de notre gloire.

DAPHNE.

Non, ne deſcendez point dans ces humilités;
Et laiſſez-nous juger ce que vous méritez.

MIRTIL.

Le choix qui m'eſt offert s'oppoſe à votre attente,
Et peut ſeul empêcher que mon cœur vous contente.
Le moyen de choiſir de deux grandes beautés,
Egales en naiſſance & rares qualités?
Rejetter l'une ou l'autre eſt un crime effroyable;
Et n'en choiſir aucune eſt bien plus raiſonnable.

EROXENE.

Mais, en faiſant refus de répondre à nos vœux,
Au lieu d'une, Mirtil, vous en outragez deux.

DAPHNE.

Puiſque nous conſentons à l'arrêt qu'on peut rendre,
Ces raiſons ne font rien à vouloir s'en défendre.

MIRTIL.

Hé bien, ſi ces raiſons ne vous ſatisfont pas,
Celle-ci le fera. J'aime d'autres appas;
Et je ſens bien qu'un cœur, qu'un bel objet engage,
Eſt inſenſible & ſourd à tout autre avantage.

LICARSIS.

Comment donc! Qu'eſt ceci? qui l'eût pû préſumer?
Et ſçavez-vous, morveux, ce que c'eſt que d'aimer?

MIRTIL.

Sans ſçavoir ce que c'eſt, mon cœur a ſçû le faire.

LICARSIS.

Mais cet amour me choque, & n'eſt pas néceſſaire.

MIRTIL.

Vous ne deviez donc pas, ſi cela vous déplaît,
Me faire un cœur ſenſible & tendre comme il eſt.

LICARSIS.

Mais ce cœur que j'ai fait, me doit obéïſſance.

MIRTIL.

Oui, lorſque d'obéïr il eſt en ſa puiſſance.

LICARSIS.

Mais enfin, ſans mon ordre, il ne doit point aimer.

MIRTIL.

Que n'empêchiez-vous donc que l'on pût le charmer?

LICARSIS.

Hé bien, je vous défends que cela continuë.

MIRTIL.

La défenſe, j'ai peur, ſera trop tard venuë.

LICARSIS.

Quoi! Les peres n'ont point des droits ſupérieurs?

MIRTIL.

Les Dieux, qui ſont bien plus, ne forcent point les cœurs.

LICARSIS.

Les Dieux.... Paix, petit ſot. Cette philoſophie
Me....

DAPHNE.

Ne vous mettez point en courroux, je vous prie.

LICARSIS.

Non, je veux qu'il ſe donne à l'une pour époux,
Ou je vais lui donner le fouet tout devant vous.
Ah, ah! Je vous ferai ſentir que je ſuis pere.

DAPHNE.

Traitons, de grace, ici les choſes ſans colére.

EROXENE.

Peut-on ſçavoir de vous cet objet ſi charmant
Dont la beauté, Mirtil, vous a fait ſon amant?

MIRTIL.

Mélicerte, madame. Elle en peut faire d'autres.

EROXENE.

Vous comparez, Mirtil, ſes qualités aux nôtres?

DAPHNE.

Le choix d'elle & de nous eſt aſſez inégal.

MIRTIL.

Nymphes, au nom des Dieux, n'en dites point de mal.
Daignez conſidérer, de grace, que je l'aime,
Et ne me jettez point dans un déſordre extrême.

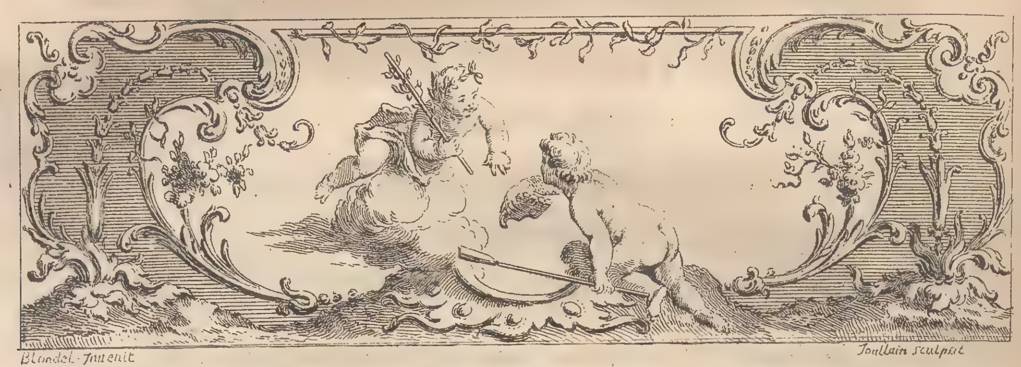
Si j'outrage, en l'aimant, vos céleſtes attraits,
Elle n'a point de part au crime que je fais;
C'eſt de moi, s'il vous plaît, que vient toute l'offenſe.
Il eſt vray, d'elle à vous, je ſçais la différence;
Mais, par ſa deſtinée, on ſe trouve enchaîné,
Et je ſens bien enfin que le Ciel m'a donné
Pour vous tout le reſpect, Nymphes, imaginable;
Pour elle tout l'amour dont une ame eſt capable.
Je vois, à la rougeur qui vient de vous ſaiſir,
Que ce que je vous dis ne vous fait pas plaiſir.
Si vous parlez, mon cœur appréhende d'entendre
Ce qui peut le bleſſer par l'endroit le plus tendre;
Et, pour me dérober à de ſemblables coups,
Nymphes, j'aime bien mieux prendre congé de vous.

LICARSIS.

Mirtil, holà, Mirtil. Veux-tu revenir, traître?
Il fuit; mais on verra qui de nous eſt le maître.
Ne vous effrayez point de tous ces vains tranſports,
Vous l'aurez pour époux, j'en réponds corps pour corps.

Fin du premier Acte.




Blondel invenit — Joullain sculpsit

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

MELICERTE, CORINE.

MELICERTE.

AH! Corine, tu viens de l'apprendre de Stelle,
Et c'eſt de Licarſis qu'elle tient la nouvelle?

CORINE.

Oui.

MELICERTE.

Que les qualités dont Mirtil eſt orné,
Ont ſçû toucher d'amour Eroxène & Daphné?

CORINE.

Oui.

MELICERTE.

Que pour l'obtenir leur ardeur eſt ſi grande,
Qu'enſemble elles en ont déjà fait la demande;
Et que, dans ce débat, elles ont fait deſſein
De paſſer, dès cette heure, à recevoir ſa main?
Ah! Que tes mots ont peine à ſortir de ta bouche,
Et que c'eſt foiblement que mon ſouci te touche!

CORINE.

Mais quoi ? Que voulez-vous ? C'est là la vérité,
Et vous redites tout, comme je l'ai conté.

MELICERTE.

Mais comment Licarsis reçoit-il cette affaire ?

CORINE.

Comme un honneur, je crois, qui doit beaucoup lui plaire.

MELICERTE.

Et ne vois-tu pas bien, toi qui sçais mon ardeur,
Qu'avec ces mots, hélas ! tu me perces le cœur ?

CORINE.

Comment ?

MELICERTE.

Me mettre aux yeux que le sort implacable,
Auprès d'elles, me rend trop peu considérable,
Et qu'à moi, par leur rang, on les va préférer,
N'est-ce pas une idée à me désespérer ?

CORINE.

Mais quoi ! Je vous réponds, & dis ce que je pense.

MELICERTE.

Ah ! Tu me fais mourir par ton indifférence.
Mais, di, quels sentimens Mirtil a-t-il fait voir ?

CORINE.

Je ne sçais.

MELICERTE.

Et c'est là ce qu'il falloit sçavoir,
Cruelle.

CORINE.

En vérité, je ne ſçais comment faire;
Et, de tous les côtés, je trouve à vous déplaire.

MELICERTE.

C'eſt que tu n'entres point dans tous les mouvemens
D'un cœur, hélas! rempli de tendres ſentimens.
Va-t-en, laiſſe-moi ſeule, en cette ſolitude,
Paſſer quelques momens de mon inquiétude.

SCENE II.

MELICERTE *ſeule.*

VOus le voyez, mon cœur, ce que c'eſt que d'aimer,
Et Béliſe avoit ſçû trop bien m'en informer.
Cette charmante mere, avant ſa deſtinée,
Me diſoit une fois ſur le bord du Pénée,
Ma fille, ſonge à toi, l'amour aux jeunes cœurs
Se préſente toujours entouré de douceurs,
D'abord il n'offre aux yeux que choſes agréables;
Mais il traîne après lui des troubles effroyables,
Et, ſi tu veux paſſer tes jours dans quelque paix,
Toujours, comme d'un mal, défend-toi de ſes traits.
De ces leçons, mon cœur, je m'étois ſouvenuë;
Et, quand Mirtil venoit à s'offrir à ma vûë,
Qu'il jouoit avec moi, qu'il me rendoit des ſoins,
Je vous diſois toujours de vous y plaire moins.
Vous ne me crûtes point; & votre complaiſance
Se vit bientôt changée en trop de bienveillance,

Dans ce naissant amour qui flatoit vos désirs,
Vous ne vous figuriez que joye & que plaisirs;
Cependant vous voyez la cruelle disgrace,
Dont, en ce triste jour, le destin vous menace,
Et la peine mortelle où vous voilà réduit.
Ah, mon cœur! Ah, mon cœur! Je vous l'avois bien dit.
Mais tenons, s'il se peut, notre douleur couverte.
Voici...

SCENE III.

MIRTIL, MELICERTE.

MIRTIL.

J'Ai fait tantôt, charmante Mélicerte,
Un petit prisonnier que je garde pour vous,
Et dont, peut-être un jour, je deviendrai jaloux.
C'est un jeune moineau, qu'avec un soin extrême
Je veux, pour vous l'offrir, apprivoiser moi-même.
Le présent n'est pas grand; mais les Divinités
Ne jettent leurs regards que sur les volontés.
C'est le cœur qui fait tout, & jamais la richesse
Des présens que... Mais, Ciel! D'où vient cette tristesse?
Qu'avez-vous, Mélicerte, & quel sombre chagrin
Se voit dans vos beaux yeux répandu ce matin?
Vous ne répondez point? Et ce morne silence
Redouble encor ma peine & mon impatience.

Parlez. De quel ennui reſſentez-vous les coups?
Qu'eſt-ce donc?

MELICERTE.

Ce n'eſt rien.

MIRTIL.

Ce n'eſt rien, dites-vous?
Et je vois cependant vos yeux couverts de larmes.
Cela s'accorde-t-il, beauté pleine de charmes?
Ah! Ne me faites point un ſecret dont je meurs,
Et m'expliquez, hélas! ce que diſent ces pleurs.

MELICERTE.

Rien ne me ſerviroit de vous le faire entendre.

MIRTIL.

Devez-vous rien avoir que je ne doive apprendre?
Et ne bleſſez-vous pas notre amour aujourd'hui,
De vouloir me voler ma part de votre ennui?
Ah! Ne le cachez point à l'ardeur qui m'inſpire.

MELICERTE.

Hé bien, Mirtil, hé bien, il faut donc vous le dire.
J'ai ſçû que, par un choix plein de gloire pour vous,
Eroxène & Daphné vous veulent pour époux;
Et je vous avouerai que j'ai cette foibleſſe
De n'avoir, pû, Mirtil, le ſçavoir ſans triſteſſe,
Sans accuſer du ſort la rigoureuſe loi
Qui les rend, dans leurs vœux, préférables à moi.

MIRTIL.

Et vous pouvez l'avoir cette injuſte triſteſſe?
Vous pouvez ſoupçonner mon amour de foibleſſe?

Et croire qu'engagé par des charmes ſi doux,
Je puiſſe être jamais à quelqu'autre qu'à vous ?
Que je puiſſe accepter une autre main offerte ?
Hé ! que vous ai-je fait cruelle Mélicerte,
Pour traiter ma tendreſſe avec tant de rigueur,
Et faire un jugement ſi mauvais de mon cœur ?
Quoi ! Faut-il que de lui, vous ayez quelque crainte !
Je ſuis bien malheureux de ſouffrir cette atteinte ;
Et que me ſert d'aimer comme je fais, hélas !
Si vous êtes ſi prête à ne le croire pas ?

MELICERTE.

Je pourrois moins, Mirtil, redouter ces rivales,
Si les choſes étoient, de part & d'autre, égales ;
Et, dans un rang pareil, j'oſerois eſpérer
Que peut-être l'amour me feroit préférer ;
Mais l'inégalité de bien & de naiſſance,
Qui peut, d'elles à moi, faire la différence...

MIRTIL.

Ah ! Leur rang de mon cœur ne viendra point à bout,
Et vos divins appas vous tiennent lieu de tout.
Je vous aime, il ſuffit ; &, dans votre perſonne,
Je vois rang, biens, tréſors, Etats, ſcéptre, couronne ;
Et, des rois les plus grands m'offrît-on le pouvoir,
Je n'y changerois pas le bien de vous avoir.
C'eſt une vérité toute ſincére & pure,
Et, pouvoir en douter, eſt me faire une injure.

MELICERTE.

Hé bien, je crois, Mirtil, puiſque vous le voulez,
Que vos vœux, par leur rang, ne ſont point ébranlés,
Et que, bien qu'elles ſoient nobles, riches & belles,
Votre cœur m'aime aſſez pour me mieux aimer qu'elles;
Mais ce n'eſt pas l'amour dont vous ſuivrez la voix,
Votre pere, Mirtil, réglera votre choix;
Et, de même qu'à vous, je ne lui ſuis pas chére,
Pour préférer à tout une ſimple bergére.

MIRTIL.

Non, chere Melicerte, il n'eſt pere ni Dieux
Qui me puiſſe forcer à quitter vos beaux yeux;
Et toujours de mes vœux, reine comme vous êtes....

MELICERTE.

Ah! Mirtil, prenez garde à ce qu'ici vous faites.
N'allez point préſenter un eſpoir à mon cœur,
Qu'il recevroit peut-être avec trop de douceur,
Et qui, tombant après comme un éclair qui paſſe,
Me rendroit plus cruel le coup de ma diſgrace.

MIRTIL.

Quoi! Faut-il des ſermens appeller le ſecours,
Lorſque l'on vous promet de vous aimer toujours?
Que vous vous faites tort par de telles alarmes,
Et connoiſſez bien peu le pouvoir de vos charmes!
Hé bien, puiſqu'il le faut, je jure par les Dieux,
Et, ſi ce n'eſt aſſez, je jure par vos yeux,
Qu'on me tuera plûtôt que je vous abandonne.
Recevez-en ici la foi que je vous donne;

Et

Et ſouffrez que ma bouche, avec raviſſement,
Sur cette belle main, en ſigne le ſerment.

MELICERTE.

Ah! Mirtil, levez-vous, de peur qu'on ne vous voye.

MIRTIL.

Eſt-il rien... Mais, ô Ciel! on vient troubler ma joye.

SCENE IV.

LICARSIS, MIRTIL, MELICERTE.

LICARSIS.

Ne vous contraignez pas pour moi.

MELICERTE *à part.*

Quel ſort fâcheux!

LICARSIS.

Cela ne va pas mal, continuez tous deux.
Peſte, mon petit fils, que vous avez l'air tendre,
Et qu'en maître déjà vous ſçavez vous y prendre!
Vous a-t-il, ce ſçavant qu'Athènes exila,
Dans ſa philoſophie appris ces choſes-là?
Et vous, qui lui donnez, de ſi douce maniére,
Votre main à baiſer, la gentille bergere,
L'honneur vous apprend-il ces mignardes douceurs
Par qui vous débauchez ainſi les jeunes cœurs?

MIRTIL.

Ah! Quittez de ces mots l'outrageante baſſeſſe,
Et ne m'accablez point d'un diſcours qui la bleſſe.

LICARSIS.

Je veux lui parler, moi. Toutes ces amitiés...

MIRTIL.

Je ne ſouffrirai point que vous la maltraitiez.
A du reſpect pour vous la naiſſance m'engage;
Mais je ſçaurai, ſur moi, vous punir de l'outrage.
Oui, j'atteſte le Ciel que, ſi, contre mes vœux,
Vous lui dites encor le moindre mot fâcheux,
Je vais, avec ce fer qui m'en fera juſtice,
Au milieu de mon ſein, vous chercher un ſupplice;
Et, par mon ſang verſé, lui marquer promptement,
L'éclatant déſaveu de votre emportement.

MELICERTE.

Non, non, ne croyez pas qu'avec art je l'enflamme,
Et que mon deſſein ſoit de ſéduire ſon ame.
S'il s'attache à me voir, & me veut quelque bien,
C'eſt de ſon mouvement, je ne l'y force en rien.
Ce n'eſt pas que mon cœur veuille ici ſe défendre,
De répondre à ſes vœux d'une ardeur aſſez tendre,
Je l'aime, je l'avoue, autant qu'on puiſſe aimer.
Mais cet amour n'a rien qui vous doive allarmer;
Et, pour vous arracher toute injuſte créance,
Je vous promets ici d'éviter ſa préſence,
De faire place au choix où vous vous réſoudrez,
Et ne ſouffrir ſes vœux que quand vous le voudrez.

SCENE V.

LICARSIS, MIRTIL.

MIRTIL.

HE bien, vous triomphez avec cette retraite,
Et, dans ces mots, votre ame a ce qu'elle ſouhaite;
Mais apprenez qu'en vain vous vous réjouiſſez,
Que vous ſerez trompée dans ce que vous penſez;
Et qu'avec tous vos ſoins, toute votre puiſſance,
Vous ne gagnerez rien ſur ma perſévérance.

LICARSIS.

Comment? A quel orgueil, fripon, vous voi-je aller?
Eſt-ce de la façon que l'on me doit parler?

MIRTIL.

Oui, j'ai tort, il eſt vray, mon tranſport n'eſt pas ſage.
Pour rentrer au devoir, je change de langage;
Et je vous prie ici mon pere, au nom des Dieux,
Et par tout ce qui peut vous être précieux,
De ne vous point ſervir, dans cette conjoncture,
Des fiers droits que ſur moi vous donne la nature.
Ne m'empoiſonnez point vos bienfaits les plus doux.
Le jour eſt un préſent que j'ai reçû de vous;
Mais de quoi vous ſerai-je aujourd'hui redevable,
Si vous me l'allez rendre, hélas, inſupportable?
Il eſt, ſans Mélicerte, un ſupplice à mes yeux;
Sans ſes divins appas, rien ne m'eſt précieux,

Ils font tout mon bonheur, & toute mon envie;
Et, ſi vous me l'ôtez, vous m'arrachez la vie.

LICARSIS *à part.*

Aux douleurs de ſon ame il me fait prendre part.
Qui l'auroit jamais crû de ce petit pendard?
Quel amour, quels tranſports, quels diſcours pour ſon âge!
J'en ſuis confus, & ſens que cet amour m'engage.

MIRTIL *ſe jettant aux genoux de Licarſis.*

Voyez, me voulez-vous ordonner de mourir?
Vous n'avez qu'à parler, je ſuis prêt d'obéïr.

LICARSIS *à part.*

Je n'y puis plus tenir, il m'arrache des larmes,
Et ces tendres propos me font rendre les armes.

MIRTIL.

Que ſi, dans votre cœur, un reſte d'amitié
Vous peut de mon deſtin donner quelque pitié,
Accordez Méliçerte à mon ardente envie,
Et vous ferez bien plus que me donner la vie.

LICARSIS.

Léve-toi.

MIRTIL.

Serez-vous ſenſible à mes ſoupirs?

LICARSIS.

Oui.

MIRTIL.

J'obtiendrai de vous l'objet de mes déſirs?

LICARSIS.

Oui.

MIRTIL.

Vous ferez pour moi que ſon oncle l'oblige
A me donner ſa main?

LICARSIS.

Oui; léve-toi, te dis-je.

MIRTIL.

O pere, le meilleur qui jamais ait été,
Que je baiſe vos mains, après tant de bonté.

LICARSIS.

Ah! que pour ſes enfans un pere a de foibleſſe!
Peut-on rien refuſer à leurs mots de tendreſſe?
Et ne ſe ſent-on pas certains mouvemens doux,
Quand on vient à ſonger que cela ſort de vous?

MIRTIL.

Me tiendrez-vous au moins la parole avancée?
Ne changerez-vous point, dites-moi, de penſée?

LICARSIS.

Non.

MIRTIL.

Me permettez-vous de vous déſobéïr,
Si de ces ſentimens on vous fait revenir?
Prononcez le mot.

LICARSIS.

Oui. Ah! Nature, nature!
Je m'en vais trouver Mopſe, & lui faire ouverture
De l'amour que ſa niéce & toi vous vous portez.

MIRTIL.

Ah! Que ne dois-je point à vos rares bontés!

[*seul.*]
Quelle heureuse nouvelle à dire à Mélicerte!
Je n'accepterois pas une couronne offerte,
Pour le plaisir que j'ai de courir lui porter
Ce merveilleux succès qui la doit contenter.

SCENE VI.

ACANTE, TIRENE, MIRTIL.

ACANTE.

AH! Mirtil, vous avez du Ciel reçû des charmes,
Qui nous ont préparé des matiéres de larmes;
Et leur naissant éclat, fatal à nos ardeurs,
De ce que nous aimons, nous enléve les cœurs.

TIRENE.

Peut-on sçavoir, Mirtil, vers qui de ces deux belles,
Vous tournerez ce choix dont courent les nouvelles?
Et sur qui doit de nous tomber ce coup affreux
Dont se voit foudroyé tout l'espoir de nos vœux?

ACANTE.

Ne faites point languir deux amans davantage,
Et nous dites quel sort votre cœur nous partage.

TIRENE.

Il vaut mieux, quand on craint ces malheurs éclatans,
En mourir tout d'un coup, que traîner si long-tems.

MIRTIL.

Rendez, nobles bergers, le calme à votre flâme;
La belle Mélicerte a captivé mon ame.

Auprès de cet objet, mon ſort eſt aſſez doux,
Pour ne pas conſentir à rien prendre ſur vous;
Et, ſi vos vœux enfin n'ont que les miens à craindre,
Vous n'aurez, l'un ni l'autre, aucun lieu de vous plaindre.

ACANTE.

Ah! Mirtil, ſe peut-il que deux triſtes amans...

TIRENE.

Eſt-il vray que le Ciel ſenſible à nos tourmens....

MIRTIL.

Oui, content de mes fers comme d'une victoire,
Je me ſuis excuſé de ce choix plein de gloire;
J'ai de mon pere encor changé les volontés,
Et l'ai fait conſentir à mes félicités.

ACANTE *à Tirène.*

Ah! Que cette avanture eſt un charmant miracle,
Et qu'à notre pourſuite elle ôte un grand obſtacle!

TIRENE *à Acante.*

Elle peut renvoyer ces nymphes à nos vœux,
Et nous donner moyen d'être contens tous deux.

SCENE VII.

NICANDRE, MIRTIL, ACANTE, TIRENE.

NICANDRE.

SÇavez-vous en quel lieu Mélicerte eſt cachée?

MIRTIL.

Comment?

NICANDRE.

En diligence, elle eſt par tout cherchée.

MIRTIL.

Et pourquoi?

NICANDRE.

Nous allons perdre cette beauté.
C'eſt pour elle qu'ici le Roi s'eſt tranſporté;
Avec un grand ſeigneur on dit qu'il la marie.

MIRTIL.

O Ciel! Expliquez-moi ce diſcours, je vous prie.

NICANDRE.

Ce ſont des incidens grands & myſtérieux.
Oui, le Roi vient chercher Mélicerte en ces lieux;
Et l'on dit qu'autrefois feu Béliſe ſa mere,
Dont tout Tempé croyoit que Mopſe étoit le frere...
Mais je me ſuis chargé de la chercher par tout,
Vous ſçaurez tout cela tantôt, de bout en bout.

MIRTIL.

MIRTIL.

Ah! Dieux, quelle rigueur! Hé, Nicandre, Nicandre.

ACANTE.

Suivons aussi ses pas, afin de tout apprendre.

Fin du second Acte.

AVERTISSEMENT.

IL n'y avoit de Mélicerte que deux actes de faits, lorsque le Roi la demanda. Sa Majesté en ayant été satisfaite pour la fête où elle fut représentée, l'auteur ne l'a point finie.

Cette pastorale héroïque, qui formoit la troisiéme entrée du ballet des Muses, dansé par sa Majesté le 2 Décembre 1666. dans le château de saint Germain en Laye, fut suivie d'une pastorale comique, espéce d'impromptu mêlé de scenes récitées, & de scenes en musique, avec des divertissemens & des entrées de ballet.

Il y a apparence que les paroles chantées, qui font partie de l'action, sont de Moliere, ainsi que l'invention du sujet, & les dialogues récités.

Comme cette derniére piéce n'a jamais été imprimée dans le recueil des œuvres de Moliere, on a jugé à propos, pour rendre l'édition plus complette, de l'imprimer en l'état où elle est, quoiqu'il ne nous en reste que le nom des acteurs, l'ordre des scenes, avec les paroles qui se chantoient.

PASTORALE
COMIQUE.

ACTEURS.

ACTEURS DE LA PASTORALE.

IRIS, bergere.

LYCAS, riche paſteur, amant d'Iris.

FILENE, riche paſteur, amant d'Iris.

CORIDON, berger, confident de Lycas, amant d'Iris.

UN PASTRE, ami de Filéne.

UN BERGER.

ACTEURS DU BALLET.

MAGICIENS, danſans.

MAGICIENS, chantans.

DEMONS, danſans.

PAYSANS.

UNE ÉGYPTIENNE, chantante & danſante.

ÉGYPTIENS, danſans.

La ſcene eſt en Theſſalie, dans un hameau de la vallée de Tempé.

PASTORALE COMIQUE.

SCENE PREMIERE.

LYCAS, CORIDON.

SCENE II.

LYCAS, MAGICIENS *chantans & danſans*, DEMONS.

PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

[*Deux magiciens commencent, en danſant, un enchantement pour embellir Lycas, ils frapent la terre avec leurs baguettes, & en font ſortir ſix démons qui ſe joignent à eux. Trois magiciens ſortent auſſi de deſſous terre.*]

TROIS MAGICIENS CHANTANS.

DEeſſe des appas,
Ne nous refuſe pas
La grace qu'implorent nos bouches.
Nous t'en prions par tes rubans,
Par tes boucles de diamans,
Ton rouge, ta poudre, tes mouches,
Ton maſque, ta coëffe, & tes gants.

UN MAGICIEN *ſeul.*

O toi, qui peux rendre agréables
Les viſages les plus malfaits,
Répand, Vénus, de tes attraits
Deux ou trois dozes charitables
Sur ce muſeau tondu tout frais.

LES TROIS MAGICIENS CHANTANS.

Déeſſe des appas,
Ne nous refuſe pas
La grace qu'implorent nos bouches:
Nous t'en prions par tes rubans,
Par tes boucles de diamans,
Ton rouge, ta poudre, tes mouches,
Ton maſque, ta coëffe, & tes gants.

II. ENTRE'E DE BALLET.

[*Les ſix démons danſans habillent Lycas d'une maniére ridicule & bizarre.*]

LES TROIS MAGICIENS CHANTANS.

Ah! Qu'il eſt beau,
Le jouvenceau!
Ah! Qu'il eſt beau! Ah! Qu'il eſt beau!
Qu'il va faire mourir de belles!
Auprès de lui, les plus cruelles
Ne pourront tenir dans leur peau.
Ah! Qu'il eſt beau,
Le jouvenceau!

Ah! Qu'il est beau! Ah! qu'il est beau!
Ho, ho, ho, ho, ho, ho, ho, ho!

III. ENTRE'E DE BALLET.

[*Les magiciens & les démons continuent leurs danses, tandis que les trois magiciens chantans continuent à se moquer de Lycas.*]

LES TROIS MAGICIENS CHANTANS.

Qu'il est joli,
Gentil, poli!
Qu'il est joli! Qu'il est joli!
Est-il des yeux qu'il ne ravisse?
Il passe en beauté feu Narcisse,
Qui fut un blondin accompli.
Qu'il est joli,
Gentil, poli!
Qu'il est joli! Qu'il est joli!
Hi, hi, hi, hi, hi, hi, hi, hi!

[*Les trois magiciens chantans s'enfoncent dans la terre, & les magiciens dansans disparoissent.*]

SCENE III.

LYCAS, FILENE.

FILENE *sans voir Lycas, chante.*

PAissez, cheres brebis, les herbettes naissantes,
Ces prés & ces ruisseaux ont de quoi vous charmer,
Mais si vous désirez vivre toujours contentes,

Petites innocentes,
Gardez-vous bien d'aimer.

LYCAS *sans voir Filéne.*

[Ce pasteur voulant faire des vers pour sa maîtresse, prononce le nom d'Iris assez haut, pour que Filéne l'entende.]

FILENE *à Lycas.*

Est-ce toi que j'entends, téméraire? Est-ce-toi,
Qui nommes la beauté qui me tient sous sa loi?

LYCAS.

Oui, c'est moi; oui, c'est moi.

FILENE.

Oses-tu bien, en aucune façon,
Proférer ce beau nom?

LYCAS.

Hé, pourquoi non? Hé, pourquoi non?

FILENE.

Iris charme mon ame;
Et qui pour elle aura
Le moindre brin de flâme,
Il s'en repentira.

LYCAS.

Je me moque de cela,
Je me moque de cela.

FILENE.

Je t'étranglerai, mangerai,
Si tu nommes jamais ma belle.
Ce que je dis, je le ferai,
Je t'étranglerai, mangerai,

Il

Il suffit que j'en ai juré;
Quand les Dieux prendroient ta querelle,
Je t'étranglerai, mangerai,
Si tu nommes jamais ma belle.

LUCAS.

Bagatelle, bagatelle.

SCENE IV.

IRIS, LYCAS.

SCENE V.

LYCAS, UN PASTRE.

Le Pâtre apporte à Lycas un cartel de la part de Filéne.

SCENE VI.

LYCAS, CORIDON.

SCENE VII.

FILENE, LYCAS.

FILENE *chante.*

ARrête, malheureux,
Tourne, tourne visage;
Et voyons qui des deux
Obtiendra l'avantage.

LYCAS.

[*Lycas héſite à ſe battre.*]

FILENE.

C'eſt par trop diſcourir,
Allons, il faut mourir.

SCENE VIII.

FILENE, LYCAS, PAYSANS.

[*Les payſans viennent pour ſéparer Filéne & Lycas.*]

IV. ENTRÉE DE BALLET.

[*Les payſans prennent querelle, en voulant ſéparer les deux paſteurs, & danſent en ſe battant.*]

SCENE IX.

CORIDON, LYCAS, FILENE, PAYSANS.

[*Coridon, par ſes diſcours, trouve moyen d'appaiſer la querelle des payſans.*]

V. ENTRÉE DE BALLET.

[*Les payſans réconciliés danſent enſemble.*]

SCENE X.

CORIDON, LYCAS, FILENE.

SCENE XI.

IRIS, CORIDON.

SCENE XII.

FILENE, LYCAS, IRIS, CORIDON.

[*Lycas & Filéne, amans de la bergere, la pressent de décider lequel d'eux deux aura la préférence.*]

FILENE *à Iris.*

N'Attendez pas qu'ici je me vante moi-même,
Pour le choix que vous balancez;
Vous avez des yeux, je vous aime,
C'est vous en dire assez.

[*La bergere décide en faveur de Coridon.*]

SCENE XIII.

FILENE, LYCAS.

FILENE *chante.*

HElas! Peut-on sentir de plus vive douleur?
Nous préférer un servile pasteur!
O Ciel!

LYCAS *chante.*

O ſort!

FILENE.

Quelle rigueur!

LYCAS.

Quel coup!

FILENE.

Quoy! Tant de pleurs,

LYCAS.

Tant de perſévérance,

FILENE.

Tant de langueur,

LYCAS.

Tant de ſouffrance,

FILENE.

Tant de vœux,

LYCAS.

Tant de ſoins,

FILENE.

Tant d'ardeur,

LYCAS.

Tant d'amour,

FILENE.

Avec tant de mépris ſont traités en ce jour!
Ah! Cruelle.

LYCAS.

Cœur dur.

FILENE.

Tigresse.

LYCAS.

Inexorable.

FILENE.

Inhumaine.

LYCAS.

Insensible.

FILENE.

Ingrate.

LYCAS.

Impitoyable.

FILENE.

Tu veux donc nous faire mourir?
Il te faut contenter.

LYCAS.

Il te faut obéïr.

FILENE *tirant son javelot.*

Mourons, Lycas.

LYCAS *tirant son javelot.*

Mourons, Filene.

FILENE.

Avec ce fer, finissons notre peine.

LYCAS.

Pousse.

FILENE.

Ferme.

LYCAS.

Courage.

FILENE.

Allons, va le premier.

LYCAS.

Non, je veux marcher le dernier.

FILENE.

Puiſque même malheur aujourd'hui nous aſſemble,
Allons, partons enſemble.

SCENE XIV.

UN BERGER, LYCAS, FILENE.

LE BERGER *chante.*

AH! Quelle folie,
De quitter la vie
Pour une beauté,
Dont on eſt rebuté!
On peut, pour un objet aimable,
Dont le cœur nous eſt favorable,
Vouloir perdre la clarté;
Mais quitter la vie
Pour une beauté,
Dont on eſt rebuté;
Ah! Quelle folie!

SCENE DERNIERE.

UNE EGIPTIENNE, EGYPTIENS *dansans.*

L'EGIPTIENNE.

D'Un pauvre cœur
Soulagez le martyre;
D'un pauvre cœur,
Soulagez la douleur.
J'ai beau vous dire
Ma vive ardeur,
Je vous vois rire
De ma langueur
Ah! Cruelle, j'expire
Sous tant de rigueur.
D'un pauvre cœur,
Soulagez le martyre;
D'un pauvre cœur,
Soulagez la douleur.

VI. ET DERNIERE ENTRÉE DE BALLET.

[*Douze égyptiens, dont quatre jouent de la guittare, quatre des castagnettes, quatre des gnacares, dansent avec l'égyptienne, aux chansons qu'elle chante.*]

L'EGYPTIENNE.

Croyez-moi, hâtons-nous, ma Silvie,
Uſons bien des momens précieux;
Contentons ici notre envie,
De nos ans le feu nous y convie,
Nous ne ſçaurions, vous & moi faire mieux.
Quand l'hiver a glacé nos guerets
Le printems vient reprendre ſa place,
Et ramene à nos champs leurs attraits;
Mais, hélas! Quand l'âge nous glace,
Nos beaux jours ne reviennent jamais.

Ne cherchons tous les jours qu'à nous plaire,
Soyons y l'un & l'autre empreſſés;
Du plaiſir faiſons notre affaire,
Des chagrins ſongeons à nous défaire,
Il vient un tems où l'on en prend aſſez.

Quand l'hiver a glacé nos guerets,
Le printems vient reprendre ſa place,
Et ramene à nos champs leurs attraits;
Mais, hélas! Quand l'âge nous glace,
Nos beaux jours ne reviennent jamais.

FIN.

NOMS DE CEUX QUI RECITOIENT,
chantoient & dansoient dans la Pastorale.

Iris, *Mademoiselle de Brie.* Lycas, *Le sieur Moliére.* Filéne, *le sieur Estival.* Coridon, *le sieur de la Grange.* Un Berger, *le sieur Blondel.* Un Pâtre, *le sieur de Châteauneuf.*

Magiciens dansans, *les sieurs la Pierre, Favier.* Magiciens chantans, *les sieurs le Gros, Don, Gaye.* Démons dansans, *les sieurs Chicanneau, Bonard, Noblet le cadet, Arnald, Mayeu, Foignard.*

Paysans, *les sieurs Dolivet, Desonets, du Pron, la Pierre, Mercier, Pesan, le Roy.*

Egyptienne dansante & chantante, *le sieur Noblet l'aîné.* Egyptiens dansans. Quatre jouant de la guittare, *les sieurs Lulli, Beauchamps, Chicanneau, Vaignant.* Quatre jouant des castagnettes, *les sieurs Favier, Bonard, Saint André, Arnald.* Quatre jouant des gnacares, *les sieurs la Mare, des Airs second, du Feu, Pesan.*

LE SICILIEN,

OU

L'AMOUR PEINTRE,

COMÉDIE-BALLET.

ACTEURS.

ACTEURS DE LA COMÉDIE.

DOM PEDRE, gentilhomme ſicilien.

ADRASTE, gentilhomme françois, amant d'Iſidore.

ISIDORE, grecque, eſclave de Dom Pédre.

ZAIDE, jeune eſclave.

UN SENATEUR,

HALI, turc, eſclave d'Adraſte.

DEUX LAQUAIS.

ACTEURS DU BALLET.

MUSICIENS.

ESCLAVE chantant.

ESCLAVES danſans.

MAURES & MAURESQUES danſans.

La ſcene eſt à Meſſine, dans une place publique.



Inv. et dessiné par F. Boucher. *Gravé par Lau: Cars.*

LE SICILIEN.

ou

L'amour Peintre.



LE SICILIEN,

OU

L'AMOUR PEINTRE,

COMEDIE-BALLET.

SCENE PREMIERE.

HALI, MUSICIENS.

HALI *aux muſiciens.*



HUT. N'avancez pas davantage, & demeurez dans cet endroit, juſqu'à ce que je vous appelle.

SCENE II.

HALI *seul.*

IL fait noir comme dans un four. Le Ciel s'eſt habillé ce ſoir en ſcaramouche, & je ne vois pas une étoile qui montre le bout de ſon néz. Sotte condition que celle d'un eſclave, de ne vivre jamais pour ſoi, & d'être toujours tout entier aux paſſions d'un maître, de n'être reglé que par ſes humeurs, & de ſe voir réduit à faire ſes propres affaires de tous les ſoucis qu'il peut prendre! Le mien me fait ici épouſer ſes inquiétudes; &, parce qu'il eſt amoureux, il faut que, nuit & jour, je n'aye aucun repos. Mais voici des flambeaux, & ſans doute, c'eſt lui.

SCENE III.

ADRASTE, DEUX LAQUAIS *portant chacun un flambeau*, HALI.

ADRASTE.

ES-ce toi, Hali?

HALI.

Et qui pourroit-ce être que moi, à ces heures de nuit? Hors vous & moi, monſieur, je ne crois pas que perſonne s'aviſe de courir maintenant les ruës.

ADRASTE.

Auſſi ne crois-je pas qu'on puiſſe voir perſonne qui ſente

dans ſon cœur la peine que je ſens. Car, enfin, ce n'eſt rien d'avoir à combattre l'indifférence ou les rigueurs d'une beauté qu'on aime, on a toujours au moins le plaiſir de la plainte & la liberté des ſoupirs : mais ne pouvoir trouver aucune occaſion de parler à ce qu'on adore, ne pouvoir ſavoir d'une belle, ſi l'amour qu'inſpirent ſes yeux, eſt pour lui plaire ou lui déplaire c'eſt la plus fâcheuſe, à mon gré, de toutes les inquiétudes; & c'eſt où me réduit l'incommode jaloux qui veille, avec tant de ſouci, ſur ma charmante Grecque, & ne fait pas un pas ſans la traîner à ſes côtés.

HALI.

Mais il eſt, en amour, pluſieurs façons de ſe parler; & il me ſemble, à moi, que vos yeux & les ſiens, depuis près de deux mois, ſe ſont dit bien des choſes.

ADRASTE.

Il eſt vray qu'elle & moi ſouvent nous nous ſommes parlé des yeux ; mais comment reconnoître que chacun, de notre côté, nous ayons, comme il faut, expliqué ce langage ; & que ſais-je, après tout, ſi elle entend bien tout ce que mes regards lui diſent, & ſi les ſiens me diſent ce que je crois par fois entendre?

HALI.

Il faut chercher quelque moyen de ſe parler d'autre maniere.

ADRASTE.

As-tu-là tes muſiciens?

HALI.

Oui.

ADRASTE.

(*seul.*)

Fais-les approcher. Je veux, jusqu'au jour, les faire ici chanter, & voir si leur musique n'obligera point cette belle à paroître à quelque fenêtre.

SCENE IV.

ADRASTE, HALI, MUSICIEN.

HALI.

LEs voici. Que chanteront-ils?

ADRASTE.

Ce qu'ils jugeront de meilleur.

HALI.

Il faut qu'ils chantent un trio qu'ils me chanterent l'autre jour.

ADRASTE.

Non. Ce n'est pas ce qu'il me faut.

HALI.

Ah, monsieur, c'est du beau bécare!

ADRASTE.

Que diantre veux-tu dire avec ton beau bécare?

HALI.

Monsieur, je tiens pour le bécare. Vous sçavez que je m'y connois. Le bécare me charme: hors du bécare, point de salut en harmonie. Ecoutez un peu ce trio.

ADRASTE.

Non. Je veux quelque chose de tendre & de passionné, quelque

quelque chose qui m'entretienne dans une douce rêverie.

HALI.

Je vois bien que vous êtes pour le bémol; mais il y a moyen de nous contenter l'un & l'autre. Il faut qu'ils vous chantent une certaine scene d'une petite comédie que je leur ai vû essayer. Ce sont deux bergers amoureux, tout remplis de langueur, qui, sur bémol, viennent séparément faire leurs plaintes dans un bois, puis se découvrent, l'un à l'autre, la cruauté de leurs maîtresses; & là-dessus, vient un berger joyeux avec un bécare admirable, qui se moque de leur foiblesse.

ADRASTE.

J'y consens. Voyons ce que c'est.

HALI.

Voici, tout juste, un lieu propre à servir de scene; & voilà deux flambeaux pour éclairer la comédie.

ADRASTE.

Place-toi contre ce logis, afin qu'au moindre bruit que l'on fera dedans, je fasse cacher les lumiéres.

FRAGMENT DE COMÉDIE,

Chanté & accompagné par les musiciens qu'Hali a amenés.

SCENE PREMIERE.

PHILENE, TIRCIS.

I. MUSICIEN *représentant Philéne.*

SI, du triste récit de mon inquiétude,
Je trouble le repos de votre solitude,
Rochers, ne soyez point fâchés;
Quand vous sçaurez l'excès de mes peines secrettes,
Tout rochers que vous êtes,
Vous en serez touchés.

II. MUSICIEN *représentant Tircis.*

Les oiseaux réjouis, dès que le jour s'avance,
Recommencent leurs chants dans ces vastes forêts;
Et moi j'y recommence
Mes soupirs languissans, & mes tristes regrets.
Ah! Mon cher Philéne.

PHILENE.

Ah! Mon cher Tircis.

TIRCIS.

Que je sens de peine!

PHILENE.

Que j'ai de soucis!

TIRCIS.

Toujours sourde à mes vœux est l'ingrate Climéne.

PHILENE.

Cloris n'a point, pour moi, de regards adoucis.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

O loi trop inhumaine!
Amour, ſi tu ne peux les contraindre d'aimer,
Pourquoi leur laiſſes-tu le pouvoir de charmer?

SCENE II.

PHILENE, TIRCIS, UN PASTRE.

III. MUSICIEN *repréſentant un pâtre.*

Pauvres amans, quelle erreur
D'aborder des inhumaines!
Jamais les ames bien ſaines
Ne ſe payent de rigueur;
Et les faveurs ſont les chaînes
Qui doivent lier un cœur.

On voit cent belles ici,
Auprès de qui je m'empreſſe;
A leur vouer ma tendreſſe,
Je mets mon plus doux ſouci;
Mais, lorſque l'on eſt tigreſſe,
Ma foi, je ſuis tigre auſſi.

PHILENE ET TIRCIS ENSEMBLE.

Heureux, hélas! qui peut aimer ainſi.

HALI.

Monſieur, je viens d'ouir quelque bruit au dedans.

ADRASTE.

Qu'on ſe retire vîte, & qu'on éteigne les flambeaux.

SCENE V.

D. PEDRE, ADRASTE, HALI.

D. PEDRE *ſortant de ſa maiſon en bonnet de nuit, & en robe de chambre, avec une épée ſous ſon bras.*

IL y a quelque tems que j'entends chanter à ma porte; &, ſans doute, cela ne ſe fait pas pour rien. Il faut que, dans l'obſcurité, je tâche à découvrir quelles gens ce peuvent être.

ADRASTE.

Hali.

HALI.

Quoy?

ADRASTE.

N'entends-tu plus rien?

HALI.

Non.

[*D. Pédre eſt derriére eux qui les écoute.*]

ADRASTE.

Quoi! Tous nos efforts ne pourront obtenir que je parle un moment à cette aimable grecque, & ce jaloux maudit, ce traître de ſicilien me fermera toujours tout accès auprès d'elle?

HALI.

Je voudrois, de bon cœur, que le diable l'eût emporté, pour la fatigue qu'il nous donne, le fâcheux, le bourreau

qu'il eſt. Ah! Si nous le tenions ici, que je prendrois de joye à venger, ſur ſon dos, tous les pas inutiles que ſa jalouſie nous fait faire!

ADRASTE.

Si faut-il bien, pourtant, trouver quelque moyen, quelque invention, quelque ruſe, pour attraper notre brutal. J'y ſuis trop engagé, pour en avoir le démenti; &, quand j'y devrois employer....

HALI.

Monſieur, je ne ſçais pas ce que cela veut dire; mais la porte eſt ouverte; &, ſi vous le voulez, j'entrerai doucement, pour découvrir d'où cela vient.

[*D. Pédre ſe retire ſur ſa porte.*]

ADRASTE.

Oui, fai; mais ſans faire de bruit. Je ne m'éloigne pas de toi. Plût au Ciel, que ce fût la charmante Iſidore!

D. PEDRE *donnant un ſoufflet à Hali.*

Qui va là?

HALI *rendant un ſoufflet à D. Pédre.*

Ami.

D. PEDRE.

Holà, Franciſque, Dominique, Simon, Martin, Pierre, Thomas, Georges, Charles, Barthélemi. Allons, promtement, mon épée, ma rondache, ma halebarde, mes piſtolets, mes mouſquetons, mes fuſils. Vîte, dépechez. Allons, tuë, point de quartier.

SCENE VI.

ADRASTE, HALI.

ADRASTE.

JE n'entends remuer perſonne. Hali, Hali.

HALI *caché dans un coin.*

Monſieur.

ADRASTE.

Où donc te caches-tu?

HALI.

Ces gens ſont-ils ſortis?

ADRASTE.

Non. Perſonne ne bouge.

HALI *ſortant d'un coin d'où il etoit éaché.*

S'ils viennent, ils ſeront frottés.

ADRASTE.

Quoi! Tous nos ſoins ſeront donc inutiles, & toujours ce fâcheux jaloux ſe moquera de nos deſſeins?

HALI.

Non. Le courroux du point d'honneur me prend, il ne ſera pas dit qu'on triomphe de mon adreſſe; ma qualité de fourbe s'indigne de tous ces obſtacles, & je prétends faire éclater les talens que j'ay eûs du Ciel.

ADRASTE.

Je voudrois ſeulement que, par quelque moyen, par un billet, par quelque bouche, elle fût avertie des ſentimens

qu'on a pour elle, & ſçavoir les ſiens là-deſſus. Après, on peut trouver facilement les moyens ...

HALI.

Laiſſez-moi faire ſeulement. J'en eſſayeray tant de toutes les maniéres, que quelque choſe enfin nous pourra réuſſir. Allons, le jour paroît; je vais chercher mes gens, & venir attendre, en ce lieu, que notre jaloux ſorte.

SCENE VII.

D. PEDRE, ISIDORE.

ISIDORE.

JE ne ſçais pas quel plaiſir vous prenez à me réveiller ſi matin. Cela s'ajuſte aſſez mal, ce me ſemble, au deſſein que vous avez pris de me faire peindre aujourd'huy; & ce n'eſt guéres pour avoir le teint frais, & les yeux brillans, que ſe lever ainſi dès la pointe du jour.

D. PEDRE.

J'ai une affaire qui m'oblige à ſortir à l'heure qu'il eſt.

ISIDORE.

Mais l'affaire que vous avez eût bien pû ſe paſſer, je crois, de ma préſence; & vous pouviez, ſans vous incommoder, me laiſſer goûter les douceurs du ſommeil du matin.

D. PEDRE.

Oui; mais je ſuis bien aiſe de vous voir toujours avec moi. Il n'eſt pas mal de s'aſſûrer un peu contre les ſoins des ſurveillans; & cette nuit encore, on eſt venu chanter ſous nos fenêtres.

ISIDORE.

Il eſt vray. La muſique en étoit admirable.

D. PEDRE.

C'étoit pour vous que cela ſe faiſoit?

ISIDORE.

Je le veux croire ainſi, puiſque vous me le dites.

D. PEDRE.

Vous ſçavez qui étoit celui qui donnoit cette ſérénade?

ISIDORE.

Non pas; mais, qui que ce puiſſe être, je lui ſuis obligée.

D. PEDRE.

Obligée?

ISIDORE.

Sans doute, puiſqu'il cherche à me divertir.

D. PEDRE.

Vous trouvez donc bon qu'il vous aime?

ISIDORE.

Fort bon. Cela n'eſt jamais qu'obligeant.

D. PEDRE.

Et vous voulez du bien à tous ceux qui prennent ce ſoin?

ISIDORE.

Aſſûrément.

D. PEDRE.

C'eſt dire fort net ſes penſées.

ISIDORE.

A quoi bon de diſſimuler? Quelque mine qu'on faſſe, on eſt toujours bien aiſe d'être aimée. Ces hommages à nos appas ne ſont jamais pour nous déplaire. Quoiqu'on en puiſſe

dire

dire, la grande ambition des femmes eſt, croyez-moi, d'inſpirer de l'amour. Tous les ſoins qu'elles prennent ne ſont que pour cela, & l'on n'en voit point de ſi fiére, qui ne s'applaudiſſe en ſon cœur, des conquêtes que font ſes yeux.

D. PEDRE.

Mais, ſi vous prenez, vous, du plaiſir à vous voir aimée, ſçavez-vous bien, moi qui vous aime, que je n'y en prends nullement?

ISIDORE.

Je ne ſçais pas pourquoi cela; &, ſi j'aimois quelqu'un, je n'aurois point de plus grand plaiſir, que de le voir aimé de tout le monde. Y a-t-il rien qui marque davantage la beauté du choix que l'on fait? Et n'eſt-ce pas pour s'applaudir, que ce que nous aimons ſoit trouvé fort aimable?

D. PEDRE.

Chacun aime à ſa guiſe, & ce n'eſt pas là ma méthode. Je ſerai fort ravi qu'on ne vous trouve point ſi belle, & vous m'obligerez de n'affecter point tant de le paroître à d'autres yeux.

ISIDORE.

Quoi! Jaloux de ces choſes-là?

D. PEDRE.

Oui, jaloux de ces choſes-là; mais jaloux comme un tigre, &, ſi vous voulez, comme un diable. Mon amour vous veut toute à moi. Sa délicateſſe s'offenſe d'un ſouris, d'un regard qu'on vous peut arracher; & tous les ſoins qu'on me voit prendre, ne ſont que pour fermer tout accès aux

galans, & m'aſſurer la poſſeſſion d'un cœur, dont je ne puis ſouffrir qu'on me vole la moindre choſe.

ISIDORE.

Certes, voulez-vous que je diſe? Vous prenez un mauvais parti, & la poſſeſſion d'un cœur eſt fort mal aſſûrée, lorſqu'on prétend le retenir par force. Pour moi, je vous l'avouë, ſi j'étois galant d'une femme qui fût au pouvoir de quelqu'un, je mettrois toute mon étude à rendre ce quelqu'un jaloux, & l'obligerois à veiller nuit & jour celle que je voudrois gagner. C'eſt un admirable moyen d'avancer ſes affaires; & l'on ne tarde guéres à profiter du chagrin, & de la colére que donne à l'eſprit d'une femme la contrainte & la ſervitude.

D. PEDRE.

Si bien donc que, ſi quelqu'un vous en contoit, il vous trouveroit diſpoſée à recevoir ſes vœux?

ISIDORE.

Je ne vous dis rien là-deſſus. Mais les femmes enfin n'aiment pas qu'on les gêne; & c'eſt beaucoup riſquer que de leur montrer des ſoupçons, & de les tenir renfermées.

D. PEDRE.

Vous reconnoiſſez peu ce que vous me devez; & il me ſemble qu'une eſclave que l'on a affranchie, & dont on veut faire ſa femme.....

ISIDORE.

Quelle obligation vous ai-je, ſi vous changez mon eſclavage en un autre beaucoup plus rude, ſi vous ne me laiſſez

jouir d'aucune liberté, & me fatiguez, comme on voit, d'une garde continuelle?

D. PEDRE.

Mais tout cela ne part que d'un excès d'amour.

ISIDORE.

Si c'est votre façon d'aimer, je vous prie de me haïr.

D. PEDRE.

Vous êtes aujourd'hui dans une humeur désobligeante; & je pardonne ces paroles au chagrin où vous pouvez être, de vous être levée matin.

SCENE VIII.

D. PEDRE, ISIDORE, HALI *habillé en turc, faisant plusieurs révérences à D. Pédre.*

D. PEDRE.

Tréve aux cérémonies, que voulez-vous?

HALI *se mettant entre D. Pédre & Isidore.*

[*Il se tourne devers Isidore, à chaque parole qu'il dit à D. Pedre, & lui fait des signes pour lui faire connoître le dessein de son maître.*]

Signor (avec la permission de la signore) je vous dirai (avec la permission de la signore) que je viens vous trouver (avec la permission de la signore) pour vous prier (avec la permission de la signore) de vouloir bien (avec la permission de la signore)...

D. PEDRE.

Avec la permission de la signore, passez un peu de ce côté.

[*D. Pédre se met entre Hali & Isidore.*]

HALI.

Signor, je ſuis un virtuoſe.

D. PEDRE.

Je n'ai rien à donner.

HALI.

Ce n'eſt pas ce que je demande. Mais, comme je me mêle un peu de muſique & de danſe, j'ai inſtruit quelques eſclaves qui voudroient bien trouver un maître qui ſe plût à ces choſes; &, comme je ſçais que vous êtes une perſonne conſidérable, je voudrois vous prier de les voir & de les entendre, pour les acheter, s'ils vous plaiſent, ou pour leur enſeigner quelqu'un de vos amis qui voulût s'en accommoder.

ISIDORE.

C'eſt une choſe à voir, & cela nous divertira. Faites-les-nous venir.

HALI.

Chala bala... Voici une chanſon nouvelle, qui eſt du tems. Ecoutez bien. Chala bala.

SCENE IX.

D. PEDRE, ISIDORE, HALI, ESCLAVES TURCS.

UN ESCLAVE *chantant, à Iſidore.*

D'Un cœur ardent, en tous lieux,
Un amant ſuit une belle;
Mais, d'un jaloux odieux,
La vigilance éternelle

Fait qu'il ne peut, que des yeux,
S'entretenir avec elle.
Eſt-il peine plus cruelle
Pour un cœur bien amoureux?
[*à Dom Pedre.*]
Chiribirida ouch alla,
Star bon turca,
Non aver danara
Ti voler comprara,
Mi ſervir à ti,
Se pagar per mi,
Far bona coucina,
Mi levar matina,
Far boller caldara,
Parlara, parlara,
Ti voler comprara.

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

[*Danſe des eſclaves.*]

L'ESCLAVE *à Iſidore.*
C'eſt un ſupplice, à tous coups,
Sous qui cet amant expire;
Mais, ſi d'un œil un peu doux,
La belle voit ſon martyre,
Et conſent qu'aux yeux de tous,
Pour ſes attraits il ſoupire,
Il pourroit bien-tôt ſe rire
De tous les ſoins du jaloux.

[à D. Pédre.]

Chiribirida ouch alla,
Star bon turca,
Non aver danara
Ti voler comprara,
Mi servir à ti,
Se pagar per mi,
Far bona coucina,
Mi levar matina,
Far boller caldara,
Parlara, parlara,
Ti voler comprara.

II. ENTRÉE DE BALLET.

[Les esclaves recommencent leurs danses.]

D. PEDRE *chante.*

Sçavez-vous, mes drôles,
Que cette chanson
Sent, pour vos épaules,
Les coups de bâton?

Chiribirida ouch alla,
Mi ti non comprara,
Ma ti bastonara,
Si, si non andara,
Andara, andara,
O ti bastonara.

[*à Isidore.*]

Oh, oh! Quels égrillards! Allons, rentrons ici, j'ai changé de pensée; & puis, le tems se couvre un peu.

[*à Hali qui paroît encore.*]

Ah! Fourbe, que je vous y trouve.

HALI.

Hé bien, oui, mon maître l'adore. Il n'a point de plus grand désir que de lui montrer son amour; &, si elle y consent, il la prendra pour femme.

D. PEDRE.

Oui, oui, je la lui garde.

HALI.

Nous l'aurons, malgré vous.

D. PEDRE.

Comment, coquin?...

HALI.

Nous l'aurons, dis-je en dépit de vos dents.

D. PEDRE.

Si je prends....

HALI.

Vous avez beau faire la garde, j'en ai juré, elle sera à nous.

D. PEDRE.

Laisse-moi faire, je t'attraperai sans courir.

HALI.

C'est nous qui vous attraperons. Elle sera notre femme, la chose est résoluë.

[*seul.*]

Il faut que j'y périsse, ou que j'en vienne à bout.

SCENE X.

ADRASTE, HALI, DEUX LAQUAIS.

ADRASTE.

HE bien, Hali, nos affaires s'avancent-elles?

HALI.

Monſieur, j'ai déjà fait quelque petite tentative; mais je....

ADRASTE.

Ne te mets point en peine, j'ai trouvé, par hazard, tout ce que je voulois; & je vais jouir du bonheur de voir, chez elle, cette belle. Je me ſuis rencontré chez le peintre Damon, qui m'a dit qu'aujourd'hui, il venoit faire le portrait de cette adorable perſonne; &, comme il eſt, depuis long-tems, de mes plus intimes amis, il a voulu ſervir mes feux, & m'envoye à ſa place, avec un petit mot de lettre pour me faire accepter. Tu ſçais que, de tout tems, je me ſuis plû à la peinture, & que, par fois, je manie le pinceau, contre la coutume de France, qui ne veut pas qu'un gentilhomme ſçache rien faire; ainſi, j'aurai la liberté de voir cette belle à mon aiſe. Mais je ne doute pas que mon jaloux fâcheux ne ſoit toujours préſent, & n'empêche tous les propos que nous pourrions avoir enſemble; &, pour te dire vray, j'ai, par le moyen d'une jeune eſclave, un ſtratagême prêt pour tirer cette belle grecque des mains de ſon jaloux, ſi je puis obtenir d'elle qu'elle y conſente.

HALI.

HALI.

Laissez-moi faire, je veux vous faire un peu de jour à la pouvoir entretenir. Il ne sera pas dit que je ne serve de rien dans cette affaire-là. Quand allez-vous?

ADRASTE.

Tout de ce pas, & j'ai déjà préparé toutes choses.

HALI.

Je vais, de mon côté, me préparer aussi.

ADRASTE *seul.*

Je ne veux point perdre de tems. Holà. Il me tarde que je ne goûte le plaisir de la voir.

SCENE XI.

D. PEDRE, ADRASTE, DEUX LAQUAIS.

D. PEDRE.

QUe cherchez-vous, Cavalier, dans cette maison?

ADRASTE.

J'y cherche le seigneur D. Pédre.

D. PEDRE.

Vous l'avez devant vous.

ADRASTE.

Il prendra, s'il lui plaît, la peine de lire cette lettre.

D. PEDRE.

JE vous envoye, au lieu de moi, pour le portrait que vous sçavez, ce gentilhomme françois, qui, comme curieux d'obliger les honnêtes gens, a bien voulu prendre ce soin, sur la proposition que je lui en ai faite. Il est, sans contredit, le

premier homme du monde pour ces ſortes d'ouvrages, & j'ai crû que je ne vous pouvois rendre un ſervice plus agréable, que de vous l'envoyer, dans le deſſein que vous avez d'avoir un portrait achevé de la perſonne que vous aimez. Gardez-vous bien, ſurtout, de lui parler d'aucune récompenſe; car c'eſt un homme qui s'en offenſeroit, & qui ne fait les choſes que pour la gloire, & la réputation.

Seigneur françois, c'eſt une grande grace que vous me voulez faire; & je vous ſuis fort obligé.

ADRASTE.

Toute mon ambition eſt de rendre ſervice aux gens de nom, & de mérite.

D. PEDRE.

Je vais faire venir la perſonne dont il s'agit.

SCENE XII.

ISIDORE, D. PEDRE, ADRASTE, DEUX LAQUAIS.

D. PEDRE *à Iſidore.*

VOici un gentilhomme que Damon nous envoye, qui ſe veut bien donner la peine de vous peindre.

[*à Adraſte qui embraſſe Iſidore, en la ſaluant.*]

Holà, ſeigneur françois, cette façon de ſaluer n'eſt point d'uſage en ce pays.

ADRASTE.

C'eſt la maniére de France.

D. PEDRE.

La maniére de France eſt bonne pour vos femmes; mais, pour les nôtres, elle eſt un peu trop familiére.

ISIDORE.

Je reçois cet honneur avec beaucoup de joye. L'avanture me ſurprend fort; &, pour dire le vray, je ne m'attendois pas d'avoir un peintre ſi illuſtre.

ADRASTE.

Il n'y a perſonne, ſans doute, qui ne tînt à beaucoup de gloire de toucher à un tel ouvrage. Je n'ai pas grande habileté; mais le ſujet, ici, ne fournit que trop de lui-même, & il y a moyen de faire quelque choſe de beau ſur un original fait comme celui-là.

ISIDORE.

L'original eſt peu de choſe; mais l'adreſſe du peintre en ſçaura couvrir les défauts.

ADRASTE.

Le peintre n'y en voit aucun; & tout ce qu'il ſouhaite, eſt d'en pouvoir repréſenter les graces aux yeux de tout le monde, auſſi grandes qu'il les peut voir.

ISIDORE.

Si votre pinceau flate autant que votre langue, vous allez faire un portrait qui ne me reſſemblera pas.

ADRASTE.

Le Ciel, qui fit l'original, nous ôte le moyen d'en faire un portrait qui puiſſe flater.

ISIDORE.

Le Ciel, quoique vous en diſiez, ne...

D. PEDRE.

Finiſſons cela, de grace. Laiſſons les complimens, & ſongeons au portrait.

ADRASTE *aux laquais.*

Allons apportez tout.

[*On apporte tout ce qu'il faut, pour peindre Iſidore.*]

ISIDORE *à Adraſte,*

Où voulez-vous que je me place?

ADRASTE.

Ici. Voici le lieu le plus avantageux, & qui reçoit le mieux les vûës favorables de la lumiére que nous cherchons.

ISIDORE *s'aſſéyant.*

Suis-je bien ainſi?

ADRASTE *aſſis.*

Oui. Levez-vous un peu, s'il vous plaît. Un peu plus de ce côté-là. Le corps tourné ainſi. La tête un peu levée, afin que la beauté du col paroiſſe. Ceci un peu plus découvert. [*Il découvre un peu plus ſa gorge.*] Bon, là. Un peu davantage; encore tant ſoit peu.

D. PEDRE *à Iſidore.*

Il y a bien de la peine à vous mettre; ne ſçauriez-vous vous tenir comme il faut?

ISIDORE.

Ce ſont ici des choſes toutes neuves pour moi; & c'eſt à monſieur à me mettre de la façon qu'il veut.

ADRASTE.

Voilà qui va le mieux du monde, & vous vous tenez à merveille. [*La faiſant tourner un peu devers lui.*] Comme ce-

la, s'il vous plaît. Le tout dépend des attitudes qu'on donne aux personnes qu'on peint.

D. PEDRE.

Fort bien.

ADRASTE.

Un peu plus de ce côté. Vos yeux toujours tournés vers moi, je vous en prie; vos regards attachés aux miens.

ISIDORE.

Je ne suis pas comme ces femmes qui veulent, en se faisant peindre, des portraits, qui ne sont point elles; & ne sont point satisfaites du peintre, s'il ne les fait toujours plus belles qu'elles ne sont. Il faudroit, pour les contenter, ne faire qu'un portrait pour toutes. Car toutes demandent les mêmes choses; un teint tout de lis & de roses, un nez bien fait, une petite bouche, & de grands yeux vifs, bien fendus; &, sur tout, le visage pas plus gros que le poing, l'eussent-elles d'un pied de large. Pour moi, je vous demande un portrait qui soit moi, & qui n'oblige point à demander qui c'est.

ADRASTE.

Il seroit mal-aisé qu'on demandât cela du vôtre; & vous avez des traits à qui fort peu d'autres ressemblent. Qu'ils ont de douceurs, & de charmes, & qu'on court risque à les peindre!

D. PEDRE.

Le nez me semble un peu gros.

ADRASTE.

J'ai lû, je ne sçais où, qu'Apelle peignit autrefois une maî-

treſſe d'Alexandre d'une merveilleuſe beauté, & qu'il en devint, la peignant, ſi éperduement amoureux, qu'il fut près d'en perdre la vie; de ſorte qu'Alexandre, par généroſité, lui céda l'objet de ſes vœux. [*à D. Pedre.*] Je pourrois faire ici ce qu'Apelle fit autrefois; mais vous ne feriez pas, peut-être, ce que fit Alexandre.

[*Dom Pédre fait la grimace.*]

ISIDORE *à D. Pédre.*

Tout cela ent la nation; & toujours meſſieurs les françois ont un fonds de galanterie qui ſe répand par tout.

ADRASTE.

On ne ſe trompe guéres à ces ſortes de choſes, & vous avez l'eſprit trop éclairé, pour ne pas voir de quelle ſource partent les choſes qu'on vous dit. Oui, quand Alexandre ſeroit ici, & que ce ſeroit votre amant, je ne pourrois m'empêcher de vous dire, que je n'ai rien vû de ſi beau que ce que je vois maintenant, & que....

D. PEDRE.

Seigneur françois, vous ne devriez pas, ce me ſemble, tant parler, cela vous détourne de votre ouvrage.

ADRASTE.

Ah! Point du tout. J'ai toujours coutume de parler quand je peins; & il eſt beſoin dans ces choſes d'un peu de converſation, pour réveiller l'eſprit, & tenir les viſages dans la gayeté néceſſaire aux perſonnes que l'on veut peindre.

SCENE XIII.

HALI, *vêtu en espagnol,* D. PEDRE, ADRASTE, ISIDORE.

D. PEDRE.

Que veut dire cet homme-là? Et qui laisse monter les gens, sans nous en venir avertir?

HALI *à D. Pédre.*

J'entre ici librement; mais, entre cavaliers, telle liberté est permise. Seigneur, suis-je connu de vous?

D. PEDRE.

Non, Seigneur.

HALI.

Je suis D. Gille d'Avalos; & l'histoire d'Espagne vous doit avoir instruit de mon mérite.

D. PEDRE.

Souhaitez-vous quelque chose de moi?

HALI.

Oui, un conseil sur un fait d'honneur. Je sçais qu'en ces matiéres il est mal-aisé de trouver un cavalier plus consommé que vous; mais je vous demande, pour grace, que nous nous tirions à l'écart.

D. PEDRE.

Nous voilà assez loin.

ADRASTE *à Dom Pédre, qui le ſurprend parlant bas à Iſidore.*

J'obſervois de près la couleur de ſes yeux.

HALI *tirant D. Pédre pour l'éloigner d'Adraſte & d'Iſidore.*

Seigneur, j'ai reçû un ſoufflet. Vous ſçavez ce qu'eſt un ſoufflet, lorſqu'il ſe donne à main ouverte, ſur le beau milieu de la jouë. J'ai ce ſoufflet fort ſur le cœur; & je ſuis dans l'incertitude, ſi, pour me venger de l'affront, je dois me battre avec mon homme, ou bien le faire aſſaſſiner.

D. PEDRE.

Aſſaſſiner, c'eſt le plus ſûr & le plus court chemin. Quel eſt votre ennemi?

HALI.

Parlons bas; s'il vous plaît.

[*Hali tient Dom Pédre, en lui parlant, de façon qu'il ne peut voir Adraſte.*]

ADRASTE *aux genoux d'Iſidore, pendant que Dom Pédre & Hali parlent bas enſemble.*

Oui, charmante Iſidore, mes regards vous le diſent depuis plus de deux mois, & vous les avez entendus. Je vous aime plus que tout ce que l'on peut aimer, & je n'ai point d'autre penſée, d'autre but, d'autre paſſion, que d'être à vous toute ma vie.

ISIDORE.

Je ne ſçais ſi vous dites vray; mais vous perſuadez.

ADRASTE.

Mais, vous perſuadai-je, juſqu'à vous inſpirer quelque peu de bonté pour moi?

ISIDORE.

Je ne crains que d'en trop avoir.

ADRASTE.

En aurez-vous aſſez pour conſentir, belle Iſidore, au deſſein que je vous ai dit ?

ISIDORE.

Je ne puis encore vous le dire.

ADRASTE.

Qu'attendez-vous pour cela ?

ISIDORE.

A me réſoudre.

ADRASTE.

Ah ! Quand on aime bien, on ſe réſout bien-tôt.

ISIDORE.

Hé bien, allez, oui, j'y conſens.

ADRASTE.

Mais, conſentez-vous, dites-moi, que ce ſoit dès ce moment même ?

ISIDORE.

Lorſqu'on eſt une fois réſolu ſur la choſe, s'arrête-t-on ſur le tems ?

D. PEDRE *à Hali.*

Voilà mon ſentiment, & je vous baiſe les mains.

HALI.

Seigneur, quand vous aurez reçû quelque ſoufflet, je ſuis homme auſſi de conſeil ; & je pourrai vous rendre la pareille.

D. PEDRE.

Je vous laisse aller, sans vous reconduire; mais, entre cavaliers, cette liberté est permise.

ADRASTE *à Isidore.*

Non, il n'est rien qui puisse effacer de mon cœur les tendres témoignages...

[*à D. Pédre appercevant Adraste qui parle de près à Isidore.*]
Je regardois ce petit trou qu'elle a au côté du menton; & je croyois d'abord, que ce fut une tache. Mais c'est assez pour aujourd'hui, nous finirons une autrefois.

[*à D. Pédre qui veut voir le portrait.*]
Non, ne regardez rien encore; faites serrer cela, je vous prie;

[*à Isidore.*]
& vous, je vous conjure de ne vous relâcher point, & de garder un esprit gai, pour le dessein que j'ai d'achever notre ouvrage.

ISIDORE.

Je conserverai pour cela toute la gayeté qu'il faut.

SCENE XIV.

D. PEDRE, ISIDORE.

ISIDORE.

QU'en dites-vous? Ce gentilhomme me paroît le plus civil du monde; & l'on doit demeurer d'accord que les françois ont quelque chose en eux, de poli, de galant, que n'ont point les autres nations.

D. PEDRE.

Oui; mais ils ont cela de mauvais, qu'ils s'émancipent un peu trop, & s'attachent, en étourdis, à conter des fleurettes à toutes celles qu'ils rencontrent.

ISIDORE.

C'eſt qu'ils ſçavent qu'on plaît aux dames par ces choſes.

D. PEDRE.

Oui; mais s'ils plaiſent aux dames, ils déplaiſent fort aux meſſieurs; & l'on n'eſt point bien aiſe de voir, ſous ſa mouſtache, cajoler hardiment ſa femme ou ſa maîtreſſe.

ISIDORE.

Ce qu'ils en font n'eſt que par jeu.

SCENE XV.

ZAIDE, D. PEDRE, ISIDORE.

ZAIDE.

AH! Seigneur Cavalier, ſauvez-moi, s'il vous plaît, des mains d'un mari furieux, dont je ſuis pourſuivie. Sa jalouſie eſt incroyable; & paſſe, dans ſes mouvemens, tout ce qu'on peut imaginer. Il va juſqu'à vouloir que je ſois toujours voilée; &, pour m'avoir trouvée le viſage un peu découvert, il a mis l'épée à la main, & m'a réduite à me jetter chez vous, pour vous demander votre appui contre ſon injuſtice. Mais je le vois paroître. De grace, ſeigneur Cavalier, ſauvez-moi de ſa fureur.

D. PEDRE *à Zaïde lui montrant Iſidore.*

Entrez là dedans, avec elle; & n'appréhendez rien.

SCENE XVI.

ADRASTE, D. PEDRE.

D. PEDRE.

HÉ quoi ! Seigneur, c'eſt vous ? Tant de jalouſie pour un françois ! Je penſois qu'il n'y eût que nous qui en fuſſions capables.

ADRASTE.

Les françois excellent toujours dans toutes les choſes qu'ils font ; &, quand nous nous mêlons d'être jaloux, nous le ſommes vingt fois plus qu'un ſicilien. L'infâme croit avoir trouvé chez vous un aſſûré refuge ; mais vous êtes trop raiſonnable, pour blâmer mon reſſentiment. Laiſſez-moi, je vous prie, la traiter comme elle mérite.

D. PEDRE.

Ah ! De grace, arrêtez. L'offenſe eſt trop petite, pour un courroux ſi grand.

ADRASTE.

La grandeur d'une telle offenſe n'eſt pas dans l'importance des choſes que l'on fait. Elle eſt à tranſgreſſer les ordres qu'on nous donne ; &, ſur de pareilles matieres, ce qui n'eſt qu'une bagatelle, devient fort criminel, lorſqu'il eſt défendu.

D. PEDRE.

De la façon qu'elle a parlé, tout ce qu'elle en a fait a été ſans deſſein ; & je vous prie enfin de vous remettre bien enſemble.

ADRASTE.

Hé quoi ! Vous prenez ſon parti, vous qui êtes ſi délicat ſur ces ſortes de choſes ?

D. PEDRE.

Oui, je prends ſon parti; &, ſi vous voulez m'obliger, vous oublierez votre colére, & vous vous réconcilierez tous deux. C'eſt une grace que je vous demande; & je la recevrai comme un eſſai de l'amitié que je veux qui ſoit entre nous.

ADRASTE.

Il ne m'eſt pas permis, à ces conditions, de vous rien refuſer. Je ferai ce que vous voudrez.

SCENE XVII.

ZAIDE, D. PEDRE, ADRASTE *dans un coin du théatre.*

D. PEDRE *à Zaïde.*

HOlà, venez. Vous n'avez qu'à me ſuivre, & j'ai fait votre paix. Vous ne pouviez jamais mieux tomber que chez moi.

ZAIDE.

Je vous ſuis obligée plus qu'on ne ſçauroit croire, mais je m'en vais prendre mon voile, je n'ai garde, ſans lui, de paroître à ſes yeux.

SCENE XVIII.

D. PEDRE, ADRASTE.

D. PEDRE.

LA voici qui s'en va venir; & ſon ame, je vous aſſûre, a paru toute réjouie, lorſque je lui ai dit que j'avois racommodé tout.

SCENE XIX.

ISIDORE *ſous le voile de Zaïde*, ADRASTE, D. PEDRE.

D. PEDRE *à Adraſte.*

PUiſque vous m'avez bien voulu abandonner votre reſſentiment, trouvez bon qu'en ce lieu, je vous faſſe toucher dans la main l'un de l'autre; & que, tous deux, je vous conjure de vivre, pour l'amour de moi, dans une parfaite union.

ADRASTE.

Oui, je vous promets que, pour l'amour de vous, je m'en vais avec elle, vivre le mieux du monde.

D. PEDRE.

Vous m'obligez ſenſiblement, & j'en garderai la mémoire.

ADRASTE.

Je vous donne ma parole, ſeigneur Dom Pédre, qu'à votre

considération, je m'en vais la traiter du mieux qu'il me sera possible.

D. PEDRE.

[*seul.*]

C'est trop de grace que vous me faites. Il est bon de pacifier & d'adoucir toujours les choses. Holà, Isidore, venez.

SCENE XX.

ZAIDE, D. PEDRE.

D. PEDRE.

COmment! Que veut dire cela?

ZAIDE *sans voile.*

Ce que cela veut dire? Qu'un jaloux est un monstre haï de tout le monde, & qu'il n'y a personne qui ne soit ravi de lui nuire, n'y eût-il point d'autre intérêt; que toutes les serrures & les verroux du monde ne retiennent point les personnes, & que c'est le cœur qu'il faut arrêter par la douceur & par la complaisance; qu'Isidore est entre les mains du cavalier qu'elle aime, & que vous êtes pris pour duppe.

D. PEDRE.

Dom Pédre souffrira cette injure mortelle! Non, non, j'ai trop de cœur, & je vais demander l'appui de la justice, pour pousser le perfide à bout. C'est ici le logis d'un sénateur. Holà.

SCENE XXI.

UN SENATEUR, D. PEDRE.

LE SENATEUR.

SErviteur, ſeigneur Dom Pédre. Que vous venez à propos!

D. PEDRE.

Je viens me plaindre à vous d'un affront qu'on m'a fait.

LE SENATEUR.

J'ai fait une maſcarade la plus belle du monde.

D. PEDRE.

Un traître de françois m'a joué une piéce.

LE SENATEUR.

Vous n'avez, dans votre vie, jamais rien vû de ſi beau.

D. PEDRE.

Il m'a enlevé une fille que j'avois affranchie.

LE SENATEUR.

Ce ſont gens vêtus en maures, qui danſent admirablement.

D. PEDRE.

Vous voyez ſi c'eſt une injure qui ſe doive ſouffrir.

LE SENATEUR.

Des habits merveilleux & qui ſont faits exprès.

D. PEDRE.

Je demande l'appui de la juſtice contre cette action.

LE SENATEUR.

Je veux que vous voyez cela. On la va répeter pour en donner le divertiſſement au peuple.

D. PEDRE.

D. PEDRE.

Comment ! De quoi parlez-vous là ?

LE SENATEUR.

Je parle de ma mascarade.

D. PEDRE.

Je vous parle de mon affaire.

LE SENATEUR.

Je ne veux point, aujourd'hui, d'autres affaires que de plaisir. Allons, Messieurs, venez. Voyons si cela ira bien.

D. PEDRE.

La peste soit du fou, avec sa mascarade !

LE SENATEUR.

Diantre soit le fâcheux, avec son affaire !

SCENE DERNIERE.

UN SENATEUR, TROUPE DE DANSEURS.

ENTRÉE DE BALLET.

[*Plusieurs danseurs, vêtus en maures, dansent devant le sénateur, & finissent la Comédie.*]

FIN.

NOMS DES PERSONNES QUI ONT RECITÉ, dansé & chanté dans le Sicilien, Comédie-Ballet.

Dom Pédre, *le sieur Moliere.* Adraste, *le sieur la Grange.* Isidore, *mademoiselle de Brie.* Zaïde, *mademoiselle Moliere.* Hali, *le sieur la Thorilliere.* Un sénateur, *le sieur du Croisi.*

Musiciens chantans, *les sieurs Blondel, Gaye, Noblet.* Esclave turc chantant, *le sieur Gaye.* Esclaves turcs dansans, *les sieurs le Prêtre, Chicanneau, Mayeu, Pesan.* Maures de qualité, *le* Roi, *monsieur le Grand, les marquis de Villeroy & de Rassan.* Mauresques de qualité, Madame, *mademoiselle de la Valliére, madame de Rochefort, mademoiselle de Brancas.* Maures nuds, *messieurs Cocquet, de Souville, les sieurs Beauchamp, Noblet, Chicanneau, la Pierre, Favier & des Airs galand.* Maures à Capot, *les sieurs la Mare, du Feu, Arnald, Vagnard, Bonard.*

LE
TARTUFFE,
OU
L'IMPOSTEUR,
COMÉDIE.

PREFACE.

VOici une comédie dont on a fait beaucoup de bruit, qui a été long-tems persécutée; & les gens qu'elle jouë, ont bien fait voir qu'ils étoient plus puissans en France, que tous ceux que j'ai joués jusques ici. Les marquis, les précieuses, les cocus, & les médecins, ont souffert doucement qu'on les ait représentés; & ils ont fait semblant de se divertir, avec tout le monde, des peintures que l'on a faites d'eux; mais les hypocrites n'ont point entendu raillerie, ils se sont effarouchés d'abord, & ont trouvé étrange, que j'eusse la hardiesse de jouer leurs grimaces, & de vouloir décrier un métier, dont tant d'honnêtes gens se mêlent. C'est un crime qu'ils ne sçauroient me pardonner; & ils se sont tous armés contre ma comédie avec une fureur épouvantable. Ils n'ont eu garde de l'attaquer par le côté qui les a blessés; ils sont trop politiques pour cela, & sçavent trop bien vivre pour découvrir le fond de leur ame. Suivant leur louable coutume, ils ont couvert leurs intérêts de la cause de Dieu; & le tartuffe, dans leur bouche, est une piéce qui offense la piété, Elle est d'un bout à l'autre pleine d'abominations, & l'on n'y trouve rien qui ne mérite le feu. Toutes les syllabes en sont impies, les gestes même y sont criminels; & le moindre coup d'œil, le moindre branlement de tête, le moindre pas à droite ou à gauche, y cache des mystéres, qu'ils trouvent moyen d'ex-

pliquer à mon désavantage. J'ai eu beau la soumettre aux lumiéres de mes amis, & à la censure de tout le monde. Les corrections que j'ai pû faire, le jugement du Roi & de la Reine, qui l'ont vûë, l'approbation des grands princes, & de messieurs les ministres qui l'ont honorée publiquement de leur présence, le témoignage des gens de bien qui l'ont trouvée profitable, tout cela n'a de rien servi. Ils n'en veulent point démordre; &, tous les jours encore, ils font crier en public des zélés indiscrets, qui me disent des injures pieusement, & me damnent par charité.

Je me soucierois fort peu de tout ce qu'ils peuvent dire, n'étoit l'artifice qu'ils ont de me faire des ennemis que je respecte, & de jetter dans leur parti de véritables gens de bien, dont ils préviennent la bonne foi; & qui, par la chaleur qu'ils ont pour les intérêts du Ciel, sont faciles à recevoir les impressions qu'on veut leur donner. Voilà ce qui m'oblige à me défendre. C'est aux vrais dévots que je veux par tout me justifier sur la conduite de ma comédie, & je les conjure, de tout mon cœur, de ne point condamner les choses, avant que de les voir; de se défaire de toute prévention, & de ne point servir la passion de ceux dont les grimaces les deshonorent.

Si l'on prend la peine d'examiner de bonne foi ma comédie, on verra sans doute que mes intentions y sont par tout innocentes, & qu'elle ne tend nullement à jouer les choses que l'on doit révérer; que je l'ai traitée avec toutes les précautions que demandoit la délicatesse de la matiére; & que j'ai mis tout l'art & tous les soins qu'il m'a été possible,

pour bien diſtinguer le perſonnage de l'hypocrite d'avec celui du vrai dévot. J'ai employé pour cela deux actes entiers à préparer la venuë de mon ſcélérat. Il ne tient pas un ſeul moment l'auditeur en balance, on le connoît d'abord aux marques que je lui donne; &, d'un bout à l'autre, il ne dit pas un mot, il ne fait pas une action, qui ne peigne aux ſpectateurs le caractére d'un méchant homme, & ne faſſe éclater celui du véritable homme de bien, que je lui oppoſe.

Je ſçais bien que, pour réponſe, ces meſſieurs tâchent d'inſinuer que ce n'eſt point au théatre à parler de ces matiéres; mais je leur demande, avec leur permiſſion, ſur quoi ils fondent cette belle maxime. C'eſt une propoſition qu'ils ne font que ſuppoſer, & qu'ils ne prouvent en aucune façon; &, ſans doute, il ne ſeroit pas difficile de leur faire voir que la comédie, chez les anciens, a pris ſon origine de la religion, & faiſoit partie de leurs myſtéres; que les eſpagnols, nos voiſins, ne célébrent guéres de fête, où la comédie ne ſoit mêlée; & que, même parmi nous, elle doit ſa naiſſance aux ſoins d'une confrairie, à qui appartient encore aujourd'hui l'hôtel de Bourgogne; que c'eſt un lieu qui fut donné pour y repréſenter les plus importans myſtéres de notre foi; qu'on en voit encore des comédies imprimées en lettres gothiques, ſous le nom d'un docteur de ſorbonne; &, ſans aller chercher ſi loin, que l'on a joué, de notre tems, des piéces ſaintes de monſieur Corneille, qui ont été l'admiration de toute la France.

Si l'emploi de la comédie eſt de corriger les vices des

hommes, je ne vois pas par quelle raiſon il y en aura de privilégiés. Celui-ci eſt, dans l'Etat, d'une conſéquence bien plus dangereuſe que tous les autres, & nous avons vû que le théatre a une grande vertu pour la correction. Les plus beaux traits d'une ſérieuſe morale ſont moins puiſſans, le plus ſouvent, que ceux de la ſatyre; & rien ne reprend mieux la plûpart des hommes, que la peinture de leurs défauts. C'eſt une grande atteinte aux vices, que de les expoſer à la riſée de tout le monde. On ſouffre aiſément des répréhenſions; mais on ne ſouffre point la raillerie. On veut bien être méchant; mais on ne veut point être ridicule.

On me reproche d'avoir mis des termes de piété dans la bouche de mon impoſteur; hé, pouvois-je m'en empêcher, pour bien repréſenter le caractére d'un hypocrite? Il ſuffit, ce me ſemble, que je faſſe connoître les motifs criminels qui lui font dire les choſes, & que j'en aye retranché les termes conſacrés, dont on auroit eu peine à lui entendre faire un mauvais uſage. Mais il débite au quatriéme acte une morale pernicieuſe; mais cette morale eſt-elle quelque choſe dont tout le monde n'eût les oreilles rebattuës? Dit-elle rien de nouveau dans ma comédie? Et peut-on craindre que des choſes, ſi généralement déteſtées, faſſent quelque impreſſion dans les eſprits, que je les rende dangereuſes, en les faiſant monter ſur le théatre, qu'elles reçoivent quelque autorité de la bouche d'un ſcélérat? Il n'y a nulle apparence à cela, & l'on doit approuver la comédie du tartuffe, ou condamner généralement toutes les comédies.

C'eſt

C'eſt à quoi l'on s'attache furieuſement depuis un tems; & jamais on ne s'étoit ſi fort déchaîné contre le théatre. Je ne puis pas nier qu'il n'y ait eu des peres de l'égliſe qui ont condamné la comédie; mais on ne peut pas me nier auſſi qu'il n'y en ait eu quelques-uns qui l'ont traitée un peu plus doucement. Ainſi l'autorité, dont on prétend appuyer la cenſure, eſt détruite par ce partage; & toute la conſéquence qu'on peut tirer de cette diverſité d'opinions en des eſprits éclairés des mêmes lumiéres, c'eſt qu'ils ont pris la comédie différemment, & que les uns l'ont conſidérée dans ſa pureté, lorſque les autres l'ont regardée dans ſa corruption, & confonduë avec tous ces vilains ſpectacles qu'on a eu raiſon de nommer des ſpectacles de turpitude. Et en effet, puiſqu'on doit diſcourir des choſes, & non pas des mots, & que la plûpart des contrariétés viennent de ne ſe pas entendre, & d'envelopper dans un même mot des choſes oppoſées, il ne faut qu'ôter le voile de l'équivoque, & regarder ce qu'eſt la comédie en ſoi, pour voir ſi elle eſt condamnable. On connoîtra, ſans doute, que, n'étant autre choſe qu'un poëme ingénieux qui, par des leçons agréables reprend les défauts des hommes, on ne ſçauroit la cenſurer ſans injuſtice; &, ſi nous voulons oüir là-deſſus le témoignage de l'antiquité, elle nous dira que ſes plus célébres philoſophes ont donné des louanges à la comédie, eux qui faiſoient profeſſion d'une ſageſſe ſi auſtére, & qui crioient ſans ceſſe après les vices de leur ſiécle. Elle nous fera voir qu'Ariſtote a conſacré des veilles au théatre, & s'eſt donné le ſoin de réduire en préceptes l'art

de faire des comédies. Elle nous apprendra que de ses plus grands hommes, & des premiers en dignité, ont fait gloire d'en composer eux-mêmes, qu'il y en a eu d'autres, qui n'ont pas dédaigné de réciter en public celles qu'ils avoient composées, que la Gréce a fait pour cet art éclater son estime, par les prix glorieux & par les superbes théatres dont elle a voulu l'honorer, & que, dans Rome enfin, ce même art a reçu aussi des honneurs extraordinaires; je ne dis pas dans Rome débauchée, & sous la licence des Empereurs, mais dans Rome disciplinée, sous la sagesse des Consuls, & dans le tems de la vigueur de la vertu romaine.
J'avouë qu'il y a eu des tems où la comédie s'est corrompuë. E qu'est-ce que dans le monde on ne corrompt point tous les jours? Il n'y a chose si innocente, où les hommes ne puissent porter du crime, point d'art si salutaire, dont ils ne soient capables de renverser les intentions, rien de si bon en soi qu'ils ne puissent tourner à de mauvais usages. La médecine est un art profitable, & chacun la révére comme une des plus excellentes choses que nous ayons; & cependant il y a eu des tems où elle s'est renduë odieuse, & souvent on en a fait un art d'empoisonner les hommes. La philosophie est un présent du Ciel, elle nous a été donnée pour porter nos esprits à la connoissance d'un Dieu, par la contemplation des merveilles de la nature; & pourtant on n'ignore pas que souvent on l'a détournée de son emploi, & qu'on l'a occupée publiquement à soutenir l'impiété. Les choses même les plus saintes ne sont point à couvert de la corruption des hommes; & nous voyons des scélérats qui,

tous les jours, abusent de la piété, & la font servir méchamment aux crimes les plus grands. Mais on ne laisse pas pour cela de faire les distinctions qu'il est besoin de faire. On n'enveloppe point dans une fausse conséquence la bonté des choses que l'on corrompt, avec la malice des corrupteurs. On sépare toujours le mauvais usage d'avec l'intention de l'art; &, comme on ne s'avise point de défendre la médecine, pour avoir été bannie de Rome, ni la philosophie, pour avoir été condamnée publiquement dans Athènes, on ne doit point aussi vouloir interdire la comédie, pour avoir été censurée en de certains tems. Cette censure a eu ses raisons, qui ne subsistent point ici. Elle s'est renfermée dans ce qu'elle a pû voir, & nous ne devons point la tirer des bornes qu'elle s'est données, l'étendre plus loin qu'il ne faut, & lui faire embrasser l'innocent avec le coupable. La comédie qu'elle a eu dessein d'attaquer, n'est point du tout la comédie que nous voulons défendre. Il se faut bien garder de confondre celle-là avec celle-ci. Ce sont deux personnes de qui les mœurs sont tout-à-fait opposées. Elles n'ont aucun rapport l'une avec l'autre, que la ressemblance du nom; & ce seroit une injustice épouvantable que de vouloir condamner Olimpe qui est femme de bien, parce qu'il y a eu une Olimpe qui a été une débauchée. De semblables arrêts, sans doute, feroient un grand désordre dans le monde. Il n'y auroit rien par là qui ne fût condamné; &, puisque l'on ne garde point cette rigueur à tant de choses dont on abuse tous les jours, on doit bien faire la même grace à la comédie, & approuver

les piéces de théatre, où l'on verra regner l'instruction & l'honnêteté.

Je sçais qu'il y a des esprits, dont la délicatesse ne peut souffrir aucune comédie, qui disent que les plus honnêtes sont les plus dangereuses, que les passions que l'on y dépeint, sont d'autant plus touchantes, qu'elles sont pleines de vertu, & que les ames sont attendries par ces sortes de représentations. Je ne vois pas quel grand crime c'est que de s'attendrir à la vûë d'une passion honnête, & c'est un haut étage de vertu, que cette pleine insensibilité où ils veulent faire monter notre ame. Je doute qu'une si grande perfection soit dans les forces de la nature humaine; & je ne sçais s'il n'est pas mieux de travailler à rectifier & adoucir les passions des hommes, que de vouloir les retrancher entiérement. J'avoue qu'il y a des lieux qu'il vaut mieux fréquenter que le théatre; &, si l'on veut blâmer toutes les choses qui ne regardent pas directement Dieu & notre salut, il est certain que la comédie en doit être, & je ne trouve point mauvais qu'elle soit condamnée avec le reste; mais, supposé, comme il est vrai, que les exercices de la piété souffrent des intervalles, & que les hommes ayent besoin de divertissement, je soutiens qu'on ne leur en peut trouver un qui soit plus innocent que la comédie. Je me suis étendu trop loin. Finissons par un mot d'un grand prince sur la comédie du tartuffe.

Huit jours après qu'elle eût été défenduë, on représenta, devant la cour, une piéce intitulée, *Scaramouche hermite*, & le Roi, en sortant, dit au grand prince que je veux dire;

Je voudrois bien ſçavoir pourquoi les gens qui ſe ſcandaliſent ſi ſort de la comédie de Moliere, ne diſent mot de celle de Scaramouche. A quoi le Prince répondit; *La raiſon de cela, c'eſt que la comédie de Scaramouche jouë le Ciel & la Religion, dont ces meſſieurs-là ne ſe ſoucient point; mais celle de Moliere les jouë eux-mêmes, c'eſt ce qu'ils ne peuvent ſouffrir.*



PREMIER PLACET, PRESENTÉ AU ROI,

Sur la comédie du tartuffe, qui n'avoit pas encore été représentée en public.

SIRE,

Le devoir de la comédie étant de corriger les hommes en les divertissant, j'ai crû que, dans l'emploi où je me trouve, je n'avois rien de mieux à faire, que d'attaquer par des peintures ridicules les vices de mon siécle; &, comme l'hypocrisie, sans doute, en est un des plus en usage, des plus incommodes & des plus dangereux, j'avois eu, SIRE, la pensée que je ne rendrois pas un petit service à tous les honnêtes gens de votre royaume, si je faisois une comédie qui décriât les hypocrites, & mit en vûë, comme il faut, toutes les grimaces étudiées de ces gens de bien à outrance, toutes les friponneries couvertes de ces faux monnoyeurs en dévotion, qui veulent attraper les hommes avec un zéle contrefait, & une charité sophistiquée.

Je l'ai faite, SIRE, cette comédie, avec tout le soin, comme je crois, & toutes les circonspections que pouvoit demander la délicatesse de la matiére; &, pour mieux conserver l'estime & le respect qu'on doit aux vrais dévots,

j'en ai diſtingué, le plus que j'ai pû, le caractére que j'avois à toucher; je n'ai point laiſſé d'équivoque, j'ai ôté ce qui pouvoit confondre le bien avec le mal, & ne me ſuis ſervi, dans cette peinture, que des couleurs expreſſes & des traits eſſentiels qui font reconnoître d'abord un véritable & franc hypocrite.

Cependant toutes mes précautions ont été inutiles. On a profité, SIRE, de la délicateſſe de votre ame ſur les matiéres de religion, & l'on a ſçû vous prendre par l'endroit ſeul que vous êtes prenable, je veux dire, par le reſpect des choſes ſaintes. Les Tartuffes, ſous-main, ont eu l'adreſſe de trouver grace auprès de votre Majeſté, & les originaux enfin ont fait ſupprimer la copie, quelque innocente qu'elle fût, & quelque reſſemblante qu'on la trouvât.

Bien que ce m'ait été un coup ſenſible que la ſuppreſſion de cet ouvrage, mon malheur pourtant étoit adouci par la maniére dont votre Majeſté s'étoit expliquée ſur ce ſujet, & j'ai crû, SIRE, qu'elle m'ôtoit tout lieu de me plaindre, ayant eu la bonté de déclarer qu'elle ne trouvoit rien à dire dans cette comédie qu'elle me défendoit de produire en public.

Mais, malgré cette glorieuſe déclaration du plus grand Roi du monde, & du plus éclairé, malgré l'approbation encore de monſieur le légat, & de la plus grande partie de nos prélats, qui tous, dans les lectures particuliéres que je leur ai faites de mon ouvrage, ſe ſont trouvés d'accord avec les ſentimens de votre Majeſté, malgré tout cela, dis-je, on voit un livre composé par le curé de..... qui donne

hautement un démenti à tous ces augustes témoignages. Votre Majesté a beau dire, & monsieur le légat, & messieurs les prélats ont beau donner leur jugement, ma comédie, sans l'avoir vûë, est diabolique, & diabolique mon cerveau; je suis un démon vêtu de chair & habillé en homme, un libertin, un impie, digne d'un supplice exemplaire. Ce n'est pas assez que le feu expie en public mon offense, j'en serois quitte à trop bon marché; le zéle charitable de ce galant homme de bien, n'a garde de demeurer là; il ne veut point que j'aye de miséricorde auprès de Dieu, il veut absolument que je sois damné, c'est une affaire résoluë.

Ce livre, SIRE, a été présenté à votre Majesté, &, sans doute, elle juge bien elle-même combien il m'est fâcheux de me voir exposé tous les jours aux insultes de ces messieurs; quel tort me feront dans le monde de telles calomnies, s'il faut qu'elles soient tolérées; & quel intérêt j'ai enfin à me purger de son imposture, & à faire voir au public que ma comédie n'est rien moins que ce qu'on veut qu'elle soit. Je ne dirai point, SIRE, ce que j'aurois à demander pour ma réputation, & pour justifier à tout le monde l'innocence de mon ouvrage; les Rois, éclairés comme vous, n'ont pas besoin qu'on leur marque ce qu'on souhaite; ils voyent, comme Dieu, ce qu'il nous faut, & sçavent, mieux que nous, ce qu'ils nous doivent accorder. Il me suffit de mettre mes intérêts entre les mains de votre Majesté; & j'attends d'elle, avec respect, tout ce qu'il lui plaira d'ordonner là-dessus.

SECOND PLACET,

Préſenté au Roi, dans ſon camp devant la ville de Lille en Flandres, par les ſieurs la Thorilliere & la Grange, comediens de ſa Majeſté, & compagnons du ſieur Moliere, ſur la défenſe qui fut faite le 6 Août 1667 de repréſenter le tartuffe juſques à nouvel ordre de ſa Majeſté.

SIRE,

C'eſt une choſe bien téméraire à moi, que de venir importuner un grand monarque au milieu de ſes glorieuſes conquêtes; mais, dans l'état où je me vois, où trouver, SIRE, une protection, qu'au lieu où je la viens chercher? Et qui puis-je ſolliciter contre l'autorité de la puiſſance qui m'accable, que la ſource de la puiſſance & de l'autorité, que le juſte diſpenſateur des ordres abſolus, que le ſouverain juge & le maître de toutes choſes?

Ma comédie, SIRE, n'a pû jouir ici des bontés de votre

Majeſté. En vain je l'ai produite ſous le titre de l'impoſteur, & déguiſé le perſonnage ſous l'ajuſtement d'un homme du monde. J'ai eu beau lui donner un petit chapeau, de grands cheveux, un grand collet, une épée, & des dentelles ſur tout l'habit, mettre en pluſieurs endroits des adouciſſemens, & retrancher avec ſoin tout ce que j'ai jugé capable de fournir l'ombre d'un prétexte aux célébres originaux du portrait que je voulois faire; tout cela n'a de rien ſervi. La cabale s'eſt réveillée aux ſimples conjectures qu'ils ont pû avoir de la choſe. Ils ont trouvé moyen de ſurprendre des eſprits, qui, dans toute autre matiére, font une haute profeſſion de ne ſe point laiſſer ſurprendre. Ma comédie n'a pas plûtôt paru, qu'elle s'eſt vûë foudroyée par le coup d'un pouvoir qui doit impoſer du reſpect; & tout ce que j'ai pû faire en cette rencontre, pour me ſauver moi-même de l'éclat de cette tempête, c'eſt de dire que votre Majeſté avoit eu la bonté de m'en permettre la repréſentation, & que je n'avois pas crû qu'il fût beſoin de demander cette permiſſion à d'autres, puiſqu'il n'y avoit qu'elle ſeule qui me l'eût défenduë.

Je ne doute point, SIRE, que les gens que je peins dans ma comédie, ne remuent bien des reſſorts auprès de votre Majeſté, & ne jettent dans leur parti, comme ils ont déja fait, de véritables gens de bien, qui ſont d'autant plus promts à ſe laiſſer tromper, qu'ils jugent d'autrui par eux-mêmes. Ils ont l'art de donner de belles couleurs à toutes leurs intentions; quelque mine qu'ils faſſent, ce n'eſt point du tout l'intérêt de Dieu qui les peut émouvoir, ils l'ont aſſez

montré dans les comédies qu'ils ont ſouffert qu'on ait jouées tant de fois en public, ſans en dire le moindre mot. Celles-là n'attaquoient que la piété & la religion, dont ils ſe ſoucient fort peu; mais celle-ci les attaque & les jouë eux-mêmes, & c'eſt ce qu'ils ne peuvent ſouffrir. Ils ne ſçauroient me pardonner de dévoiler leurs impoſtures aux yeux de tout le monde; &, ſans doute, on ne manquera pas de dire à votre Majeſté, que chacun s'eſt ſcandaliſé de ma comédie. Mais la vérité pure, SIRE, c'eſt que tout Paris ne s'eſt ſcandaliſé que de la défenſe qu'on en a faite, que les plus ſcrupuleux en ont trouvé la repréſentation profitable, & qu'on s'eſt étonné que des perſonnes d'une probité ſi connuë, ayent eu une ſi grande déférence pour des gens qui devroient être l'horreur de tout le monde, & ſont ſi opposés à la véritable piété dont elles font profeſſion.

J'attends avec reſpect l'Arrêt que votre Majeſté daignera prononcer ſur cette matiére; mais il eſt très-aſſûré, SIRE, qu'il ne faut plus que je ſonge à faire des comédies, ſi les Tartuffes ont l'avantage, qu'ils prendront droit par là de me perſécuter plus que jamais, & voudront trouver à redire aux choſes les plus innocentes qui pourront ſortir de ma plume.

Daignent vos bontés, SIRE, me donner une protection contre leur rage envenimée; & puiſſai-je, au retour d'une campagne ſi glorieuſe, délaſſer votre Majeſté des fatigues de ſes conquêtes, lui donner d'innocens plaiſirs après de ſi nobles travaux, & faire rire le monarque qui fait trembler toute l'Europe.

TROISIÉME PLACET,

Présenté au Roi le 5 Février 1669.

SIRE,

Un fort honnête médecin, dont j'ai l'honneur d'être le malade, me promet, & veut s'obliger, par devant notaires, de me faire vivre encore trente années, si je puis lui obtenir une grace de votre Majesté. Je lui ai dit, sur sa promesse, que je ne lui demandois pas tant; & que je serois satisfait de lui, pourvû qu'il s'obligeât de ne me point tuer. Cette grace, SIRE, est un canonicat de votre chapelle royale de Vincennes, vacant par la mort de.... Oserois-je demander encore cette grace à votre Majesté, le propre jour de la grande résurrection de Tartuffe, ressuscité par vos bontés ? Je suis, par cette premiére faveur, réconcilié avec les dévots, & je le serois, par cette seconde, avec les médecins. C'est pour moi, sans doute, trop de

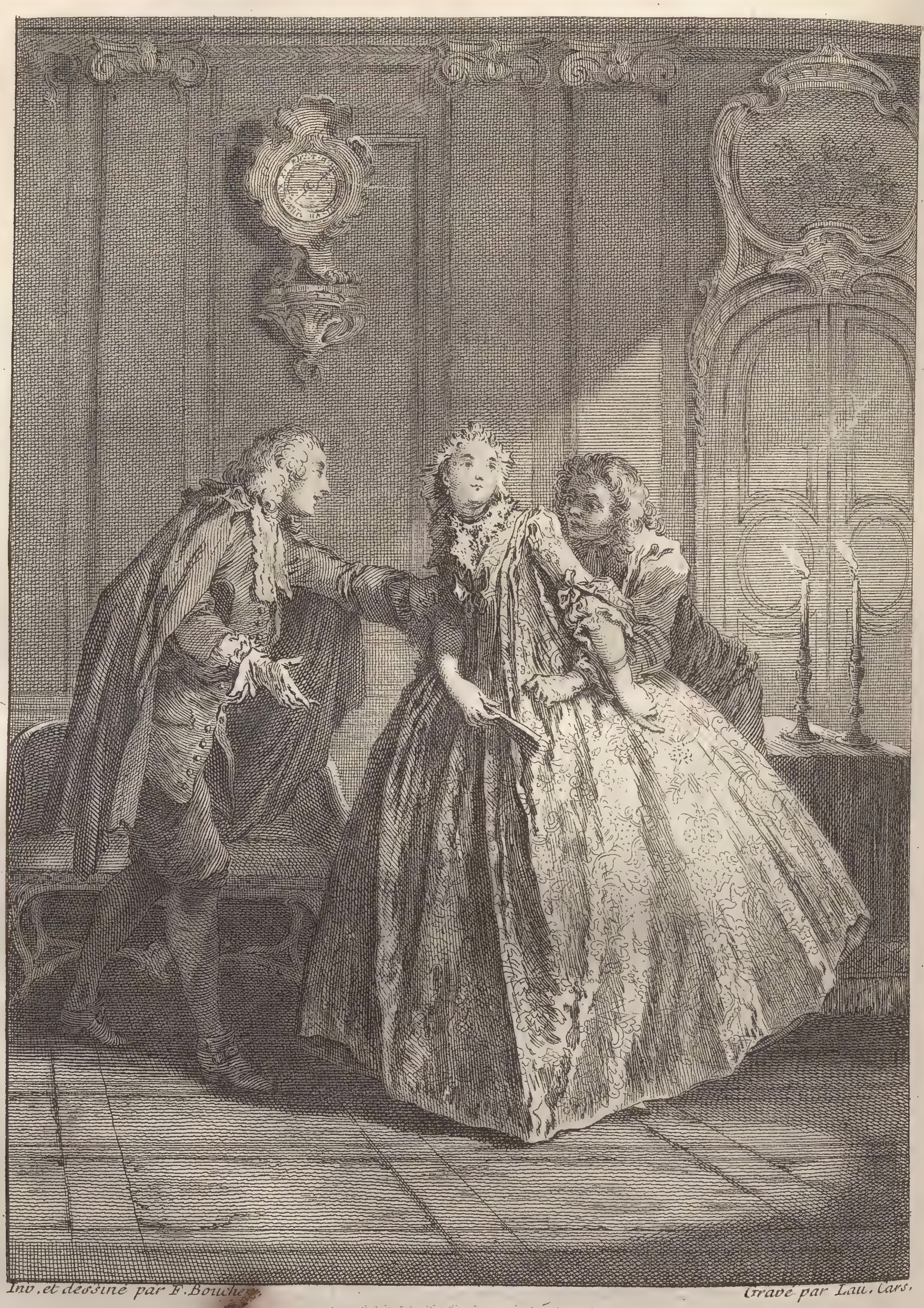
grace à la fois; mais peut-être n'en eſt-ce pas trop pour votre Majeſté; & j'attends, avec un peu d'eſpérance reſpectueuſe, la réponſe de mon placet.



ACTEURS.

Madame PERNELLE, mere d'Orgon.
ORGON, mari d'Elmire.
ELMIRE, femme d'Orgon.
DAMIS, fils d'Orgon.
MARIANE, fille d'Orgon.
VALÉRE, amant de Mariane.
CLÉANTE, beau-frere d'Orgon.
TARTUFFE, faux dévot.
DORINE, ſuivante de Mariane.
Monſieur LOYAL, ſergent.
UN EXEMT.
FLIPOTE, ſervante de madame Pernelle

La ſcéne eſt à Paris, dans la maiſon d'Orgon.



Inv. et dessiné par F. Boucher. *Gravé par Lau. Cars.*

LE TARTUFFE
ou L'imposteur.



LE TARTUFFE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MADAME PERNELLE, ELMIRE, MARIANE, DAMIS, CLEANTE, DORINE, FLIPOTE.



Madame PERNELLE.

ALLONS, Flipote, allons, que d'eux je me délivre.

ELMIRE.

Vous marchez d'un tel pas, qu'on a peine à vous ſuivre.

Madame PERNELLE.

Laiſſez, ma bru, laiſſez. Ne venez pas plus loin;
Ce ſont toutes façons, dont je n'ai pas beſoin.

ELMIRE.

De ce que l'on vous doit, envers vous on s'acquitte.
Mais, ma mere, d'où vient que vous sortez si vîte ?

Madame PERNELLE.

C'est que je ne puis voir tout ce ménage-ci,
Et que, de me complaire, on ne prend nul souci,
Oui, je sors de chez vous fort mal édifiée;
Dans toutes mes leçons, j'y suis contrariée,
On n'y respecte rien; chacun y parle haut,
Et c'est, tout justement, la cour du roi Petaut.

DORINE.

Si....

Madame PERNELLE.

Vous êtes, mamie, une fille suivante,
Un peu trop forte en gueule, & fort impertinente;
Vous vous mêlez, sur tout, de dire votre avis.

DAMIS.

Mais....

Madame PERNELLE.

Vous êtes un sot en trois lettres, mon fils;
C'est moi qui vous le dis, qui suis votre grand'mere,
Et j'ai prédit cent fois, à mon fils votre pere,
Que vous preniez tout l'air d'un méchant garnement,
Et ne lui donneriez jamais que du tourment.

MARIANE.

Je crois....

Madame

Madame PERNELLE.

Mon Dieu! ſa ſœur, vous faites la diſcrette,
Et vous n'y touchez pas, tant vous ſemblez doucette;
Mais il n'eſt, comme on dit, pire eau, que l'eau qui dort,
Et vous menez, ſous-cape, un train que je hais fort.

ELMIRE.

Mais, ma mere . . . .

Madame PERNELLE.

Ma bru, qu'il ne vous en déplaiſe,
Votre conduite, en tout, eſt tout-à-fait mauvaiſe;
Vous devriez leur mettre un bon exemple aux yeux,
Et leur défunte mere en uſoit beaucoup mieux.
Vous êtes dépenſiére; & cet état me bleſſe,
Que vous alliez vêtuë ainſi qu'une princeſſe.
Quiconque, à ſon mari, veut plaire ſeulement,
Ma bru, n'a pas beſoin de tant d'ajuſtement.

CLEANTE.

Mais, Madame, après tout . . .

Madame PERNELLE.

Pour vous, monſieur ſon frere,
Je vous eſtime fort, vous aime & vous révére;
Mais enfin, ſi j'étois de mon fils ſon époux,
Je vous prierois bien fort de n'entrer point chez nous.
Sans ceſſe vous prêchez des maximes de vivre,
Qui par d'honnêtes gens ne ſe doivent point ſuivre.
Je vous parle un peu franc, mais c'eſt-là mon humeur,
Et je ne mâche point ce que j'ai ſur le cœur.

DAMIS.

Votre monſieur Tartuffe, eſt bien-heureux, ſans doute...

Madame PERNELLE.

C'eſt un homme de bien, qu'il faut que l'on écoute;
Et je ne puis ſouffrir, ſans me mettre en courroux,
De le voir querellé par un fou comme vous.

DAMIS.

Quoi! Je ſouffrirai, moi, qu'un cagot de critique
Vienne uſurper céans un pouvoir tyrannique?
Et que nous ne puiſſions à rien nous divertir,
Si ce beau monſieur-là n'y daigne conſentir?

DORINE.

S'il le faut écouter, & croire à ſes maximes,
On ne peut faire rien qu'on ne faſſe des crimes,
Car il contrôle tout, ce critique zélé.

Madame PERNELLE.

Et tout ce qu'il contrôle, eſt fort bien contrôlé.
C'eſt au chemin du Ciel qu'il prétend vous conduire;
Et mon fils, à l'aimer, vous devroit tous induire.

DAMIS.

Non, voyez-vous, ma mere, il n'eſt pere, ni rien,
Qui me puiſſe obliger à lui vouloir du bien,
Je trahirois mon cœur de parler d'autre ſorte.
Sur ſes façons de faire, à tous coups je m'emporte;
J'en prévois une ſuite; & qu'avec ce pied plat,
Il faudra que j'en vienne à quelque grand éclat.

DORINE.

Certes, c'eſt une choſe auſſi qui ſcandaliſe,
De voir qu'un inconnu céans s'impatroniſe;
Qu'un gueux, qui, quand il vînt, n'avoit pas des ſouliers,
Et dont l'habit entier valoit bien ſix deniers,
En vienne juſques-là, que de ſe méconnoître,
De contrarier tout, & de faire le maître.

Madame PERNELLE.

Hé, merci de ma vie, il en iroit bien mieux,
Si tout ſe gouvernoit par ſes ordres pieux.

DORINE.

Il paſſe pour un ſaint dans votre fantaiſie;
Tout ſon fait, croyez-moi, n'eſt rien qu'hypocriſie.

Madame PERNELLE.

Voyez la langue!

DORINE.

A lui, non plus qu'à ſon Laurent,
Je ne me fierois, moi, que ſur un bon garant.

Madame PERNELLE.

J'ignore ce qu'au fond le ſerviteur peut être;
Mais pour homme de bien je garantis le maître.
Vous ne lui voulez mal, & ne le rebutez,
Qu'à cauſe qu'il vous dit à tous vos vérités.
C'eſt contre le péché que ſon cœur ſe courrouce,
Et l'intérêt du Ciel eſt tout ce qui le pouſſe.

DORINE.

Oui; mais pourquoi, ſur tout depuis un certain tems,
Ne ſçauroit-il ſouffrir qu'aucun hante céans?

En quoi blesse le Ciel une visite honnête,
Pour en faire un vacarme à nous rompre la tête?
Veut-on que, là-dessus, je m'explique entre nous?
[*montrant Elmire.*]
Je crois que de madame il est, ma foi, jaloux.

Madame PERNELLE.

Taisez-vous, & songez aux choses que vous dites.
Ce n'est pas lui tout seul qui blâme ces visites.
Tout ce tracas qui suit les gens que vous hantez,
Ces carosses sans cesse à la porte plantés,
Et de tant de laquais le bruyant assemblage,
Font un éclat fâcheux dans tout le voisinage.
Je veux croire qu'au fond il ne se passe rien;
Mais enfin on en parle, & cela n'est pas bien.

CLEANTE.

Hé, voulez-vous, Madame, empêcher qu'on ne cause?
Ce seroit dans la vie une fâcheuse chose,
Si, pour les sots discours où l'on peut être mis,
Il falloit renoncer à ses meilleurs amis.
Et, quand même on pourroit se résoudre à le faire,
Croiriez-vous obliger tout le monde à se taire?
Contre la médisance il n'est point de rempart.
A tous les sots caquets n'ayons donc nul égard;
Efforçons-nous de vivre avec toute innocence,
Et laissons aux causeurs une pleine licence.

DORINE.

Daphné notre voisine, & son petit époux,
Ne seroient-ils point ceux qui parlent mal de nous?

Ceux de qui la conduite offre le plus à rire,
Sont toujours, ſur autrui, les premiers à médire;
Ils ne manquent jamais de ſaiſir promtement
L'apparente lueur du moindre attachement,
D'en ſemer la nouvelle avec beaucoup de joye,
Et d'y donner le tour qu'ils veulent qu'on y croye.
Des actions d'autrui, teintes de leurs couleurs,
Ils penſent dans le monde autoriſer les leurs;
Et, ſous le faux eſpoir de quelque reſſemblance,
Aux intrigues qu'ils ont, donner de l'innocence,
Ou faire ailleurs tomber quelques traits partagés
De ce blâme public dont ils ſont trop chargés.

Madame PERNELLE.

Tous ces raiſonnemens ne font rien à l'affaire.
On ſçait qu'Orante mene une vie exemplaire,
Tous ſes ſoins vont au Ciel; & j'ai ſçû, par des gens,
Qu'elle condamne fort le train qui vient céans.

DORINE.

L'exemple eſt admirable, & cette dame eſt bonne.
Il eſt vrai qu'elle vit en auſtére perſonne;
Mais l'âge, dans ſon ame, a mis ce zéle ardent,
Et l'on ſçait qu'elle eſt prude à ſon corps défendant.
Tant qu'elle a pû des cœurs attirer les hommages,
Elle a fort bien joui de tous ſes avantages;
Mais, voyant de ſes yeux tous les brillans baiſſer,
Au monde, qui la quitte, elle veut renoncer;
Et, du voile pompeux d'une haute ſageſſe,
De ſes attraits uſés, déguiſer la foibleſſe.

Ce ſont là les retours des coquettes du tems ;
Il leur eſt dur de voir déſerter les galans.
Dans un tel abandon, leur ſombre inquiétude
Ne voit d'autres recours que le métier de prude ;
Et la ſévérité de ces femmes de bien
Cenſure toute choſe, & ne pardonne à rien ;
Hautement, d'un chacun, elles blâment la vie,
Non point par charité, mais par un trait d'envie
Qui ne ſçauroit ſouffrir qu'un autre ait les plaiſirs
Dont le penchant de l'âge a ſevré leurs déſirs.

Madame PERNELLE *à Elmire.*

Voilà les contes bleux qu'il vous faut, pour vous plaire,
Ma bru. L'on eſt, chez vous, contrainte de ſe taire,
Car madame, à jaſer, tient le dé tout le jour ;
Mais enfin, je prétends diſcourir à mon tour.
Je vous dis que mon fils n'a rien fait de plus ſage,
Qu'en recueillant chez ſoi ce dévot perſonnage ;
Que le Ciel au beſoin l'a céans envoyé,
Pour redreſſer à tous votre eſprit fourvoyé ;
Que, pour votre ſalut, vous le devez entendre,
Et qu'il ne reprend rien, qui ne ſoit à reprendre.
Ces viſites, ces bals, ces converſations,
Sont, du malin eſprit, toutes inventions.
Là, jamais on n'entend de pieuſes paroles,
Ce ſont propos oiſifs, chanſons & fariboles,
Bien ſouvent le prochain en a ſa bonne part,
Et l'on y ſçait médire & du tiers & du quart.

Enfin les gens ſenſés ont leurs têtes troublées,
De la confuſion de telles aſſemblées;
Mille caquets divers s'y font en moins de rien;
Et, comme, l'autre jour, un docteur dit fort bien,
C'eſt véritablement la tour de Babilone,
Car chacun y babille, & tout du long de l'aune;
Et pour conter l'hiſtoire où ce point l'engagea....

[*montrant Cléante.*]

Voilà-t-il pas monſieur qui ricane déja?
Allez chercher vos fous qui vous donnent à rire,

[*à Elmire.*]

Et ſans.... Adieu, ma bru, je ne veux plus rien dire.
Sçachez que, pour céans, j'en rabats de moitié,
Et qu'il fera beau tems, quand j'y mettrai le piéd.

[*Donnant un ſoufflet à Flipote.*]

Allons, vous, vous rêvez & bayez aux corneilles;
Jour de Dieu! Je ſçaurai vous frotter les oreilles.
Marchons, gaupe, marchons.

SCENE II.

CLEANTE, DORINE.

CLEANTE.

Je n'y veux point aller,
De peur qu'elle ne vint encor me quereller;

Que cette bonne femme....

DORINE.

Ah! Certes, c'eſt dommage,
Qu'elle ne vous oüît tenir un tel langage;
Elle vous diroit bien qu'elle vous trouve bon,
Et qu'elle n'eſt point d'âge à lui donner ce nom.

CLEANTE.

Comme elle s'eſt pour rien contre nous échauffée!
Et que de ſon Tartuffe elle paroît coëffée!

DORINE.

Oh! Vrayment, tout cela n'eſt rien au prix du fils,
Et, ſi vous l'aviez vû, vous diriez, c'eſt bien pis.
Nos troubles l'avoient mis ſur le pied d'homme ſage,
Et, pour ſervir ſon prince, il montra du courage;
Mais il eſt devenu comme un homme hébêté,
Depuis que de Tartuffe on le voit entêté,
Il l'appelle ſon frere; & l'aime, dans ſon ame,
Cent fois plus qu'il ne fait mere, fils, fille & femme;
C'eſt de tous ſes ſecrets l'unique confident,
Et de ſes actions le directeur prudent,
Il le choye, il l'embraſſe; &, pour une maîtreſſe
On ne ſçauroit, je penſe, avoir plus de tendreſſe;
A table, au plus haut bout, il veut qu'il ſoit aſſis,
Avec joye, il l'y voit manger autant que ſix;
Les bons morceaux de tout, il faut qu'on les lui céde.
Et s'il vient à rotter, il lui dit, Dieu vous aide.
Enfin il en eſt fou; c'eſt ſon tout, ſon héros,
Il l'admire à tous coups, le cite à tous propos;

Ses

Ses moindres actions lui semblent des miracles,
Et tous les mots qu'il dit, sont pour lui des oracles.
Lui qui connoît sa duppe, & qui veut en jouir,
Par cent dehors fardés, a l'art de l'éblouir;
Son cagotisme en tire, à toute heure, des sommes;
Et prend droit de gloser sur tous tant que nous sommes.
Il n'est pas jusqu'au fat, qui lui sert de garçon,
Qui ne se mêle aussi de nous faire leçon;
Il vient nous sermoner avec des yeux farouches,
Et jetter nos rubans, notre rouge, & nos mouches.
Le traître, l'autre jour, nous rompit de ses mains
Un mouchoir qu'il trouva dans une fleur des saints,
Disant que nous mêlions, par un crime effroyable,
Avec la sainteté, les parures du diable.

SCENE III.

ELMIRE, MARIANE, DAMIS, CLEANTE, DORINE.

ELMIRE *à Cléante.*

VOus êtes bien-heureux, de n'être point venu
Au discours qu'à la porte elle nous a tenu.
Mais j'ai vû mon mari; comme il ne m'a point vûë,
Je veux aller, là haut, attendre sa venuë.

CLEANTE.

Moi, je l'attends ici pour moins d'amusement,
Et je vais lui donner le bon jour seulement.

SCENE IV.

CLEANTE, DAMIS, DORINE.

DAMIS.

DE l'hymen de ma ſœur touchez-lui quelque choſe.
J'ai ſoupçon que Tartuffe à ſon effet s'oppoſe,
Qu'il oblige mon pere à des détours ſi grands;
Et vous n'ignorez pas quel intérêt j'y prends.
Si même ardeur enflamme & ma ſœur & Valére,
La ſœur de cet ami, vous le ſçavez, m'eſt chére;
Et s'il falloit....

DORINE.

Il entre.

SCENE V.

ORGON, CLEANTE, DORINE.

ORGON.

AH! Mon frere, bon-jour.

CLEANTE.

Je ſortois, & j'ai joye à vous voir de retour.
La campagne à préſent n'eſt pas beaucoup fleurie.

ORGON.

[*à Cléante.*]

Dorine. Mon beaufrere, attendez, je vous prie.
Vous voulez bien ſouffrir, pour m'ôter de ſouci,
Que je m'informe un peu des nouvelles d'ici.

[*à Dorine.*]

Tout s'eſt-il, ces deux jours, paſſé de bonne ſorte?
Qu'eſt-ce qu'on fait céans? Comme eſt-ce qu'on s'y porte?

DORINE.

Madame eut, avant-hier, la fiévre juſqu'au ſoir,
Avec un mal de tête étrange à concevoir.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Tartuffe? Il ſe porte à merveille,
Gros & gras, le teint frais, & la bouche vermeille.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

Le ſoir, elle eut un grand dégoût,
Et ne put, au ſoupé, toucher à rien du tout,
Tant ſa douleur de tête étoit encor cruelle.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Il ſoupa, lui tout ſeul, devant elle;
Et, fort dévotement, il mangea deux perdrix,
Avec une moitié de gigot en hachis.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

La nuit ſe paſſa toute entiére,
Sans qu'elle pût fermer un moment la paupiére;

Des chaleurs l'empêchoient de pouvoir ſommeiller,
Et juſqu'au jour, près d'elle, il nous fallut veiller.

ORGON.

Et Tartuffe ?

DORINE.

Preſſé d'un ſommeil agréable,
Il paſſa dans ſa chambre, au ſortir de la table ;
Et, dans ſon lit bien chaud, il ſe mit tout ſoudain,
Où, ſans trouble, il dormit juſques au lendemain.

ORGON.

Le pauvre homme !

DORINE.

A la fin, par nos raiſons gagnée,
Elle ſe réſolut à ſouffrir la ſaignée ;
Et le ſoulagement ſuivit tout auſſi-tôt.

ORGON.

Et Tartuffe ?

DORINE.

Il reprit courage comme il faut,
Et, contre tous les maux, fortifiant ſon ame,
Pour réparer le ſang qu'avoit perdu madame,
Bût, à ſon déjeûné, quatre grands coups de vin.

ORGON.

Le pauvre homme !

DORINE.

Tous deux ſe portent bien enfin ;
Et je vais à madame annoncer, par avance,
La part que vous prenez à ſa convaleſcence.

SCENE VI.

ORGON, CLEANTE.

CLEANTE.

A Votre nez, mon frere, elle se rit de vous;
Et, sans avoir dessein de vous mettre en courroux,
Je vous dirai, tout franc, que c'est avec justice.
A-t-on jamais parlé d'un semblable caprice?
Et se peut-il qu'un homme ait un charme aujourd'hui,
A vous faire oublier toutes choses pour lui?
Qu'après avoir chez vous réparé sa misére,
Vous en veniez au point....

ORGON.

Alte-là, mon beaufrere,
Vous ne connoissez pas celui dont vous parlez.

CLEANTE.

Je ne le connois pas, puisque vous le voulez;
Mais enfin, pour sçavoir quel homme ce peut être....

ORGON.

Mon frere, vous seriez charmé de le connoître,
Et vos ravissemens ne prendroient point de fin.
C'est un homme...qui...ah!...un homme...un homme enfin,
Qui suit bien ses leçons, goûte une paix profonde;
Et, comme du fumier, regarde tout le monde.
Oui, je deviens tout autre avec son entretien,
Il m'enseigne à n'avoir affection pour rien;
De toutes amitiés il détache mon ame;
Et je verrois mourir, frere, enfans, mere & femme,

Que je m'en foucierois autant que de cela.

CLEANTE.

Les fentimens humains, mon frere, que voilà!

ORGON.

Ah! Si vous aviez vû comme j'en fis rencontre,
Vous auriez pris pour lui l'amitié que je montre.
Chaque jour, à l'églife il venoit, d'un air doux,
Tout vis-à-vis de moi, fe mettre à deux genoux.
Il attiroit les yeux de l'affemblée entiére,
Par l'ardeur dont au Ciel il pouffoit fa priére;
Il faifoit des foupirs, de grands élancemens,
Et baifoit humblement la terre à tous momens;
Et, lorfque je fortois, il me devançoit vîte,
Pour m'aller, à la porte, offrir de l'eau-bénite.
Inftruit par fon garçon, qui dans tout l'imitoit,
Et de fon indigence, & de ce qu'il étoit,
Je lui faifois des dons; mais, avec modeftie,
Il me vouloit toujours en rendre une partie.
C'eft trop, me difoit-il, c'eft trop de la moitié,
Je ne mérite pas de vous faire pitié;
Et, quand je refufois de le vouloir reprendre,
Aux pauvres, à mes yeux, il alloit le répandre.
Enfin, le Ciel, chez moi, me le fit retirer;
Et, depuis ce tems-là, tout femble y profpérer.
Je vois qu'il reprend tout; & qu'à ma femme même,
Il prend, pour mon honneur, un intérêt extrême;
Il m'avertit des gens qui lui font les yeux doux,
Et plus que moi, fix fois, il s'en montre jaloux.

Mais vous ne croiriez point jusqu'où monte son zéle;
Il s'impute à péché la moindre bagatelle;
Un rien presque suffit pour le scandaliser,
Jusques-là qu'il se vint, l'autre jour, accuser
D'avoir pris une puce en faisant sa priére,
Et de l'avoir tuée avec trop de colére.

CLEANTE.

Parbleu, vous êtes fou, mon frere, que je croi.
Avec de tels discours, vous moquez-vous de moi?
Et que prétendez-vous? Que tout ce badinage....

ORGON.

Mon frere, ce discours sent le libertinage;
Vous en êtes un peu dans votre ame entiché;
Et, comme je vous l'ai plus de dix fois prêché,
Vous vous attirerez quelque méchante affaire.

CLEANTE.

Voilà de vos pareils le discours ordinaire.
Ils veulent que chacun soit aveugle comme eux,
C'est être libertin, que d'avoir de bons yeux;
Et qui n'adore pas de vaines simagrées,
N'a ni respect, ni foi pour les choses sacrées.
Allez, tous vos discours ne me font point de peur;
Je sçais comme je parle, & le Ciel voit mon cœur.
De tous vos façonniers on n'est point les esclaves,
Il est de faux dévots, ainsi que de faux braves;
Et, comme on ne voit pas qu'où l'honneur les conduit,
Les vrais braves soient ceux qui font beaucoup de bruit,

Les bons & vrais dévots, qu'on doit ſuivre à la trace,
Ne ſont pas ceux auſſi qui ſont tant de grimace.
Hé quoi! Vous ne ferez nulle diſtinction
Entre l'hypocriſie & la dévotion?
Vous les voulez traiter d'un ſemblable langage,
Et rendre même honneur au maſque qu'au viſage,
Egaler l'artifice à la ſincérité,
Confondre l'apparence avec la vérité,
Eſtimer le fantôme autant que la perſonne,
Et la fauſſe monnoye, à l'égal de la bonne?
Les hommes, la plûpart, ſont étrangement faits!
Dans la juſte nature on ne les voit jamais.
La raiſon a, pour eux, des bornes trop petites,
En chaque caractere, ils paſſent ſes limites,
Et la plus noble choſe, ils la gâtent ſouvent,
Pour la vouloir outrer & pouſſer trop avant.
Que cela vous ſoit dit, en paſſant, mon beau-frere.

ORGON.

Oui, vous êtes, ſans doute, un docteur qu'on révére,
Tout le ſçavoir du monde eſt chez vous retiré,
Vous êtes le ſeul ſage & le ſeul éclairé,
Un oracle, un Caton dans le ſiécle où nous ſommes,
Et, près de vous, ce ſont des ſots que tous les hommes.

CLEANTE.

Je ne ſuis point, mon frere, un docteur révéré,
Et le ſçavoir, chez moi, n'eſt pas tout retiré.
Mais, en un mot, je ſçais, pour toute ma ſcience,
Du faux, avec le vrai, faire la différence;

Et, comme je ne vois nul genre de héros
Qui ſoient plus à priſer que les parfaits dévots,
Aucune choſe au monde & plus noble & plus belle
Que la ſainte ferveur d'un véritable zéle,
Auſſi ne vois-je rien qui ſoit plus odieux,
Que le dehors plâtré d'un zéle ſpécieux,
Que ces francs charlatans, que ces dévots de place,
De qui la ſacrilege & trompeuſe grimace
Abuſe impunément, & ſe jouë, à leur gré,
De ce qu'ont les mortels de plus ſaint & ſacré.
Ces gens, qui, par une ame à l'intérêt ſoumiſe,
Font de dévotion métier & marchandiſe,
Et veulent achepter crédit & dignités,
A prix de faux clins d'yeux, & d'élans affectés,
Ces gens, dis-je, qu'on voit, d'une ardeur non commune,
Par le chemin du Ciel, courir à leur fortune,
Qui, brûlans & prians, demandent chaque jour,
Et prêchent la retraite au milieu de la cour,
Qui ſçavent ajuſter leur zéle avec leurs vices,
Sont promts, vindicatifs, ſans foi, pleins d'artifices,
Et, pour perdre quelqu'un, couvrent inſolemment
De l'intérêt du Ciel leur fier reſſentiment;
D'autant plus dangereux dans leur âpre colére,
Qu'ils prennent, contre nous, des armes qu'on révére,
Et que leur paſſion, dont on leur ſçait bon gré,
Veut nous aſſaſſiner avec un fer ſacré.
De ce faux caractére on en voit trop paroître;
Mais les dévots de cœur ſont aiſés à connoître.

Notre siécle, mon frere, en expose à nos yeux;
Qui peuvent nous servir d'exemples glorieux.
Regardez Ariston, regardez Périandre,
Oronte, Alcidamas, Polidore, Clitandre;
Ce titre par aucun ne leur est débattu,
Ce ne sont point du tout fanfarons de vertu;
On ne voit point, en eux, ce faste insuportable,
Et leur dévotion est humaine & traitable.
Ils ne censurent point toutes nos actions,
Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections,
Et, laissant la fierté des paroles aux autres,
C'est, par leurs actions, qu'ils reprennent les nôtres.
L'apparence du mal a, chez eux, peu d'appui,
Et leur ame est portée à juger bien d'autrui;
Point de cabale en eux, point d'intrigues à suivre;
On les voit, pour tous soins, se mêler de bien vivre.
Jamais, contre un pécheur, ils n'ont d'acharnement,
Ils attachent leur haine au péché seulement,
Et ne veulent point prendre, avec un zéle extrême,
Les intérêts du Ciel, plus qu'il ne veut lui-même.
Voilà mes gens, voilà comme il en faut user,
Voilà l'exemple enfin qu'il se faut proposer.
Votre homme, à dire vrai, n'est pas de ce modéle;
C'est de fort bonne foi que vous vantez son zéle,
Mais, par un faux éclat, je vous crois ébloui.

ORGON.

Monsieur mon cher beau-frere, avez-vous tout dit?

CLEANTE.

Oui.

ORGON *s'en allant.*

Je ſuis votre valet.

CLEANTE.

De grace, un mot, mon frere.
Laiſſons-là ce diſcours. Vous ſçavez que Valére,
Pour être votre gendre, a parole de vous.

ORGON.

Oui.

CLEANTE.

Vous aviez pris jour pour un lien ſi doux.

ORGON.

Il eſt vrai.

CLEANTE.

Pourquoi donc en différer la fête?

ORGON.

Je ne ſçais.

CLEANTE.

Auriez-vous autre penſée en tête?

ORGON.

Peut-être.

CLEANTE.

Vous voulez manquer à votre foi?

ORGON.

Je ne dis pas cela.

CLEANTE.

Nul obſtacle, je croi,

Ne vous peut empêcher d'accomplir vos promeſſes.

ORGON.

Selon.

CLEANTE.

Pour dire un mot, faut-il tant de fineſſes?
Valere, ſur ce point, me fait vous viſiter.

ORGON.

Le Ciel en ſoit loué.

CLEANTE.

Mais que lui reporter?

ORGON.

Tout ce qu'il vous plaira.

CLEANTE.

Mais il eſt néceſſaire
De ſçavoir vos deſſeins. Quels ſont-ils donc?

ORGON.

De faire
Ce que le Ciel voudra.

CLEANTE.

Mais parlons tout de bon.
Valere a votre foi. La tiendrez-vous, ou non?

ORGON.

Adieu.

CLEANTE *ſeul.*

Pour ſon amour, je crains une diſgrace;
Et je dois l'avertir de tout ce qui ſe paſſe.

Fin du premier Acte.



ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

ORGON, MARIANE.

ORGON.


ARIANE.

MARIANE.

Mon pere.

ORGON.

Approchez. J'ai de quoi
Vous parler en ſecret.

MARIANE *à Orgon qui regarde dans un cabinet.*

Que cherchez-vous?

ORGON.

Je voi
Si quelqu'un n'eſt point là qui pourroit nous entendre;
Car ce petit endroit eſt propre pour ſurprendre.
Or ſus, nous voilà bien. J'ai, Mariane, en vous
Remarqué, de tout tems, un eſprit aſſez doux,
Et, de tout tems auſſi, vous m'avez été chére.

MARIANE.

Je ſuis fort redevable à cet amour de pere.

ORGON.

C'eſt fort bien dit, ma fille; &, pour le mériter,
Vous devez n'avoir ſoin que de me contenter.

MARIANE.

C'eſt où je mets auſſi ma gloire la plus haute.

ORGON.

Fort bien. Que dites-vous de Tartuffe notre hôte?

MARIANE.

Qui? Moi?

ORGON.

Vous. Voyez bien comme vous répondrez.

MARIANE.

Hélas! J'en dirai, moi, tout ce que vous voudrez.

SCENE II.

ORGON, MARIANE, DORINE, *entrant doucement & ſe tenant derriére Orgon, ſans être vûe.*

ORGON.

C'Eſt parler ſagement. Dites-moi donc, ma fille,
Qu'en toute ſa perſonne un haut mérite brille,
Qu'il touche votre cœur, & qu'il vous feroit doux
De le voir, par mon choix, devenir votre époux.
Hé?

MARIANE.

Hé?

ORGON.

Qu'eſt-ce?

MARIANE.

Plaît-il?

ORGON.

Quoi?

MARIANE.

Me ſuis-je mépriſe?

ORGON.

Comment?

MARIANE.

Qui voulez-vous, mon pere, que je diſe,
Qui me touche le cœur, & qu'il me ſeroit doux
De voir, par votre choix, devenir mon époux?

ORGON.

Tartuffe.

MARIANE.

Il n'en eſt rien, mon pere, je vous jure.
Pourquoi me faire dire une telle impoſture?

ORGON.

Mais je veux que cela ſoit une vérité;
Et c'eſt aſſez pour vous que je l'aye arrêté.

MARIANE.

Quoi! Vous voulez, mon pere...

ORGON.

Oui, je prétends, ma fille,
Unir, par votre hymen, Tartuffe à ma famille.

Il ſera votre époux, j'ai réſolu cela;
Et, comme ſur vos vœux je...
[*appercevant Dorine.*]
Que faites-vous là?
La curioſité, qui vous preſſe, eſt bien forte,
Mamie, à nous venir écouter de la ſorte?

DORINE.

Vrayment, je ne ſçais pas ſi c'eſt un bruit qui part
De quelque conjecture, ou d'un coup de hazard.
Mais de ce mariage, on m'a dit la nouvelle,
Et j'ai traité cela de pure bagatelle.

ORGON.

Quoi donc? La choſe eſt-elle incroyable?

DORINE.

A tel point,
Que vous-même, Monſieur, je ne vous en crois point.

ORGON.

Je ſçais bien le moyen de vous le faire croire.

DORINE.

Oui, oui, vous nous contez une plaiſante hiſtoire.

ORGON.

Je conte juſtement ce qu'on verra dans peu.

DORINE.

Chanſons.

ORGON.

Ce que je dis, ma fille, n'eſt point jeu.

DORINE.

DORINE.

Allez, ne croyez point à monſieur votre pere,
Il raille.

ORGON.

Je vous dis...

DORINE.

Non, vous avez beau faire,
On ne vous croira point.

ORGON.

A la fin, mon courroux...

DORINE.

Hé bien, on vous croit donc, & c'eſt tant pis pour vous,
Quoi! Se peut il, monſieur, qu'avec l'air d'homme ſage,
Et cette large barbe au milieu du viſage,
Vous ſoyez aſſez fou pour vouloir...

ORGON.

Ecoutez.
Vous avez pris céans certaines privautés
Qui ne me plaiſent point; je vous le dis, mamie.

DORINE.

Parlons ſans nous fâcher, monſieur, je vous ſupplie.
Vous moquez-vous des gens, d'avoir fait ce complot?
Votre fille n'eſt point l'affaire d'un bigot.
Il a d'autres emplois, auſquels il faut qu'il penſe;
Et puis, que vous apporte une telle alliance?
A quel ſujet aller, avec tout votre bien,
Choiſir un gendre gueux...

ORGON.

Taiſez-vous. S'il n'a rien

Sçachez que c'eſt par là qu'il faut qu'on le révére.
Sa miſére eſt, ſans doute, une honnête miſére,
Au-deſſus des grandeurs elle doit l'élever,
Puiſqu'enfin, de ſon bien, il s'eſt laiſſé priver,
Par ſon trop peu de ſoin des choſes temporelles,
Et ſa puiſſante attache aux choſes éternelles.
Mais mon ſecours pourra lui donner les moyens
De ſortir d'embarras, & rentrer dans ſes biens
Ce ſont fiefs, qu'à bon titre, au pays on renomme;
Et, tel que l'on le voit, il eſt bien gentilhomme.

DORINE.

Oui, c'eſt lui qui le dit; & cette vanité,
Monſieur, ne ſiéd pas bien avec la piété.
Qui d'une ſainte vie embraſſe l'innocence,
Ne doit pas tant prôner ſon nom & ſa naiſſance;
Et l'humble procédé de la dévotion,
Souffre mal les éclats de cette ambition.
A quoi bon cet orgueil? .... Mais ce diſcours vous bleſſe.
Parlons de ſa perſonne, & laiſſons ſa nobleſſe.
Ferez-vous poſſeſſeur ſans quelque peu d'ennui,
D'une fille comme elle, un homme comme lui?
Et ne devez-vous pas ſonger aux bienſéances,
Et de cette union prévoir les conſéquences?
Sçachez que d'une fille on riſque la vertu,
Lorſque, dans ſon hymen, ſon goût eſt combattu;
Que le deſſein d'y vivre en honnête perſonne,
Dépend des qualités du mari qu'on lui donne;

Et que ceux, dont par tout on montre au doigt le front,
Font leurs femmes, ſouvent ce qu'on voit qu'elles ſont.
Il eſt bien difficile enfin d'être fidéle
A de certains maris faits d'un certain modéle;
Et qui donne à ſa fille un homme qu'elle hait,
Eſt reſponſable au Ciel des fautes qu'elle fait.
Songez à quels périls votre deſſein vous livre.

ORGON.

Je vous dis qu'il me faut apprendre d'elle à vivre.

DORINE.

Vous n'en feriez que mieux de ſuivre mes leçons.

ORGON.

Ne nous amuſons point, ma fille, à ces chanſons;
Je ſçais ce qu'il vous faut, & je ſuis votre pere.
J'avois donné pour vous ma parole à Valére;
Mais, outre qu'à jouer on dit qu'il eſt enclin,
Je le ſoupçonne encor d'être un peu libertin;
Je ne remarque point qu'il hante les égliſes.

DORINE.

Voulez-vous qu'il y coure à vos heures préciſes,
Comme ceux qui n'y vont que pour être appercûs?

ORGON.

Je ne demande pas votre avis là-deſſus.
Enfin, avec le Ciel, l'autre eſt le mieux du monde.
Et c'eſt une richeſſe à nulle autre ſeconde.
Cet hymen, de tous biens, comblera vos déſirs,
Et ſera tout confit en douceurs & plaiſirs.

Enſemble vous vivrez, dans vos ardeurs fidéles,
Comme deux vrays enfans, comme deux tourterelles;
A nul fâcheux débat jamais vous n'en viendrez;
Et vous ferez, de lui, tout ce que vous voudrez.

DORINE.

Elle? Elle n'en fera qu'un ſot, je vous aſſûre.

ORGON.

Ouais! Quels diſcours!

DORINE.

Je dis qu'il en a l'encolûre,
Et que ſon aſcendant, monſieur, l'emportera
Sur toute la vertu que votre fille aura.

ORGON.

Ceſſez de m'interrompre; & ſongez à vous taire,
Sans mettre votre néz où vous n'avez que faire.

DORINE.

Je n'en parle, monſieur, que pour votre intérêt.

ORGON.

C'eſt prendre trop de ſoin, taiſez-vous, s'il vous plaît.

DORINE.

Si l'on ne vous aimoit...

ORGON.

Je ne veux pas qu'on m'aime.

DORINE.

Et je veux vous aimer, monſieur, malgré vous-même.

ORGON.

Ah!

DORINE.

Votre honneur m'eſt cher, & je ne puis ſouffrir
Qu'aux brocards d'un chacun vous alliez vous offrir.

ORGON.

Vous ne vous tairez point?

DORINE.

C'eſt une conſcience,
Que de vous laiſſer faire une telle alliance.

ORGON.

Te tairas-tu, ſerpent, dont les traits effrontés...

DORINE.

Ah! vous êtes dévot, & vous vous emportez?

ORGON.

Oui, ma bile s'échauffe à toutes ces fadaiſes,
Et, tout réſolument, je veux que tu te taiſes.

DORINE.

Soit. Mais ne diſant mot, je n'en penſe pas moins.

ORGON.

Penſe, ſi tu le veux; mais applique tes ſoins
[*à ſa fille.*]
A ne m'en point parler, ou... Suffit... Comme ſage
J'ai peſé mûrement toutes choſes.

DORINE *à part.*

J'enrage,
De ne pouvoir parler.

ORGON.

Sans être damoiſeau,
Tartuffe eſt fait de ſorte...

DORINE *à part.*

Oui, c'eſt un beau muſeau.

ORGON.

Que quand tu n'aurois même aucune ſympathie
Pour tous les autres dons...

DORINE *à part.*

La voilà bien lottie!

[*Orgon ſe tourne du côté de Dorine; &, les bras croiſés, l'écoute & la regarde en face.*]

Si j'étois en ſa place, un homme, aſſûrément,
Ne m'épouſeroit pas de force, impunément,
Et je lui ferois voir, bientôt après la fête,
Qu'une femme a toujours une vengeance prête.

ORGON *à Dorine.*

Donc, de ce que je dis, on ne fera nul cas?

DORINE.

De quoi vous plaignez-vous? Je ne vous parle pas.

ORGON.

Qu'eſt-ce que tu fais donc?

DORINE.

Je me parle à moi-même.

ORGON.

[*à part.*]

Fort bien. Pour châtier ſon inſolence extrême,
Il faut que je lui donne un revers de ma main.

[*Il ſe met en poſture de donner un ſoufflet à Dorine; & à chaque mot qu'il dit à ſa fille, il ſe tourne pour regarder Dorine, qui ſe tient droite ſans parler.*]

Ma fille, vous devez approuver mon deſſein...

Croire que le mari.... que j'ai ſçû vous élire...

[*à Dorine.*]

Que ne te parles-tu?

DORINE.

Je n'ai rien à me dire.

ORGON.

Encore un petit mot.

DORINE.

Il ne me plaît pas, moi.

ORGON.

Certes, je t'y guettois.

DORINE.

Quelque ſotte, ma foi.

ORGON.

Enfin, ma fille, il faut payer d'obéïſſance,
Et montrer, pour mon choix, entiére déférence.

DORINE *en s'enfuyant.*

Je me moquerois fort de prendre un tel époux.

ORGON *après avoir manqué de donner un ſoufflet à Dorine.*

Vous avez là, ma fille, une peſte avec vous,
Avec qui, ſans péché, je ne ſçaurois plus vivre.
Je me ſens hors d'état maintenant de pourſuivre;
Ses diſcours inſolens m'ont mis l'eſprit en feu,
Et je vais prendre l'air pour me raſſeoir un peu.

SCENE III.

MARIANE, DORINE.

DORINE.

AVez-vous donc perdu, dites-moi, la parole?
Et faut-il qu'en ceci je faſſe votre rôle?
Souffrir qu'on vous propoſe un projet inſenſé,
Sans que, du moindre mot, vous l'ayez repouſſé!

MARIANE.

Contre un pere abſolu, que veux-tu que je faſſe?

DORINE.

Ce qu'il faut, pour parer une telle menace.

MARIANE.

Quoi?

DORINE.

Lui dire qu'un cœur n'aime point par autrui;
Que vous vous mariez pour vous, non pas pour lui;
Qu'étant celle, pour qui, ſe fait toute l'affaire,
C'eſt à vous, non à lui, que le mari doit plaire;
Et que, ſi ſon tartuffe eſt pour lui ſi charmant,
Il le peut épouſer ſans nul empêchement.

MARIANE.

Un pere, je l'avouë, a ſur nous tant d'empire,
Que je n'ai jamais eu la force de rien dire.

DORINE.

Mais raiſonnons. Valére a fait pour vous des pas,
L'aimez-vous, je vous prie, ou ne l'aimez-vous pas?

MARIANE.

MARIANE.

Ah! Qu'envers mon amour, ton injuſtice eſt grande,
Dorine! Me dois-tu faire cette demande?
T'ai-je pas, là-deſſus, ouvert cent fois mon cœur?
Et ſçais-tu pas, pour lui, juſqu'où va mon ardeur?

DORINE.

Que ſçais-je ſi le cœur a parlé par la bouche;
Et ſi c'eſt, tout de bon, que cet amant, vous touche.

MARIANE.

Tu me fais un grand tort, Dorine, d'en douter,
Et mes vrays ſentimens ont ſçû trop éclatter.

DORINE.

Enfin, vous l'aimez donc?

MARIANE.

Oui, d'une ardeur extrême.

DORINE.

Et, ſelon l'apparence, il vous aime de même?

MARIANE.

Je le crois.

DORINE.

Et tous deux brûlez également
De vous voir mariés enſemble?

MARIANE.

Aſſûrément.

DORINE.

Sur cette autre union, quelle eſt donc votre attente?

MARIANE.

De me donner la mort, ſi l'on me violente.

DORINE.

Fort bien. C'eſt un recours où je ne ſongeois pas.
Vous n'avez qu'à mourir pour ſortir d'embarras.
Le reméde, ſans doute, eſt merveilleux. J'enrage,
Lorſque j'entends tenir ces ſortes de langage.

MARIANE.

Mon Dieu! De quelle humeur, Dorine, tu te rends?
Tu ne compatis point aux déplaiſirs des gens.

DORINE.

Je ne compatis point à qui dit des ſornettes,
Et dans l'occaſion mollit, comme vous faites.

MARIANE.

Mais que veux-tu? Si j'ai de la timidité...

DORINE.

Mais l'amour, dans un cœur, veut de la fermeté.

MARIANE.

Mais n'en gardai-je pas pour les feux de Valére,
Et n'eſt-ce pas à lui de m'obtenir d'un pere?

DORINE.

Mais quoi? Si votre pere eſt un bourru fieffé,
Qui s'eſt de ſon Tartuffe entiérement coëffé,
Et manque à l'union qu'il avoit arrêtée,
La faute, à votre amant, doit-elle être imputée?

MARIANE.

Mais, par un haut refus, & d'éclatans mépris,
Ferai-je, dans mon choix, voir un cœur trop épris?
Sortirai-je pour lui, quelque éclat dont il brille,
De la pudeur du ſexe, & du devoir de fille?

Et veux-tu que mes feux par le monde étalés...

DORINE.

Non, non, je ne veux rien. Je vois que vous voulez
Etre à monſieur Tartuffe; & j'aurois, quand j'y penſe,
Tort de vous détourner d'une telle alliance.
Quelle raiſon aurois-je à combattre vos vœux?
Le parti, de ſoi-même, eſt fort avantageux.
Monſieur Tartuffe! Oh, oh! N'eſt-ce rien qu'on propoſe?
Certes, monſieur Tartuffe, à bien prendre la choſe,
N'eſt pas un homme, non, qui ſe mouche du piéd,
Et ce n'eſt pas peu d'heur que d'être ſa moitié.
Tout le monde déjà de gloire le couronne,
Il eſt noble chez lui, bien fait de ſa perſonne,
Il a l'oreille rouge, & le teint bien fleuri;
Vous vivrez trop contente avec un tel mari.

MARIANE.

Mon Dieu!

DORINE.

Quelle allégreſſe aurez-vous dans votre ame,
Quand, d'un époux ſi beau, vous vous verrez la femme!

MARIANE.

Ah! Ceſſe, je te prie, un ſemblable diſcours;
Et, contre cet hymen, ouvre-moi du ſecours.
C'en eſt fait, je me rends, & ſuis prête à tout faire.

DORINE.

Non, il faut qu'une fille obéiſſe à ſon pere,
Voulût-il lui donner un ſinge pour époux.
Votre ſort eſt fort beau. De quoi vous plaignez-vous?

Vous irez par le coche en sa petite ville,
Qu'en oncles, & cousins, vous trouverez fertile;
Et vous vous plairez fort à les entretenir.
D'abord, chez le beau monde on vous fera venir.
Vous irez visiter, pour votre bien-venuë,
Madame la baillive, & madame l'éluë,
Qui d'un siége pliant vous feront honorer.
Là, dans le carnaval, vous pourrez espérer
Le bal, & la grand'bande, à sçavoir, deux musettes,
Et, par-fois, Fagotin & les marionettes;
Si pourtant votre époux....

MARIANE.

Ah! Tu me fais mourir.
De tes conseils, plûtôt, songe à me secourir.

DORINE.

Je suis votre servante.

MARIANE.

Hé, Dorine, de grace...

DORINE.

Il faut, pour vous punir, que cette affaire passe.

MARIANE.

Ma pauvre fille!

DORINE.

Non.

MARIANE.

Si mes vœux déclarés.....

DORINE.

Point. Tartuffe est votre homme, & vous en tâterez.

MARIANE.

Tu ſçais qu'à toi, toujours, je me ſuis confiée.
Fai-moi....

DORINE.

Non. Vous ſerez, ma foi, tartuffiée.

MARIANE.

Hé bien, puiſque mon ſort ne ſçauroit t'émouvoir,
Laiſſe-moi deſormais toute à mon déſeſpoir.
C'eſt de lui que mon cœur empruntera de l'aide;
Et je ſçais, de mes maux, l'infaillible reméde.
[*Elle veut s'en aller.*]

DORINE.

Hé, là, là, revenez. Je quitte mon courroux.
Il faut nonobſtant tout, avoir pitié de vous.

MARIANE.

Vois-tu, ſi l'on m'expoſe à ce cruel martyre,
Je te le dis, Dorine, il faudra que j'expire.

DORINE.

Ne vous tourmentez point. On peut adroitement
Empêcher..... Mais voici Valére votre amant.

SCENE IV.

VALERE, MARIANE, DORINE.

VALERE.

On vient de débiter, madame, une nouvelle,
Que je ne sçavois pas, & qui sans doute est belle.

MARIANE.

Quoi ?

VALERE.

Que vous épousez Tartuffe.

MARIANE.

Il est certain
Que mon pere s'est mis en tête ce dessein.

VALERE.

Votre pere, madame....

MARIANE.

A changé de visée.
La chose vient par lui de m'être proposée.

VALERE.

Quoi ! Sérieusement ?

MARIANE.

Oui sérieusement.
Il s'est, pour cet hymen, déclaré hautement.

VALERE.

Et quel est le dessein où votre ame s'arrête,
Madame ?

MARIANE.

Je ne ſçais.

VALERE.

La réponſe eſt honnête.

Vous ne ſçavez ?

MARIANE.

Non.

VALERE.

Non ?

MARIANE.

Que me conſeillez-vous ?

VALERE.

Je vous conſeille, moi, de prendre cet époux.

MARIANE.

Vous me le conſeillez ?

VALERE.

Oui.

MARIANE.

Tout de bon ?

VALERE.

Sans doute.

Le choix eſt glorieux, & vaut bien qu'on l'écoute.

MARIANE.

Hé bien, c'eſt un conſeil, monſieur, que je reçoi.

VALERE.

Vous n'aurez pas grand peine à le ſuivre, je croi.

MARIANE.

Pas plus qu'à le donner en a souffert votre ame.

VALERE.

Moi, je vous l'ai donné pour vous plaire, madame.

MARIANE.

Et moi, je le suivrai, pour vous faire plaisir.

DORINE *se retirant dans le fond du théatre.*

Voyons ce qui pourra de ceci réussir.

VALERE.

C'est donc ainsi qu'on aime? Et c'étoit tromperie,
Quand vous...

MARIANE.

Ne parlons point de cela, je vous prie.
Vous m'avez dit, tout franc, que je dois accepter
Celui que, pour époux, on me veut présenter;
Et je déclare, moi, que je prétends le faire,
Puisque vous m'en donnez le conseil salutaire.

VALERE.

Ne vous excusez point sur mes intentions.
Vous aviez pris déjà vos résolutions;
Et vous vous saisissez d'un prétexte frivole,
Pour vous autoriser à manquer de parole.

MARIANE.

Il est vray, c'est bien dit.

VALERE.

Sans doute; & votre cœur
N'a jamais eu pour moi de véritable ardeur.

MARIANE.

MARIANE.

Hélas! Permis à vous d'avoir cette penſée.

VALERE.

Oui, oui, permis à moi; mais mon ame offenſée
Vous préviendra, peut-être, en un pareil deſſein;
Et je ſçais où porter, & mes vœux, & ma main.

MARIANE.

Ah! Je n'en doute point; & les ardeurs qu'excite
Le mérite.....

VALERE.

Mon Dieu! Laiſſons-là le mérite,
J'en ai fort peu ſans doute; & vous en faites foi
Mais j'eſpére aux bontés qu'une autre aura pour moi;
Et j'en ſçais de qui l'ame, à ma retraite ouverte,
Conſentira ſans honte à réparer ma perte.

MARIANE.

La perte n'eſt pas grande; &, de ce changement,
Vous vous conſolerez aſſez facilement.

VALERE.

J'y ferai mon poſſible, & vous le pouvez croire.
Un cœur qui nous oublie, engage notre gloire,
Il faut, à l'oublier, mettre auſſi tous nos ſoins;
Si l'on n'en vient à bout, on le doit feindre au moins,
Et cette lâcheté jamais ne ſe pardonne,
De montrer de l'amour pour qui nous abandonne.

MARIANE.

Ce ſentiment, ſans doute, eſt noble & relevé.

VALERE.

Fort bien; &, d'un chacun, il doit être approuvé.
Hé quoi! Vous voudriez qu'à jamais, dans mon ame,
Je gardaſſe pour vous les ardeurs de ma flâme?
Et vous viſſe, à mes yeux, paſſer en d'autres bras,
Sans mettre ailleurs un cœur dont vous ne voulez pas?

MARIANE.

Au contraire, pour moi, c'eſt ce que je ſouhaite;
Et je voudrois déjà que la choſe fût faite.

VALERE.

Vous le voudriez?

MARIANE.

Oui.

VALERE.

C'eſt aſſez m'inſulter,
Madame; &, de ce pas, je vais vous contenter.
[*Il fait un pas pour s'en aller.*]

MARIANE.

Fort bien.

VALERE *revenant.*

Souvenez-vous au moins, que c'eſt vous-même
Qui contraignez mon cœur à cet effort extrême.

MARIANE.

Oui.

VALERE *revenant encore.*

Et que le dessein que mon ame conçoit,
N'est rien qu'à votre exemple.

MARIANE.

A mon exemple, soit.

VALERE *en sortant.*

Suffit. Vous allez être à point nommé servie.

MARIANE.

Tant mieux.

VALERE *revenant encore.*

Vous me voyez, c'est pour toute ma vie.

MARIANE.

A la bonne heure.

VALERE *se retournant lorsqu'il est prêt à sortir.*

Hé?

MARIANE.

Quoi?

VALERE.

Ne m'appellez-vous pas?

MARIANE.

Moi? Vous rêvez.

VALERE.

Hé bien, je poursuis donc mes pas.
Adieu, madame.

[*Il s'en va lentement.*]

MARIANE.

Adieu, monsieur.

DORINE *à Mariane.*

Pour moi, je penſe
Que vous perdez l'eſprit par cette extravagance;
Et je vous ai laiſſés tout du long quereller,
Pour voir où tout cela pourroit enfin aller.
Holà, ſeigneur Valere.

[*Elle arrête Valere par le bras.*]

VALERE *feignant de réſiſter.*

Hé, que veux-tu Dorine?

DORINE.

Venez ici.

VALERE.

Non, non, le dépit me domine.
Ne me détourne point de ce qu'elle a voulu.

DORINE.

Arrêtez.

VALERE.

Non. Vois-tu, c'eſt un point réſolu.

DORINE.

Ah!

MARIANE *à part.*

Il ſouffre à me voir, ma préſence le chaſſe;
Et je ferai bien mieux de lui quitter la place.

DORINE *quittant Valére & courant après Mariane.*

A l'autre. Où courez-vous?

MARIANE.

Laiſſe.

DORINE.

Il faut revenir.

MARIANE.

Non, non, Dorine, en vain tu veux me retenir.

VALERE *à part.*

Je vois bien que ma vûë eſt pour elle un ſupplice;
Et, ſans doute, il vaut mieux que je l'en affranchiſſe.

DORINE *quittant Mariane & courant après Valére.*

Encor? Diantre ſoit fait de vous! Si... Je le veux,
Ceſſez ce badinage, & venez-çà tous deux.

[*Elle prend Valére & Mariane par la main, & les raméne.*]

VALERE *à Dorine.*

Mais quel eſt ton deſſein?

MARIANE *à Dorine.*

Qu'eſt-ce que tu veux faire?

DORINE.

Vous bien remettre enſemble, & vous tirer d'affaire.
[*à Valére.*]
Etes-vous fou, d'avoir un pareil démêlé?

VALERE.

N'as-tu pas entendu comme elle m'a parlé?

DORINE *à Mariane.*

Etes-vous folle, vous, de vous être emportée?

MARIANE.

N'as-tu pas vû la choſe, & comme il m'a traitée?

DORINE.

[*à Valére.*]

Sottiſe des deux parts. Elle n'a d'autre ſoin,
Que de ſe conſerver à vous j'en ſuis témoin.

[*à Mariane.*]

Il n'aime que vous ſeul, & n'a point d'autre envie,
Que d'être votre époux, j'en réponds ſur ma vie.

MARIANE *à Valére.*

Pourquoi donc me donner un ſemblable conſeil?

VALERE *à Mariane.*

Pourquoi m'en demander ſur un ſujet pareil?

DORINE.

Vous êtes fous tous deux. Çà la main, l'un & l'autre.

[*à Valére.*]

Allons, vous.

VALERE *en donnant ſa main à Dorine.*

A quoi bon ma main?

DORINE.

[*à Mariane.*]

Ah! Çà, la vôtre.

MARIANE *en donnant auſſi ſa main.*

De quoi ſert tout cela?

DORINE.

Mon Dieu! Vîte, avancez.
Vous vous aimez tous deux plus que vous ne penſez.

[*Valére & Mariane ſe tiennent quelque tems par la main ſans ſe regarder.*]

VALERE *se tournant vers Mariane.*

Mais ne faites donc point les choses avec peine,
Et regardez un peu les gens sans nulle haine.

[*Mariane se tourne du côté de Valére en lui souriant.*]

DORINE.

A vous dire le vray, les amans sont bien fous!

VALERE *à Mariane.*

Oh-çà, n'ai-je pas lieu de me plaindre de vous?
Et, pour n'en point mentir, n'êtes-vous point méchante
De vous plaire à me dire une chose affligeante?

MARIANE.

Mais vous, n'êtes-vous pas l'homme le plus ingrat...

DORINE.

Pour une autre saison, laissons tout ce débat,
Et songeons à parer ce fâcheux mariage.

MARIANE.

Di-nous donc quels ressorts il faut mettre en usage.

DORINE.

Nous en ferons agir de toutes les façons.

[*à Mariane.*] [*à Valére.*]

Votre pere se moque, & ce sont des chansons.

[*à Mariane.*]

Mais, pour vous, il vaut mieux qu'à son extravagance,
D'un doux consentement vous prêtiez l'apparence,
Afin qu'en cas d'alarme, il vous soit plus aisé
De tirer en longueur cet hymen proposé.
En attrappant du tems, à tout on remédie.
Tantôt vous payerez de quelque maladie,

Qui viendra tout-à-coup, & voudra des délais;
Tantôt vous payerez de presage mauvais;
Vous aurez fait d'un mort la rencontre fâcheuse,
Cassé quelque miroir, ou songé d'eau bourbeuse;
Enfin, le bon de tout, c'est qu'à d'autres qu'à lui,
On ne peut vous lier, que vous ne disiez, oui.
Mais, pour mieux réussir, il est bon, ce me semble,
Qu'on ne vous trouve point, tous deux, parlant ensemble.
[*à Valére.*]
Sortez, &, sans tarder, employez vos amis
Pour vous faire tenir ce qu'on vous a promis.
[*à Mariane.*]
Nous, allons réveiller les efforts de son frere;
Et, dans notre parti, rejetter la belle-mere.
Adieu.

VALERE *à Mariane.*

Quelques efforts que nous préparions tous,
Ma plus grande espérance, à vray dire, est en vous.

MARIANE *à Valére.*

Je ne vous réponds pas des volontés d'un pere;
Mais je ne serai point à d'autre qu'à Valére.

VALERE.

Que vous me comblez d'aise! Et quoi que puisse oser...

DORINE.

Ah! Jamais les amans ne sont las de jaser.
Sortez, vous dis-je.

VALERE *revenant sur ses pas.*

Enfin...

DORINE.

DORINE.

Quel caquet est le vôtre?

Tirez de cette part; & vous, tirez de l'autre.

[*Dorine les pousse chacun par l'épaule, & les oblige de se séparer.*]

Fin du second Acte.





ACTE TROISIÉME.

SCENE PREMIERE.

DAMIS, DORINE.

DAMIS.


Ue la foudre, sur l'heure achéve mes destins,
Qu'on me traite par tout du plus grand des faquins,
S'il est aucun respect, ni pouvoir qui m'arrête,
Et si je ne fais pas quelque coup de ma tête.

DORINE.

De grace modérez un tel emportement.
Votre pere n'a fait qu'en parler simplement;
On n'exécute pas tout ce qui se propose;
Et le chemin est long du projet à la chose.

DAMIS.

Il faut que de ce fat j'arrête les complots,
Et qu'à l'oreille, un peu, je lui dise deux mots.

DORINE.

Ah! Tout doux. Envers lui, comme envers votre pere,
Laissez agir les soins de votre belle-mere.

Sur l'esprit de Tartuffe, elle a quelque crédit;
Il se rend complaisant à tout ce qu'elle dit;
Et pourroit bien avoir douceur de cœur pour elle.
Plût à Dieu qu'il fût vray! La chose seroit belle.
Enfin, votre intérêt l'oblige à le mander,
Sur l'hymen qui vous trouble, elle veut le sonder,
Sçavoir ses sentimens; & lui faire connoître
Quels fâcheux démêlés il pourra faire naître,
S'il faut qu'à ce dessein il prête quelque espoir.
Son valet dit qu'il prie, & je n'ai pû le voir;
Mais ce valet m'a dit qu'il s'en alloit descendre.
Sortez donc, je vous prie, & me laissez l'attendre.

DAMIS.

Je puis être présent à tout cet entretien.

DORINE.

Point. Il faut qu'ils soient seuls.

DAMIS.

Je ne lui dirai rien.

DORINE.

Vous vous moquez. On sçait vos transports ordinaires,
Et c'est le vray moyen de gâter les affaires.
Sortez.

DAMIS.

Non. Je veux voir, sans me mettre en courroux.

DORINE.

Que vous êtes fâcheux! Il vient. Retirez-vous.

[*Damis va se cacher dans un cabinet qui est au fond du théatre.*]

SCENE II.

TARTUFFE, DORINE.

TARTUFFE *parlant haut à ſon valet qui eſt dans la maiſon, dès qu'il apperçoit Dorine.*

LAurent, ſerrez ma haire, avec ma diſcipline,
Et priez que toujours le Ciel vous illumine.
Si l'on vient pour me voir, je vais, aux priſonniers,
Des aumônes que j'ai partager les deniers.

DORINE *à part.*

Que d'affectation, & de forſanterie!

TARTUFFE.

Que voulez-vous?

DORINE.

Vous dire...

TARTUFFE *tirant un mouchoir de ſa poche.*

Ah! Mon Dieu! Je vous prie,
Avant que de parler, prenez-moi ce mouchoir.

DORINE.

Comment?

TARTUFFE.

Couvrez ce ſein, que je ne ſçaurois voir.
Par de pareils objets les ames ſont bleſſées,
Et cela fait venir de coupables penſées.

DORINE.

Vous êtes donc bien tendre à la tentation,
Et la chair ſur vos ſens fait grande impreſſion?

Certes, je ne ſçais pas quelle chaleur vous monte;
Mais à convoiter, moi, je ne ſuis pas ſi promte;
Et je vous verrois nud, du haut juſques en bas,
Que toute votre peau ne me tenteroit pas.

TARTUFFE.

Mettez dans vos diſcours un peu de modeſtie,
Ou je vais, ſur le champ, vous quitter la partie.

DORINE.

Non, non, c'eſt moi qui vais vous laiſſer en repos,
Et je n'ai ſeulement qu'à vous dire deux mots.
Madame va venir dans cette ſalle baſſe,
Et d'un mot d'entretien vous demande la grace.

TARTUFFE.

Hélas! Très-volontiers.

DORINE *à part.*

Comme il ſe radoucit.
Ma foi, je ſuis toujours pour ce que j'en ai dit.

TARTUFFE.

Viendra-t-elle bientôt?

DORINE.

Je l'entends, ce me ſemble.
Oui, c'eſt elle en perſonne, & je vous laiſſe enſemble.

SCENE III.

ELMIRE, TARTUFFE.

TARTUFFE.

QUe le Ciel à jamais, par sa toute bonté,
Et de l'ame & du corps vous donne la santé,
Et bénisse vos jours, autant que le désire
Le plus humble de ceux que son amour inspire.

ELMIRE.

Je suis fort obligée à ce souhait pieux;
Mais prenons une chaise, afin d'être un peu mieux.

TARTUFFE *assis.*

Comment, de votre mal, vous sentez-vous remise?

ELMIRE *assise.*

Fort bien; & cette fiévre a bientôt quitté prise.

TARTUFFE.

Mes priéres n'ont pas le mérite qu'il faut,
Pour avoir attiré cette grace d'en-haut;
Mais je n'ai fait au Ciel nulle dévote instance,
Qui n'ait eu pour objet votre convalescence.

ELMIRE.

Votre zéle pour moi s'est trop inquiété.

TARTUFFE.

On ne peut trop chérir votre chere santé;
Et, pour la rétablir, j'aurois donné la mienne.

ELMIRE.

C'est pousser bien avant la charité chrétienne,

Et je vous dois beaucoup, pour toutes ces bontés.

TARTUFFE.

Je fais bien moins pour vous, que vous ne méritez.

ELMIRE.

J'ai voulu vous parler en ſecret d'une affaire,
Et ſuis bien-aiſe, ici, qu'aucun ne nous éclaire.

TARTUFFE.

J'en ſuis ravi de même; &, ſans doute, il m'eſt doux,
Madame, de me voir, ſeul à ſeul, avec vous.
C'eſt une occaſion qu'au Ciel j'ai demandée,
Sans que, juſqu'à cette heure, il me l'ait accordée.

ELMIRE.

Pour moi, ce que je veux, c'eſt un mot d'entretien,
Où tout votre cœur s'ouvre, & ne me cache rien.

[*Damis, ſans ſe montrer, entr'ouvre la porte du cabinet dans lequel il s'étoit retiré, pour entendre la converſation.*]

TARTUFFE.

Et je ne veux auſſi, pour grace ſinguliére,
Que montrer à vos yeux mon ame toute entiére;
Et vous faire ſerment, que les bruits que j'ai faits
Des viſites qu'ici reçoivent vos attraits,
Ne ſont pas, envers vous, l'effet d'aucune haine,
Mais plûtôt d'un tranſport de zéle qui m'entraîne,
Et d'un pur mouvement....

ELMIRE.

Je le prends bien auſſi,
Et crois que mon ſalut vous donne ce ſouci.

TARTUFFE *prenant la main d'Elmire, & lui ferrant les doigts.*

Oui, madame, sans doute, & ma ferveur est telle...

ELMIRE.

Ouf, vous me ferrez trop.

TARTUFFE.

C'est par excès de zéle.
De vous faire aucun mal, je n'eus jamais dessein,
Et j'aurois bien plûtôt...

[*Il met la main sur les genoux d'Elmire.*]

ELMIRE.

Que fait là votre main?

TARTUFFE.

Je tâte votre habit, l'étoffe en est moëlleuse.

ELMIRE.

Ah! De grace, laissez, je suis fort chatouilleuse.

[*Elmire recule son fauteüil, & Tartuffe se rapproche d'elle.*]

TARTUFFE *maniant le fichu d'Elmire.*

Mon Dieu! Que de ce point l'ouvrage est merveilleux!
On travaille aujourd'hui d'un air miraculeux;
Jamais en toute chose on n'a vû si bien faire.

ELMIRE.

Il est vray. Mais parlons un peu de notre affaire.
On tient que mon mari veut dégager sa foi,
Et vous donner sa fille. Est-il vray? Dites-moi?

TARTUFFE.

Il m'en a dit deux mots; mais, madame, à vray dire,
Ce n'est pas le bonheur après quoi je soupire;

Et

Et je vois autre part les merveilleux attraits
De la félicité qui fait tous mes ſouhaits.

ELMIRE.

C'eſt que vous n'aimez rien des choſes de la terre.

TARTUFFE.

Mon ſein n'enferme point un cœur qui ſoit de pierre.

ELMIRE.

Pour moi, je crois qu'au Ciel tendent tous vos ſoupirs,
Et que rien, ici bas, n'arrête vos déſirs.

TARTUFFE.

L'amour qui nous attache aux beautés éternelles,
N'étouffe pas en nous l'amour des temporelles.
Nos ſens facilement peuvent être charmés
Des ouvrages parfaits que le Ciel a formés.
Ses attraits réfléchis brillent dans vos pareilles;
Mais il étale en vous ſes plus rares merveilles.
Il a, ſur votre face, épanché des beautés,
Dont les yeux ſont ſurpris, & les cœurs tranſportés;
Et je n'ai pû vous voir parfaite créature,
Sans admirer en vous l'auteur de la nature,
Et d'un ardent amour ſentir mon cœur atteint,
Au plus beau des portraits, où lui-même il s'eſt peint.
D'abord, j'appréhendai que cette ardeur ſecrette
Ne fût du noir eſprit une ſurpriſe adroite;
Et même, à fuir vos yeux, mon cœur ſe réſolut,
Vous croyant un obſtacle à faire mon ſalut.
Mais enfin, je connus, ô beauté toute aimable,
Que cette paſſion peut n'être point coupable;

Que je puis l'ajuster avecque la pudeur,
Et c'est ce qui m'y fait abandonner mon cœur.
Ce m'est je le confesse, une audace bien grande,
Que d'oser de ce cœur vous adresser l'offrande;
Mais j'attends, en mes vœux, tout de votre bonté,
Et rien des vains efforts de mon infirmité.
En vous est mon espoir, mon bien, ma quiétude;
De vous dépend ma peine, ou ma béatitude;
Et je vais être enfin, par votre seul arrêt,
Heureux, si vous voulez; malheureux, s'il vous plaît.

ELMIRE.

La déclaration est tout-à-fait galante,
Mais elle est, à vray dire, un peu bien surprenante.
Vous deviez, ce me semble, armer mieux votre sein,
Et raisonner un peu sur un pareil dessein.
Un dévot comme vous, & que par tout on nomme...

TARTUFFE.

Ah! Pour être dévot, je n'en suis pas moins homme:
Et, lorsqu'on vient à voir vos célestes appas,
Un cœur se laisse prendre, & ne raisonne pas.
Je sçais qu'un tel discours de moi paroît étrange,
Mais, madame, après tout, je ne suis pas un ange;
Et, si vous condamnez l'aveu que je vous fais,
Vous devez vous en prendre à vos charmans attraits.
Dès que j'en vis briller la splendeur plus qu'humaine,
De mon intérieur vous fûtes souveraine;
De vos regards divins l'ineffable douceur,
Força la résistance où s'obstinoit mon cœur;

Elle ſurmonta tout, jeûnes, priéres, larmes,
Et tourna tous mes vœux du côté de vos charmes.
Mes yeux & mes ſoupirs vous l'ont dit mille fois;
Et, pour mieux m'expliquer, j'employe ici la voix.
Que ſi vous contemplez, d'une ame un peu bénigne,
Les tribulations de votre eſclave indigne,
S'il faut que vos bontés veuillent me conſoler,
Et juſqu'à mon néant daignent ſe ravaler,
J'aurai toujours pour vous, ô ſuave merveille,
Une dévotion à nulle autre pareille.
Votre honneur, avec moi, ne court point de hazard,
Et n'a nulle diſgrace à craindre de ma part.
Tous ces galans de cour, dont les femmes ſont folles,
Sont bruyans dans leurs faits, & vains dans leurs paroles;
De leurs progrès, ſans ceſſe, on les voit ſe targuer;
Ils n'ont point de faveurs, qu'ils n'aillent divulguer;
Et leur langue indiſcrette en qui l'on ſe confie,
Deshonore l'autel, où leur cœur ſacrifie.
Mais les gens comme nous brûlent d'un feu diſcret,
Avec qui, pour toujous, on eſt ſûr du ſecret.
Le ſoin que nous prenons de notre renommée,
Répond de toute choſe à la perſonne aimée,
Et c'eſt en nous qu'on trouve, acceptant notre cœur,
De l'amour ſans ſcandale, & du plaiſir ſans peur.

ELMIRE.

Je vous écoute dire; & votre réthorique,
En termes aſſez forts, à mon ame s'explique.

N'appréhendez-vous point, que je ne ſois d'humeur
A dire à mon mari cette galante ardeur?
Et que le prompt avis d'un amour de la ſorte,
Ne pût bien altérer l'amitié qu'il vous porte?

TARTUFFE.

Je ſcais que vous avez trop de bénignité,
Et que vous ferez grace à ma témérité;
Que vous m'excuſerez, ſur l'humaine foibleſſe,
Des violens tranſports d'un amour qui vous bleſſe;
Et conſidérerez, en regardant votre air,
Que l'on n'eſt pas aveugle, & qu'un homme eſt de chair.

ELMIRE.

D'autres prendroient cela d'autre façon peut-être;
Mais ma diſcrétion ſe veut faire paroître.
Je ne redirai point l'affaire à mon époux;
Mais je veux, en revanche, une choſe de vous.
C'eſt de preſſer tout franc, & ſans nulle chicane,
L'union de Valére avecque Mariane,
De renoncer vous-même à l'injuſte pouvoir
Qui veut du bien d'un autre enrichir votre eſpoir;
Et....

SCENE IV.

ELMIRE, DAMIS, TARTUFFE.

DAMIS *ſortant du Cabinet où il s'étoit retiré.*

NOn, madame, non, ceci doit ſe répandre.
J'étois en cet endroit, d'où j'ai pû tout entendre;
Et la bonté du Ciel m'y ſemble avoir conduit,
Pour confondre l'orgueil d'un traître qui me nuit;
Pour m'ouvrir une voye à prendre la vengeance
De ſon hypocriſie & de ſon inſolence;
A détromper mon pere, & lui mettre en plein jour
L'ame d'un ſcélérat qui vous parle d'amour.

ELMIRE.

Non, Damis. Il ſuffit qu'il ſe rende plus ſage,
Et tâche à mériter la grace où je m'engage.
Puiſque je l'ai promis, ne m'en dédites pas.
Ce n'eſt point mon humeur de faire des éclats;
Une femme ſe rit de ſottiſes pareilles,
Et jamais d'un mari n'en trouble les oreilles.

DAMIS.

Vous avez vos raiſons pour en uſer ainſi.
Et, pour faire autrement, j'ai les miennes auſſi.
Le vouloir épargner eſt une raillerie;
Et l'inſolent orgueil de ſa cagoterie,

N'a triomphé que trop de mon juſte courroux;
Et que trop excité de déſordre chez nous.
Le fourbe, trop long-tems, a gouverné mon pere,
Et deſſervi mes feux, avec ceux de Valére.
Il faut que du perfide il ſoit déſabuſé,
Et le Ciel, pour cela, m'offre un moyen aiſé.
De cette occaſion, je lui ſuis redevable,
Et, pour la négliger, elle eſt trop favorable.
Ce ſeroit mériter qu'il me la vînt ravir,
Que de l'avoir en main, & ne m'en pas ſervir.

ELMIRE.

Damis....

DAMIS.

Non, s'il vous plaît, il faut que je me croye.
Mon ame eſt maintenant au comble de ſa joye,
Et vos diſcours, en vain, prétendent m'obliger
A quitter le plaiſir de me pouvoir venger.
Sans aller plus avant, je vais vuider l'affaire,
Et voici, juſtement, de quoi me ſatisfaire.

SCENE V.

ORGON, ELMIRE, DAMIS, TARTUFFE.

DAMIS.

NOus allons régaler, mon pere, votre abord
D'un incident tout frais, qui vous ſurprendra fort.
Vous êtes bien payé de toutes vos careſſes;
Et monſieur, d'un beau prix, reconnoît vos tendreſſes.
Son grand zéle, pour vous, vient de ſe déclarer;
Il ne va pas à moins, qu'à vous déshonorer;
Et je l'ai ſurpris là, qui faiſoit à madame
L'injurieux aveu d'une coupable flâme.
Elle eſt d'une humeur douce, & ſon cœur trop diſcret
Vouloit, à toute force, en garder le ſecret;
Mais je ne puis flater une telle impudence,
Et crois que vous la taire, eſt vous faire une offenſe.

ELMIRE.

Oui. Je tiens que jamais, de tous ces vains propos,
On ne doit d'un mari traverſer le repos;
Que ce n'eſt point de là que l'honneur peut dépendre,
Et qu'il ſuffit, pour nous, de ſçavoir nous défendre.
Ce ſont mes ſentimens; & vous n'auriez rien dit,
Damis, ſi j'avois eu ſur vous quelque crédit.

SCENE VI.

ORGON, DAMIS, TARTUFFE.

ORGON.

CE que je viens d'entendre, ô Ciel! Eſt-il croyable?

TARTUFFE.

Oui, mon frere, je ſuis un méchant, un coupable,
Un malheureux pécheur, tout plein d'iniquité,
Le plus grand ſcélérat qui jamais ait été.
Chaque inſtant de ma vie eſt chargé de ſouillures,
Elle n'eſt qu'un amas de crimes & d'ordures;
Et je vois que le Ciel, pour ma punition,
Me veut mortifier en cette occaſion.
De quelque grand forfait qu'on me puiſſe reprendre,
Je n'ai garde d'avoir l'orgueil de m'en défendre.
Croyez ce qu'on vous dit, armez votre courroux,
Et, comme un criminel, chaſſez-moi de chez vous.
Je ne ſçaurois avoir tant de honte en partage,
Que je n'en aye encor mérité davantage.

ORGON *à ſon fils.*

Ah! Traître, oſes-tu bien, par cette fauſſeté,
Vouloir de ſa vertu ternir la pureté?

DAMIS.

Quoi! La feinte douceur de cette ame hypocrite
Vous fera démentir....

ORGON.

Tai-toi, peſte maudite....

TARTUFFE.

TARTUFFE.

Ah! Laiſſez-le parler, vous l'accuſez à tort,
Et vous ferez bien mieux de croire à ſon rapport.
Pourquoi, ſur un tel fait, m'être ſi favorable?
Sçavez-vous, après tout, de quoi je ſuis capable?
Vous fiez-vous, mon frere, à mon extérieur?
Et, pour tout ce qu'on voit, me croyez-vous meilleur?
Non, non, vous vous laiſſez tromper à l'apparence,
Et je ne ſuis rien moins, hélas! que ce qu'on penſe.
Tout le monde me prend pour un homme de bien;
Mais la vérité pure eſt que je ne vaux rien.

[*s'adreſſant à Damis.*]

Oui, mon cher fils, parlez, traitez-moi de perfide,
D'infame, de perdu, de voleur, d'homicide;
Accablez-moi de noms encor plus deteſtés,
Je n'y contredis point, je les ai mérités;
Et j'en veux, à genoux, ſouffrir l'ignominie,
Comme une honte dûë aux crimes de ma vie.

ORGON.

[*à Tartuffe.*] [*à ſon fils.*]
Mon frere, c'en eſt trop. Ton cœur ne ſe rend point,
Traître?

DAMIS.

Quoi! Ses diſcours vous ſéduiront au point...

ORGON.

[*relevant Tartuffe.*]
Tai-toi, pendard. Mon frere, hé! Levez-vous, de grace.

[*à son fils.*]
Infame.

DAMIS.

Il peut...

ORGON.

Tai-toi.

DAMIS.

J'enrage. Quoi! Je passe....

ORGON.

Si tu dis un seul mot, je te romprai les bras.

TARTUFFE.

Mon frere, au nom de Dieu, ne vous emportez pas.
J'aimerois mieux souffrir la peine la plus dure,
Qu'il eût reçû pour moi la moindre égratigneure.

ORGON *à son fils.*

Ingrat.

TARTUFFE.

Laissez-le en paix. S'il faut, à deux genoux,
Vous demander sa grace...

ORGON *se jettant aussi à genoux & embrassant Tartuffe.*

Hélas! Vous moquez-vous?
[*A son fils.*]
Coquin, voi sa bonté.

DAMIS.

Donc....

ORGON.

Paix.

DAMIS.

Quoi! Je...

ORGON.

Paix, dis-je.

Je ſçais bien quel motif à l'attaquer t'oblige.
Vous le haïſſez tous, & je vois aujourd'hui,
Femme, enfans, & valets, déchainés contre lui.
On met impudemment toute choſe en uſage,
Pour ôter de chez moi ce dévot perſonnage;
Mais plus on fait d'effort afin de l'en bannir,
Plus j'en veux employer à l'y mieux retenir,
Et je vais me hâter de lui donner ma fille,
Pour confondre l'orgueil de toute ma famille.

DAMIS.

A recevoir ſa main, on penſe l'obliger?

ORGON.

Oui, traître; & dès ce ſoir, pour vous faire enrager.
Ah! Je vous brave tous, & vous ferai connoître
Qu'il faut qu'on m'obéïſſe, & que je ſuis le maître.
Allons, qu'on ſe rétracte; & qu'à l'inſtant, fripon,
On ſe jette à ſes piéds, pour demander pardon.

DAMIS.

Qui? Moi? De ce coquin, qui par ſes impoſtures....

ORGON.

Ah! Tu réſiſtes, gueux, & lui dis des injures?

[*à Tartuffe.*]

Un bâton, un bâton. Ne me retenez pas.

[*à son fils.*]

Sus; que de ma maiſon on ſorte de ce pas,
Et que d'y revenir on n'ait jamais l'audace.

DAMIS.

Oui, je ſortirai; mais...

ORGON.

Vîte, quittons la place.
Je te prive, pendard, de ma ſucceſſion,
Et te donne, de plus, ma malédiction.

SCENE VII.

ORGON, TARTUFFE.

ORGON.

Offenſer de la ſorte une ſainte perſonne!

TARTUFFE *à part.*

O Ciel! Pardonne-lui la douleur qu'il me donne.

[*à Orgon.*]

Si vous pouviez ſçavoir avec quel déplaiſir,
Je vois qu'envers mon frere, on tâche à me noircir....

ORGON.

Hélas!

TARTUFFE.

Le ſeul penſer de cette ingratitude,
Fait ſouffrir à mon ame un ſupplice ſi rude...
L'horreur que j'en conçois... J'ai le cœur ſi ſerré,
Que je ne puis parler, & crois que j'en mourrai.

ORGON *courant tout en larmes à la porte par où il a chassé son fils.*

Coquin ! Je me repens que ma main t'ait fait grace,
Et ne t'ait pas, dabord, assommé sur la place.
[*à Tartuffe.*]
Remettez-vous, mon frere, & ne vous fâchez pas.

TARTUFFE.

Rompons, rompons le cours de ces fâcheux débats.
Je regarde céans quels grands troubles j'apporte,
Et crois qu'il est besoin, mon frere, que j'en sorte.

ORGON.

Comment! Vous moquez-vous?

TARTUFFE.

On m'y hait, & je voi
Qu'on cherche à vous donner des soupçons de ma foi.

ORGON.

Qu'importe? Voyez-vous que mon cœur les écoute?

TARTUFFE.

On ne manquera pas de poursuivre, sans doute;
Et, ces mêmes rapports qu'ici vous rejettez,
Peut-être une autre fois seront-ils écoutés?

ORGON.

Non, mon frere, jamais.

TARTUFFE.

Ah! Mon frere, une femme
Aisément d'un mari peut bien surprendre l'ame.

ORGON.

Non, non.

TARTUFFE.

Laiſſez-moi vîte, en m'éloignant d'ici,
Leur ôter tout ſujet de m'attaquer ainſi.

ORGON.

Non, vous demeurerez, il y va de ma vie.

TARTUFFE.

Hé bien, il faudra donc que je me mortifie.
Pourtant, ſi vous vouliez...

ORGON.

Ah!

TARTUFFE.

Soit. N'en parlons plus.
Mais je ſçais comme il faut en uſer là-deſſus.
L'honneur eſt délicat, & l'amitié m'engage
A prévenir les bruits, & les ſujets d'ombrage.
Je fuirai votre épouſe, & vous ne me verrez...

ORGON.

Non, en dépit de tous, vous la fréquenterez.
Faire enrager le monde, eſt ma plus grande joye,
Et je veux qu'à toute heure, avec elle on vous voye.
Ce n'eſt pas tout encor. Pour les mieux braver tous,
Je ne veux point avoir d'autre héritier que vous;
Et je vais, de ce pas, en fort bonne maniére,
Vous faire de mon bien donation entiére.
Un bon & franc ami, que pour gendre je prends,
M'eſt bien plus cher que fils, que femme, & que parens.

N'accepterez-vous pas ce que je vous propoſe?

TARTUFFE.

La volonté du Ciel ſoit faite en toute choſe.

ORGON.

Le pauvre homme! Allons vîte en dreſſer un écrit,
Et que puiſſe l'envie en crever de dépit.

Fin du troiſiéme Acte.





ACTE QUATRIÉME.

SCENE PREMIERE.

CLEANTE, TARTUFFE.

CLEANTE.

OUI, tout le monde en parle, & vous m'en pouvez croire.
L'éclat que fait ce bruit, n'est point à votre gloire,
Et je vous ai trouvé, monsieur, fort à propos,
Pour vous en dire net ma pensée en deux mots.
Je n'examine point à fond ce qu'on expose,
Je passe là-dessus, & prends au pis la chose.
Supposons que Damis n'en ait pas bien usé,
Et que ce soit à tort qu'on vous ait accusé;
N'est-il pas d'un chrétien de pardonner l'offense,
Et d'éteindre en son cœur tout désir de vengeance?
Et devez-vous souffrir, pour votre démêlé,
Que du logis d'un pere, un fils soit exilé?
Je vous le dis encore, & parle avec franchise,
Il n'est petit, ni grand, qui ne s'en scandalise,

Et

Et, ſi vous m'en croyez, vous pacifierez tout,
Et ne pouſſerez point les affaires à bout.
Sacrifiez à Dieu toute votre colére,
Et remettez le fils en grace avec le pere.

TARTUFFE.

Hélas! Je le voudrois, quant à moi, de bon cœur.
Je ne garde pour lui, monſieur, aucune aigreur,
Je lui pardonne tout, de rien je ne le blâme,
Et voudrois le ſervir du meilleur de mon ame.
Mais l'intérêt du Ciel n'y ſçauroit conſentir;
Et, s'il rentre céans, c'eſt à moi d'en ſortir.
Après ſon action, qui n'eut jamais d'égale,
Le commerce, entre nous, porteroit du ſcandale;
Dieu ſçait ce que d'abord tout le monde en croiroit.
A pure politique on me l'imputeroit,
Et l'on diroit par tout que, me ſentant coupable,
Je feins, pour qui m'accuſe, un zéle charitable;
Que mon cœur l'appréhende, & veut le ménager
Pour le pouvoir, ſous-main, au ſilence engager.

CLEANTE.

Vous nous payez ici d'excuſes colorées,
Et toutes vos raiſons, monſieur, ſont trop tirées.
Des intérêts du Ciel, pourquoi vous chargez-vous?
Pour punir le coupable, a-t-il beſoin de nous?
Laiſſez-lui, laiſſez-lui le ſoin de ſes vengeances,
Ne ſongez qu'au pardon qu'il preſcrit des offenſes;
Et ne regardez point aux jugemens humains,
Quand vous ſuivez du Ciel les ordres ſouverains.

Quoi! Le foible intérêt de ce qu'on pourra croire,
D'une bonne action empêchera la gloire?
Non, non, faisons toujours ce que le Ciel prescrit,
Et d'aucun autre soin ne nous brouillons l'esprit.

TARTUFFE.

Je vous ai déjà dit que mon cœur lui pardonne,
Et c'est faire, monsieur, ce que le Ciel ordonne;
Mais, après le scandale & l'affront d'aujourd'hui,
Le Ciel n'ordonne pas que je vive avec lui.

CLEANTE.

Et vous ordonne-t-il, monsieur, d'ouvrir l'oreille
A ce qu'un pur caprice à son pere conseille?
Et d'accepter le don qui vous est fait d'un bien,
Où le droit vous oblige à ne prétendre rien?

TARTUFFE.

Ceux qui me connoîtront, n'auront pas la pensée
Que ce soit un effet d'une ame intéressée.
Tous les biens de ce monde ont pour moi peu d'appas,
De leur éclat trompeur je ne m'éblouis pas;
Et si je me résous à recevoir du pere
Cette donation qu'il a voulu me faire,
Ce n'est, à dire vray, que parce que je crains
Que tout ce bien ne tombe en de méchantes mains;
Qu'il ne trouve des gens, qui, l'ayant en partage,
En fassent, dans le monde, un criminel usage,
Et ne s'en servent pas, ainsi que j'ai dessein,
Pour la gloire du Ciel, & le bien du prochain.

CLEANTE.

Hé, monſieur, n'ayez point ces délicates craintes,
Qui d'un juſte héritier peuvent cauſer les plaintes.
Souffrez, ſans vous vouloir embarraſſer de rien,
Qu'il ſoit, à ſes périls, poſſeſſeur de ſon bien;
Et ſongez qu'il vaut mieux encor qu'il en méſuſe,
Que ſi, de l'en fruſtrer, il faut qu'on vous accuſe.
J'admire ſeulement que, ſans confuſion,
Vous en ayez ſouffert la propoſition.
Car, enfin, le vray zéle a-t-il quelque maxime
Qui montre à dépouiller l'héritier légitime?
Et, s'il faut que le Ciel dans votre cœur ait mis
Un invincible obſtacle à vivre avec Damis,
Ne vaudroit-il pas mieux qu'en perſonne diſcrette,
Vous fiſſiez, de céans, une honnête retraite,
Que de ſouffrir ainſi, contre toute raiſon,
Qu'on en chaſſe pour vous le fils de la maiſon?
Croyez-moi, c'eſt donner de votre prud'hommie,
Monſieur....

TARTUFFE.

Il eſt, monſieur, trois heures & demie.
Certain devoir pieux me demande là-haut,
Et vous m'excuſerez de vous quitter ſi-tôt.

CLEANTE *ſeul.*

Ah!

SCENE II.

ELMIRE, MARIANE, CLEANTE, DORINE.

DORINE *à Cléante.*

De grace, avec nous, employez-vous pour elle,
Monſieur; ſon ame ſouffre une douleur mortelle,
Et l'accord que ſon pere a conclu pour ce ſoir,
La fait, à tous momens, entrer en déſeſpoir.
Il va venir. Joignons nos efforts, je vous prie,
Et tâchons d'ébranler de force, ou d'induſtrie,
Ce malheureux deſſein qui nous a tous troublés.

SCENE III.

ORGON, ELMIRE, MARIANE, CLEANTE, DORINE.

ORGON.

Ah! Je me réjouis de vous voir aſſemblés.
[*à Mariane.*]
Je porte en ce contrat de quoi vous faire rire,
Et vous ſçavez déjà ce que cela veut dire.

MARIANE *aux genoux d'Orgon.*

Mon pere, au nom du Ciel qui connoît ma douleur,
Et par tout ce qui peut émouvoir votre cœur,
Relâchez-vous un peu des droits de la naiſſance,
Et diſpenſez mes vœux de cette obéïſſance.

Ne me réduiſez point, par cette dure loi,
Juſqu'à me plaindre au Ciel de ce que je vous doi;
Et, cette vie, hélas! que vous m'avez donnée,
Ne me la rendez pas, mon pere, infortunée.
Si, contre un doux eſpoir que j'avois pû former,
Vous me défendez d'être à ce que j'oſe aimer,
Au moins, par vos bontés, qu'à vos genoux j'implore,
Sauvez-moi du tourment d'être à ce que j'abhorre;
Et ne me portez point à quelque déſeſpoir,
En vous ſervant, ſur moi, de tout votre pouvoir.

ORGON *à part.*

Allons, ferme, mon cœur, point de foibleſſe humaine.

MARIANE.

Vos tendreſſes pour lui, ne me font point de peine;
Faites-les éclater, donnez-lui votre bien;
Et, ſi ce n'eſt aſſez, joignez-y tout le mien,
J'y conſens de bon cœur, & je vous l'abandonne;
Mais, au moins, n'allez pas juſques à ma perſonne,
Et ſouffrez qu'un couvent, dans les auſtérités,
Uſe les triſtes jours que le Ciel m'a comptés.

ORGON.

Ah! Voilà juſtement de mes religieuſes,
Loſqu'un pere combat leurs flâmes amoureuſes.
Debout. Plus votre cœur répugne à l'accepter,
Plus ce ſera pour vous matiére à mériter.
Mortifiez vos ſens avec ce mariage,
Et ne me rompez pas la tête davantage.

DORINE.

Mais quoi!

ORGON.

Taiſez-vous, vous. Parlez à votre écot.
Je vous défends, tout net, d'oſer dire un ſeul mot.

CLEANTE.

Si, par quelque conſeil, vous ſouffrez qu'on réponde....

ORGON.

Mon frere, vos conſeils ſont les meilleurs du monde,
Ils ſont bien raiſonnés, & j'en fais un grand cas;
Mais vous trouverez bon que je n'en uſe pas.

ELMIRE *à Orgon.*

A voir ce que je vois, je ne ſçais plus que dire;
Et votre aveuglement fait que je vous admire.
C'eſt être bien coëffé, bien prévenu de lui,
Que de nous démentir ſur le fait d'aujourd'hui.

ORGON.

Je ſuis votre valet, & crois les apparences.
Pour mon fripon de fils, je ſçais vos complaiſances;
Et vous avez eu peur de le déſavouer
Du trait qu'à ce pauvre homme il a voulu jouer.
Vous étiez trop tranquille, enfin, pour être cruë,
Et vous auriez paru d'autre maniére emuë.

ELMIRE.

Eſt-ce qu'au ſimple aveu d'un amoureux tranſport,
Il faut que notre honneur ſe gendarme ſi fort?
Et ne peut-on répondre à tout ce qui le touche
Que le feu dans les yeux, & l'injure à la bouche?

Pour moi, de tels propos, je me ris ſimplement;
Et l'éclat, là-deſſus, ne me plaît nullement.
J'aime qu'avec douceur nous nous montrions ſages,
Et ne ſuis point du tout pour ces prudes ſauvages,
Dont l'honneur eſt armé de griffes & de dents,
Et veut, au moindre mot, déviſager les gens.
Me préſerve le Ciel d'une telle ſageſſe!
Je veux une vertu qui ne ſoit point diableſſe,
Et crois que d'un refus la diſcréte froideur,
N'en eſt pas moins puiſſante à rebuter un cœur.

ORGON.

Enfin, je ſçais l'affaire, & ne prends point le change.

ELMIRE.

J'admire, encore un coup, cette foibleſſe étrange.
Mais que me répondroit votre incrédulité,
Si je vous faiſois voir qu'on vous dit vérité?

ORGON.

Voir?

ELMIRE.

Oui.

ORGON.

Chanſons.

ELMIRE.

Mais quoi! Si je trouvois maniére
De vous le faire voir avec pleine lumiére?

ORGON.

Contes en l'air.

ELMIRE.

Quel homme! Au moins, répondez-moi.
Je ne vous parle pas de nous ajouter foi;
Mais ſuppoſons ici que, d'un lieu qu'on peut prendre,
On vous fît clairement tout voir & tout entendre,
Que diriez-vous alors de votre homme de bien?

ORGON.

En ce cas, je dirois que... Je ne dirois rien;
Car cela ne ſe peut.

ELMIRE.

L'erreur trop long-tems dure,
Et c'eſt trop condamner, ma bouche d'impoſture.
Il faut que, par plaiſir, & ſans aller plus loin,
De tout ce qu'on vous dit, je vous faſſe témoin.

ORGON.

Soit. Je vous prends au mot. Nous verrons votre adreſſe,
Et comment vous pourrez remplir cette promeſſe.

ELMIRE *à Dorine*.

Faites-le moi venir.

DORINE *à Elmire*.

Son eſprit eſt ruſé,
Et peut-être, à ſurprendre, il ſera malaiſé.

ELMIRE *à Dorine*.

Non, on eſt aiſément duppé par ce qu'on aime,
Et l'amour propre engage à ſe tromper ſoi-même.
[*à Cléante, & à Mariane.*]
Faites-le moi deſcendre; &, vous, retirez-vous.

SCENE

SCENE IV.

ELMIRE, ORGON.

ELMIRE.

APprochons cette table, & vous mettez dessous.

ORGON.

Comment?

ELMIRE.

Vous bien cacher est un point nécessaire.

ORGON.

Pourquoi sous cette table?

ELMIRE.

Ah! Mon Dieu, Laissez faire,
J'ai mon dessein en tête, & vous en jugerez.
Mettez-vous là, vous dis-je; &, quand vous y serez,
Gardez qu'on ne vous voye, & qu'on ne vous entende.

ORGON.

Je confesse qu'ici ma complaisance est grande;
Mais, de votre entreprise, il vous faut voir sortir.

ELMIRE.

Vous n'aurez, que je crois, rien à me repartir.
[*à Orgon qui est sous la table.*]
Au moins, je vais toucher une étrange matiére,
Ne vous scandalisez en aucune maniére,
Quoi que je puisse dire, il doit m'être permis;
Et c'est pour vous convaincre, ainsi que j'ai promis.

Je vais, par des douceurs, puiſque j'y ſuis réduite,
Faire poſer le maſque à cette ame hypocrite,
Flater de ſon amour les deſirs effrontés,
Et donner un champ libre à ſes témérités.
Comme c'eſt pour vous ſeul, & pour mieux le confondre,
Que mon ame à ſes vœux va feindre de répondre,
J'aurai lieu de ceſſer, dès que vous vous rendrez,
Et les choſes n'iront que juſqu'où vous voudrez.
C'eſt à vous d'arrêter ſon ardeur inſenſée,
Quand vous croirez l'affaire aſſez avant pouſſée,
D'épargner votre femme, & de ne m'expoſer
Qu'à ce qu'il vous faudra pour vous déſabuſer.
Ce ſont vos intérêts, vous en ſerez le maître,
Et... L'on vient. Tenez-vous, & gardez de paroître.

SCENE V.

TARTUFFE, ELMIRE,
ORGON *ſous la table.*

TARTUFFE.

On m'a dit qu'en ce lieu vous me vouliez parler.

ELMIRE.

Oui. L'on a des ſecrets à vous y révéler;
Mais tirez cette porte, avant qu'on vous les diſe,
Et regardez par tout, de crainte de ſurpriſe.

[*Tartuffe va fermer la porte, & revient.*]

Une affaire pareille à celle de tantôt,
N'eſt pas aſſûrément ici ce qu'il nous faut.
Jamais il ne s'eſt vû de ſurpriſe de même,
Damis m'a fait, pour vous, une frayeur extrême;
Et vous avez bien vû que j'ai fait mes efforts
Pour rompre ſon deſſein, & calmer ſes tranſports.
Mon trouble, il eſt bien vray, m'a ſi fort poſſédée,
Que de le démentir je n'ai point eu l'idée;
Mais, par là, grace au Ciel, tout a bien mieux été,
Et les choſes en ſont en plus de ſûreté.
L'eſtime où l'on vous tient a diſſipé l'orage,
Et mon mari, de vous, ne peut prendre d'ombrage.
Pour mieux braver l'éclat des mauvais jugemens,
Il veut que nous ſoyons enſemble à tous momens;
Et c'eſt par où je puis, ſans peur d'être blâmée,
Me trouver ici ſeule avec vous enfermée,
Et ce qui m'autoriſe à vous ouvrir un cœur
Un peu trop promt, peut-être, à ſouffrir votre ardeur.

TARTUFFE.

Ce langage, à comprendre, eſt aſſez difficile,
Madame; & vous parliez tantôt d'un autre ſtile.

ELMIRE.

Ah! Si d'un tel refus vous êtes en courroux,
Que le cœur d'une femme eſt mal connu de vous!
Et que vous ſçavez peu ce qu'il veut faire entendre,
Lorſque, ſi foiblement, on le voit ſe défendre!
Toujours notre pudeur combat dans ces momens,
Ce qu'on peut nous donner de tendres ſentimens.

Quelque raiſon qu'on trouve à l'amour qui nous domte,
On trouve à l'avouer toujours un peu de honte :
On s'en défend d'abord ; mais, de l'air qu'on s'y prend,
On fait connoître aſſez que notre cœur ſe rend ;
Qu'à nos vœux, par honneur, notre bouche s'oppoſe,
Et que de tels refus promettent toute choſe.
C'eſt vous faire, ſans doute, un aſſez libre aveu,
Et, ſur notre pudeur, me ménager bien peu ;
Mais, puiſque la parole enfin en eſt lâchée,
A retenir Damis, me ſerois-je attachée ?
Aurois-je, je vous prie, avec tant de douceur,
Ecouté tout au long l'offre de votre cœur ?
Aurois-je pris la choſe, ainſi qu'on m'a vû faire,
Si l'offre de ce cœur n'eût eu de quoi me plaire ?
Et lorſque j'ai voulu, moi-même, vous forcer
A refuſer l'hymen qu'on venoit d'annoncer,
Qu'eſt-ce que cette inſtance a dû vous faire entendre,
Que l'intérêt qu'en vous on s'aviſe de prendre,
Et l'ennui qu'on auroit que ce nœud qu'on réſoud,
Vînt partager du moins un cœur que l'on veut tout ?

TARTUFFE.

C'eſt, ſans doute, madame, une douceur extrême,
Que d'entendre ces mots d'une bouche qu'on aime ;
Leur miel, dans tous mes ſens, fait couler à longs traits
Une ſuavité qu'on ne goûta jamais.
Le bonheur de vous plaire, eſt ma ſuprême étude,
Et mon cœur, de vos vœux, fait ſa béatitude ;

Mais ce cœur vous demande ici la liberté,
D'oser douter un peu de sa félicité.
Je puis croire ces mots un artifice honnête,
Pour m'obliger à rompre un hymen qui s'apprête;
Et, s'il faut librement m'expliquer avec vous,
Je ne me fierai point à des propos si doux,
Qu'un peu de vos faveurs, après quoi je soupire,
Ne vienne m'assûrer tout ce qu'ils m'ont pû dire,
Et planter dans mon ame une constante foi
Des charmantes bontés que vous avez pour moi.

ELMIRE *après avoir toussé pour avertir son mari.*

Quoi! Vous voulez aller avec cette vîtesse,
Et d'un cœur, tout d'abord, épuiser la tendresse?
On se tuë à vous faire un aveu des plus doux,
Cependant, ce n'est pas encore assez pour vous;
Et l'on ne peut aller jusqu'à vous satisfaire,
Qu'aux derniéres faveurs on ne pousse l'affaire?

TARTUFFE.

Moins on mérite un bien, moins on l'ose espérer.
Nos vœux, sur des discours, ont peine à s'assûrer.
On soupçonne aisément un sort tout plein de gloire,
Et l'on veut en jouir avant que de le croire.
Pour moi, qui crois si peu mériter vos bontés,
Je doute du bonheur de mes témérités;
Et je ne croirai rien, que vous n'ayez, madame,
Par des réalités, sçû convaincre ma flame.

ELMIRE.

Mon Dieu ! Que votre amour en vray tyran agit,
Et qu'en un trouble étrange il me jette l'eſprit !
Que ſur les cœurs il prend un furieux empire,
Et qu'avec violence il veut ce qu'il déſire !
Quoi ! De votre pourſuite, on ne peut ſe parer,
Et vous ne donnez pas le tems de reſpirer ?
Siéd-il bien de tenir une rigueur ſi grande,
De vouloir ſans quartier, les choſes qu'on demande,
Et d'abuſer ainſi, par vos efforts preſſans,
Du foible que, pour vous, vous voyez qu'ont les gens ?

TARTUFFE.

Mais, ſi, d'un œil benin, vous voyez mes hommages,
Pourquoi m'en refuſer d'aſſûrés témoignages ?

ELMIRE.

Mais comment conſentir à ce que vous voulez,
Sans offenſer le Ciel, dont toujours vous parlez ?

TARTUFFE.

Si ce n'eſt que le Ciel qu'à mes vœux on oppoſe,
Lever un tel obſtacle, eſt à moi peu de choſe ;
Et cela ne doit point retenir votre cœur.

ELMIRE.

Mais des arrêts du Ciel on nous fait tant de peur.

TARTUFFE.

Je puis vous diſſiper ces craintes ridicules,
Madame ; & je ſçais l'art de lever les ſcrupules.

Le Ciel défend, de vray, certains contentemens;
Mais on trouve avec lui des accommodemens.
Selon divers besoins, il est une science
D'étendre les liens de notre conscience,
Et de rectifier le mal de l'action
Avec la pureté de notre intention.
De ces secrets, madame, on sçaura vous instruire;
Vous n'avez seulement qu'à vous laisser conduire.
Contentez mon désir, & n'ayez point d'effroi,
Je vous réponds de tout, & prends le mal sur moi.

[*Elmire tousse plus fort.*]

Vous toussez fort, madame.

ELMIRE.

Oui, je suis au supplice.

TARTUFFE *présentant à Elmire un cornet de papier.*

Vous plaît-il un morceau de ce jus de réglisse?

ELMIRE.

C'est un rhume obstiné, sans doute; & je vois bien
Que tous les jus du monde, ici, ne feront rien.

TARTUFFE.

Cela, certe, est fâcheux.

ELMIRE.

Oui, plus qu'on ne peut dire.

TARTUFFE.

Enfin, votre scrupule est facile à détruire.
Vous êtes assûrée ici d'un plein secret,
Et le mal n'est jamais que dans l'éclat qu'on fait.

Le ſcandale du monde eſt ce qui fait l'offenſe ;
Et ce n'eſt pas pécher, que pécher en ſilence.

ELMIRE *après avoir encore touſſé & frappé ſur la table.*

Enfin je vois qu'il faut ſe réſoudre à céder,
Qu'il faut que je conſente à vous tout accorder ;
Et qu'à moins de cela, je ne dois point prétendre,
Qu'on puiſſe être content, & qu'on veuille ſe rendre.
Sans doute, il eſt fâcheux d'en venir juſques-là,
Et c'eſt bien, malgré moi, que je franchis cela ;
Mais puiſque l'on s'obſtine à m'y vouloir réduire,
Puiſqu'on ne veut point croire à tout ce qu'on peut dire,
Et qu'on veut des témoins qui ſoient plus convainquans,
Il faut bien s'y réſoudre, & contenter les gens.
Si ce contentement porte en ſoi quelque offenſe,
Tant pis pour qui me force à cette violence;
La faute aſſûrément n'en doit point être à moi.

TARTUFFE.

Oui, Madame, on s'en charge, & la choſe de ſoi...

ELMIRE.

Ouvrez un peu la porte ; & voyez, je vous prie,
Si mon mari n'eſt point dans cette galerie.

TARTUFFE.

Qu'eſt-il beſoin pour lui du ſoin que vous prenez ?
C'eſt un homme, entre nous, à mener par le néz.
De tous nos entretiens, il eſt pour faire gloire,
Et je l'ai mis au point de voir tout, ſans rien croire.

ELMIRE

ELMIRE.

Il n'importe. Sortez, je vous prie, un moment,
Et par tout, là-dehors, voyez exactement.

SCENE VI.

ORGON, ELMIRE.

ORGON *sortant de dessous la table.*

Voilà, je vous l'avouë, un abominable homme.
Je n'en puis revenir, & tout ceci m'assomme.

ELMIRE.

Quoi ! Vous sortez si-tôt ? Vous vous moquez des gens,
Rentrez sous le tapis, il n'est pas encor tems ;
Attendez jusqu'au bout, pour voir les choses sûres,
Et ne vous fiez point aux simples conjectures.

ORGON.

Non, rien de plus méchant n'est sorti de l'enfer.

ELMIRE.

Mon Dieu ! L'on ne doit point croire trop de léger.
Laissez-vous bien convaincre, avant que de vous rendre,
Et ne vous hâtez pas, de peur de vous méprendre.

[*Elmire fait mettre Orgon derriére elle.*]

SCENE VII.

TARTUFFE, ELMIRE, ORGON.

TARTUFFE *ſans voir Orgon.*

Tout conſpire, madame, à mon contentement.
J'ai viſité, de l'œil, tout cet appartement;
Perſonne ne s'y trouve; & mon ame ravie...

[*Dans le tems que Tartuffe s'avance, les bras ouvert, pour embraſſer Elmire, elle ſe retire, & Tartuffe apperçoit Orgon.*]

ORGON *arrêtant Tartuffe.*

Tout doux, vous ſuivez trop votre amoureuſe envie,
Et vous ne devez pas vous tant paſſionner.
Ah, ah! L'homme de bien, vous m'en vouliez donner?
Comme aux tentations s'abandonne votre ame!
Vous épouſiez ma fille, & convoitiez ma femme.
J'ai douté, fort long-tems, que ce fût tout de bon,
Et je croyois toujours qu'on changeroit de ton;
Mais c'eſt aſſez avant pouſſer le témoignage,
Je m'y tiens, & n'en veux, pour moi, pas davantage.

ELMIRE *à Tartuffe.*

C'eſt contre mon humeur, que j'ai fait tout ceci;
Mais on m'a miſe au point de vous traiter ainſi.

TARTUFFE *à Orgon.*

Quoi! Vous croyez....

ORGON.

Allons, point de bruit, je vous prie.
Dénichons de céans, & ſans cérémonie.

TARTUFFE.

Mon deſſein . . . .

ORGON.

Ces diſcours ne ſont plus de ſaiſon.
Il faut, tout ſur le champ, ſortir de la maiſon.

TARTUFFE.

C'eſt à vous d'en ſortir, vous qui parlez en maître.
La maiſon m'appartient, je le ferai connoître,
Et vous montrerai bien qu'en vain on a recours,
Pour me chercher querelle, à ces lâches détours;
Qu'on n'eſt pas où l'on penſe, en me faiſant injure;
Que j'ai de quoi confondre, & punir l'impoſture,
Venger le Ciel qu'on bleſſe, & faire repentir
Ceux qui parlent ici de me faire ſortir.

SCENE VIII.

ELMIRE, ORGON.

ELMIRE.

Quel eſt donc ce langage, & qu'eſt-ce qu'il veut dire?

ORGON.

Ma foi, je ſuis confus, & n'ai pas lieu de rire.

ELMIRE.

Comment?

ORGON.

Je vois ma faute, aux choſes qu'il me dit,
Et la donation m'embarraſſe l'eſprit.

ELMIRE.

La donation?

ORGON.

Oui. C'eſt une affaire faite;
Mais j'ai quelqu'autre choſe encor qui m'inquiéte.

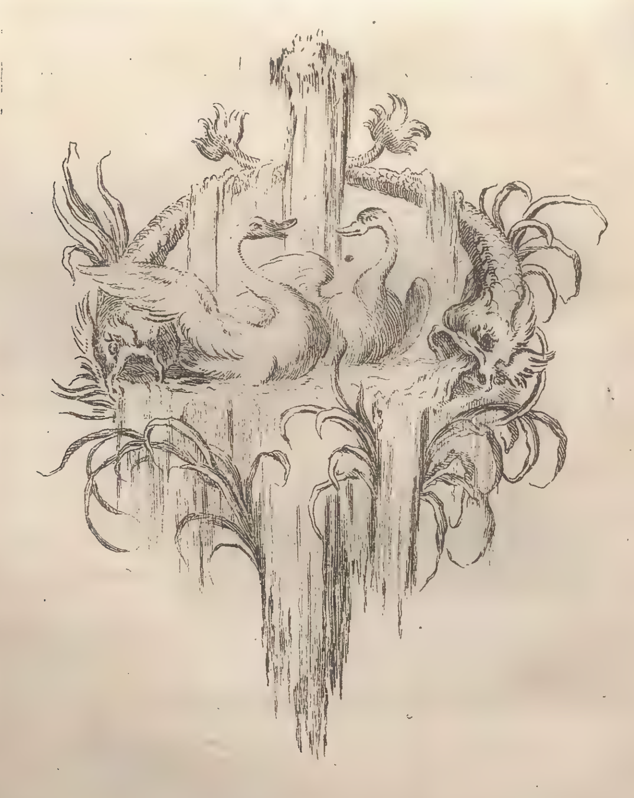
ELMIRE.

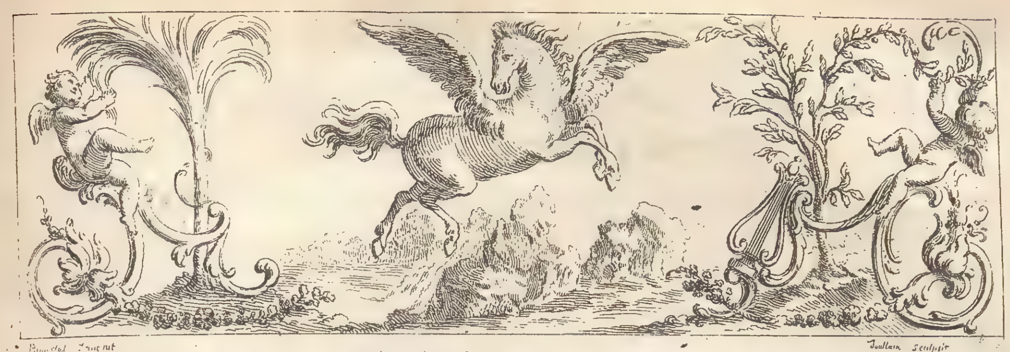
Et quoi?

ORGON.

Vous ſçaurez tout. Mais voyons au plûtôt
Si certaine caſſette eſt encore là-haut.

Fin du quatriéme Acte.



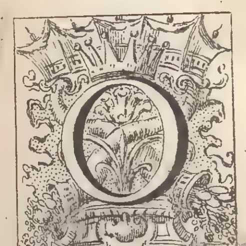


ACTE CINQUIÉME.

SCENE PREMIERE.

ORGON, CLEANTE.

CLEANTE.



U voulez-vous courir?

ORGON.

Las! Que ſçais-je?

CLEANTE.

Il me ſemble
Que l'on doit commencer par conſulter enſemble
Les choſes qu'on peut faire en cet événement.

ORGON.

Cette caſſette-là me trouble entierement.
Plus que le reſte encore, elle me déſeſpére.

CLEANTE.

Cette caſſette eſt donc un important myſtére?

ORGON.

C'eſt un dépôt qu'Argas, cet ami que je plains,
Lui-même, en grand ſecret, m'a mis entre les mains.
Pour cela, dans ſa fuite, il me voulut élire;
Et ce ſont des papiers, à ce qu'il m'a pû dire,

Où ſa vie, & ſes biens, ſe trouvent attachés.

CLEANTE.

Pourquoi donc les avoir en d'autres mains lâchés?

ORGON.

Ce fut par un motif de cas de conſcience.
J'allai droit à mon traître en faire confidence,
Et ſon raiſonnement me vint perſuader
De lui donner plûtôt la caſſette à garder;
Afin que, pour nier, en cas de quelque enquête,
J'euſſe d'un faux-fuyant la faveur toute prête,
Par où ma conſcience eût pleine ſûreté
A faire des ſermens contre la vérité.

CLEANTE.

Vous voilà mal, au moins ſi j'en crois l'apparence;
Et la donation, & cette confidence,
Sont, à vous en parler ſelon mon ſentiment,
Des démarches par vous faites légerement.
On peut vous mener loin avec de pareils gages;
Et cet homme, ſur vous, ayant ces avantages,
Le pouſſer eſt encor grande imprudence à vous,
Et vous deviez chercher quelque biais plus doux.

ORGON.

Quoi! Sur un beau ſemblant de ferveur ſi touchante,
Cacher un cœur ſi double, une ame ſi méchante?
Et moi qui l'ai reçû gueuſant & n'ayant rien....
C'en eſt fait, je renonce à tous les gens de bien;
J'en aurai déſormais une horreur effroyable,
Et m'en vais devenir, pour eux, pire qu'un diable.

CLEANTE.

Hé bien, ne voilà pas de vos emportemens?
Vous ne gardez en rien les doux tempéramens.
Dans la droite raiſon jamais n'entre la vôtre;
Et toujours, d'un excès, vous vous jettez dans l'autre.
Vous voyez votre erreur, & vous avez connu
Que par un zéle feint vous étiez prévenu;
Mais, pour vous corriger, quelle raiſon demande
Que vous alliez paſſer dans une erreur plus grande,
Et qu'avecque le cœur d'un perfide vaurien
Vous confondiez les cœurs de tous les gens de bien?
Quoi! Parce qu'un fripon vous duppe, avec audace,
Sous le pompeux éclat d'une auſtére grimace,
Vous voulez que par tout on ſoit fait comme lui,
Et qu'aucun vray dévôt ne ſe trouve aujourd'hui?
Laiſſez aux libertins ces ſottes conſéquences,
Démêlez la vertu d'avec ſes apparences,
Ne hazardez jamais votre eſtime trop tôt,
Et ſoyez, pour cela, dans le milieu qu'il faut.
Gardez-vous, s'il ſe peut, d'honorer l'impoſture;
Mais, au vray zéle auſſi, n'allez pas faire injure;
Et, s'il vous faut tomber dans une extrémité,
Péchez plûtôt encor de cet autre côté.

SCENE II.

ORGON, CLEANTE, DAMIS.

DAMIS.

QUoi! Mon pere, eſt-il vrai qu'un coquin vous menace?
Qu'il n'eſt point de bienfait qu'en ſon ame il n'efface?
Et que ſon lâche orgueil, trop digne de courroux,
Se fait, de vos bontés, des armes contre vous?

ORGON.

Oui, mon fils; & j'en ſens des douleurs nompareilles.

DAMIS.

Laiſſez-moi je lui veux couper les deux oreilles.
Contre ſon inſolence on ne doit point gauchir.
C'eſt à moi, tout d'un coup, de vous en affranchir;
Et, pour ſortir d'affaire, il faut que je l'aſſomme.

CLEANTE.

Voilà tout juſtement parler en vray jeune homme.
Modérez, s'il vous plaît, ces tranſports éclatans.
Nous vivons ſous un régne, & ſommes dans un tems
Où, par la violence on fait mal ſes affaires,

SCENE III.

MADAME PERNELLE, ORGON, ELMIRE, CLEANTE, MARIANE, DAMIS, DORINE.

Madame PERNELLE.

QU'eſt-ce? J'apprends ici de terribles myſtéres.

ORGON.

Ce ſont des nouveautés dont mes yeux ſont témoins,
Et vous voyez le prix dont ſont payés mes ſoins.
Je recueille, avec zéle, un homme en ſa miſére,
Je le loge, & le tiens comme mon propre frere,
De bienfaits, chaque jour, il eſt par moi chargé,
Je lui donne ma fille, & tout le bien que j'ai,
Et, dans le même tems, le perfide, l'infame,
Tente le noir deſſein de ſuborner ma femme;
Et, non content encor de ces lâches eſſais,
Il m'oſe menacer de mes propres bienfaits,
Et veut, à ma ruine, uſer des avantages
Dont le viennent d'armer mes bontés trop peu ſages,
Me chaſſer de mes biens où je l'ai transféré,
Et me réduire au point d'où je l'ai retiré.

DORINE.

Le pauvre homme!

Madame PERNELLE.

Mon fils, je ne puis du tout croire
Qu'il ait voulu commettre une action ſi noire.

ORGON.

Comment?

Madame PERNELLE.

Les gens de bien ſont enviés toujours.

ORGON.

Que voulez-vous donc dire avec votre diſcours,
Ma mere?

Madame PERNELLE.

Que chez vous on vit d'étrange ſorte,
Et qu'on ne ſçait que trop la haine qu'on lui porte.

ORGON.

Qu'a cette haine à faire avec ce qu'on vous dit?

Madame PERNELLE.

Je vous l'ai dit cent fois, quand vous étiez petit.
La vertu, dans le monde, eſt toujours pourſuivie;
Les envieux mourront, mais non jamais l'envie.

ORGON.

Mais que fait ce diſcours aux choſes d'aujourd'hui?

Madame PERNELLE.

On vous aura forgé cent ſots contes de lui.

ORGON.

Je vous ai dit déjà que j'ai vû tout moi-même.

Madame PERNELLE.

Des eſprits médiſans la malice eſt extrême.

ORGON.

Vous me feriez damner, ma mere. Je vous di
Que j'ai vû, de mes yeux, un crime ſi hardi,

Madame PERNELLE.

Les langues ont toujours du venin à répandre;
Et rien n'eſt, ici bas, qui s'en puiſſe défendre.

ORGON.

C'eſt tenir un propos de ſens bien dépourvû.
Je l'ai vû, dis-je, vû, de mes propres yeux vû,
Ce qu'on appelle, vû. Faut-il vous le rebattre
Aux oreilles cent fois, & crier comme quatre?

Madame PERNELLE.

Mon Dieu! Le plus ſouvent, l'apparence déçoit.
Il ne faut pas toujours juger ſur ce qu'on voit.

ORGON.

J'enrage.

Madame PERNELLE.

Aux faux ſoupçons la nature eſt ſujette,
Et c'eſt ſouvent à mal, que le bien s'interpréte.

ORGON.

Je dois interpréter à charitable ſoin,
Le déſir d'embraſſer ma femme?

Madame PERNELLE.

Il eſt beſoin,
Pour accuſer les gens, d'avoir de juſtes cauſes;
Et vous deviez attendre à vous voir ſûr des choſes.

ORGON.

Hé? Diantre, le moyen de m'en aſſûrer mieux?
Je devois donc, ma mere, attendre qu'à mes yeux,

Il eût... Vous me feriez dire quelque ſottiſe.

Madame PERNELLE.

Enfin, d'un trop pur zéle on voit ſon ame épriſe;
Et je ne puis, du tout, me mettre dans l'eſprit,
Qu'il ait voulu tenter les choſes que l'on dit.

ORGON.

Allez. Je ne ſçais pas, ſi vous n'étiez ma mere,
Ce que je vous dirois, tant je ſuis en colére.

DORINE *à Orgon.*

Juſte retour, monſieur, des choſes d'ici bas,
Vous ne vouliez point croire, & l'on ne vous croit pas.

CLEANTE.

Nous perdons des momens, en bagatelles pures,
Qu'il faudroit employer à prendre des meſures.
Aux menaces du fourbe, on doit ne dormir point.

DAMIS.

Quoi! Son effronterie iroit juſqu'à ce point?

ELMIRE.

Pour moi, je ne crois pas cette inſtance poſſible,
Et ſon ingratitude eſt ici trop viſible.

CLEANTE.

[*à Orgon.*]

Ne vous y fiez pas. Il aura des reſſorts,
Pour donner, contre vous, raiſon à ſes efforts;
Et, ſur moins que cela, le poids d'une cabale
Embarraſſe les gens dans un fâcheux dédale.

Je vous le dis encore, armé de ce qu'il a,
Vous ne deviez jamais le pousser jusques-là.

ORGON.

Il est vray; mais qu'y faire? A l'orgueil de ce traître,
De mes ressentimens je n'ai pas été maître.

CLEANTE.

Je voudrois, de bon cœur, qu'on pût, entre vous deux,
De quelque ombre de paix, raccommoder les nœuds.

ELMIRE.

Si j'avois sçu qu'en main il a de telles armes,
Je n'aurois pas donné matiére à tant d'alarmes;
Et mes...

ORGON *à Dorine, voyant entrer monsieur Loyal.*

Que veut cet homme? Allez tôt le sçavoir.
Je suis bien en état que l'on me vienne voir.

SCENE IV.

ORGON, MADAME PERNELLE, ELMIRE, MARIANE, CLEANTE, DAMIS, DORINE, MONSIEUR LOYAL.

M. LOYAL *à Dorine dans le fond du théatre.*

Bon jour, ma chére sœur. Faites, je vous supplie,
Que je parle à monsieur.

DORINE.

Il est en compagnie,

Et je doute qu'il puiſſe, à préſent, voir quelqu'un.

M. LOYAL.

Je ne ſuis pas pour être en ces lieux importun.
Mon abord n'aura rien, je crois, qui lui déplaiſe;
Et je viens pour un fait, dont il ſera bien aiſe.

DORINE.

Votre nom?

M. LOYAL.

Dites-lui ſeulement que je vien
De la part de monſieur Tartuffe, pour ſon bien.

DORINE *à Orgon.*

C'eſt un homme qui vient, avec douce maniére,
De la part de monſieur Tartuffe, pour affaire,
Dont vous ſerez, dit-il, bien-aiſe.

CLEANTE *à Orgon.*

Il vous faut voir
Ce que c'eſt que cet homme, & ce qu'il peut vouloir.

ORGON *à Cléante.*

Pour nous raccommoder, il vient ici, peut-être.
Quels ſentimens aurai-je à lui faire paroître?

CLEANTE.

Votre reſſentiment ne doit point éclater;
Et, s'il parle d'accord, il le faut écouter.

M. LOYAL *à Orgon.*

Salut, monſieur. Le Ciel perde qui vous veut nuire,
Et vous ſoit favorable, autant que je déſire.

ORGON *bas à Cléante.*

Ce doux début s'accorde avec mon jugement,
Et présage déjà quelque accommodement.

M. LOYAL.

Toute votre maison m'a toujours été chere;
Et j'étois serviteur de monsieur votre pere.

ORGON.

Monsieur, j'ai grande honte, & demande pardon,
D'être sans vous connoître, ou sçavoir votre nom.

M. LOYAL.

Je m'appelle Loyal, natif de Normandie,
Et suis huissier à verge, en dépit de l'envie.
J'ai, depuis quarante ans, grace au Ciel, le bonheur
D'en exercer la charge avec beaucoup d'honneur;
Et je vous viens, monsieur, avec votre licence,
Signifier l'exploit de certaine ordonnance...

ORGON.

Quoi? Vous êtes ici....

M. LOYAL.

Monsieur, sans passion.
Ce n'est rien seulement qu'une sommation,
Un ordre de vuider d'ici, vous & les vôtres,
Mettre vos meubles hors, & faire place à d'autres,
Sans délai, ni remise, ainsi que besoin est.

ORGON.

Moi? Sortir de céans?

M. LOYAL.

Oui, monsieur, s'il vous plait.

La maiſon, à préſent, comme ſçavez de reſte,
Au bon monſieur Tartuffe appartient ſans conteſte.
De vos biens, déſormais, il eſt maître & ſeigneur,
En vertu d'un contrat, duquel je ſuis porteur.
Il eſt en bonne forme, & l'on n'y peut rien dire.

DAMIS *à m. Loyal.*

Certes, cette impudence eſt grande, & je l'admire!

M. LOYAL *à Damis.*

Monſieur, je ne dois point avoir affaire à vous;
[*montrant Orgon.*]
C'eſt à monſieur, il eſt & raiſonnable & doux,
Et d'un homme de bien il ſçait trop bien l'office,
Pour ſe vouloir, du tout, oppoſer à juſtice.

ORGON.

Mais....

M. LOYAL *à Orgon.*

Oui, monſieur, je ſçais que pour un million
Vous ne voudriez pas faire rébellion;
Et que vous ſouffrirez, en honnête perſonne,
Que j'exécute ici les ordres qu'on me donne.

DAMIS.

Vous pourriez bien ici, ſur votre noir jupon,
Monſieur l'huiſſier à verge, attirer le bâton.

M. LOYAL *à Orgon.*

Faites que votre fils ſe taiſe, ou ſe retire,
Monſieur. J'aurois regret d'être obligé d'écrire,
Et de vous voir couché dans mon procès verbal.

DORINE.

DORINE *à part.*

Ce monſieur Loyal porte un air bien déloyal.

M. LOYAL.

Pour tous les gens de bien, j'ai de grandes tendreſſes,
Et ne me ſuis voulu, Monſieur, charger des piéces,
Que pour vous obliger, & vous faire plaiſir;
Que pour ôter, par-là, le moyen d'en choiſir
Qui, n'ayant pas pour vous le zéle qui me pouſſe,
Auroient pû procéder d'une façon moins douce.

ORGON.

Et que peut-on de pis, que d'ordonner aux gens
De ſortir de chez eux?

M. LOYAL.

On vous donne du tems;
Et juſques à demain, je ferai ſurſéance
A l'exécution, Monſieur, de l'ordonnance.
Je viendrai ſeulement paſſer ici la nuit,
Avec dix de mes gens, ſans ſcandale & ſans bruit.
Pour la forme, il faudra, s'il vous plaît, qu'on m'apporte,
Avant que ſe coucher, les clés de votre porte.
J'aurai ſoin de ne pas troubler votre repos,
Et de ne rien ſouffrir qui ne ſoit à propos.
Mais demain, du matin, il vous faut être habile
A vuider de céans juſqu'au moindre uſtencile;
Mes gens vous aideront; & je les ai pris forts,
Pour vous faire ſervice à tout mettre dehors.
On n'en peut pas uſer mieux que je fais, je penſe;
Et, comme je vous traite avec grande indulgence,

Je vous conjure aussi, Monsieur, d'en user bien,
Et qu'au dû de ma charge, on ne me trouble en rien.

ORGON *à part.*

Du meilleur de mon cœur, je donnerois sur l'heure
Les cent plus beaux louis de ce qui me demeure,
Et pouvoir, à plaisir, sur ce muffle assener
Le plus grand coup de poing qui se puisse donner.

CLEANTE *bas à Orgon.*

Laissez, ne gâtons rien.

DAMIS.

A cette audace étrange,
J'ai peine à me tenir, & la main me demange.

DORINE.

Avec un si bon dos, ma foi, monsieur Loyal,
Quelques coups de bâton ne vous sieroient pas mal.

M. LOYAL.

On pourroit bien punir ces paroles infames,
Mamie; & l'on décréte aussi contre les femmes.

CLEANTE *à m. Loyal.*

Finissons tout cela, Monsieur, c'en est assez;
Donnez tôt ce papier, de grace, & nous laissez.

M. LOYAL.

Jusqu'au revoir. Le Ciel vous tienne tous en joye.

ORGON.

Puisse-t-il te confondre, & celui qui t'envoye!

SCENE V.

ORGON, MADAME PERNELLE, ELMIRE, CLEANTE, MARIANE, DAMIS, DORINE.

ORGON.

Hé bien, vous le voyez, ma mere, si j'ai droit;
Et vous pouvez juger du reste par l'exploit.
Ses trahisons, enfin, vous sont-elles connuës?

Madame PERNELLE.

Je suis toute ébaubie, & je tombe des nuës.

DORINE *à Orgon.*

Vous vous plaignez à tort, à tort vous le blâmez,
Et ses pieux desseins par là sont confirmés.
Dans l'amour du prochain sa vertu se consomme,
Il sçait que très-souvent les biens corrompent l'homme;
Et, par charité pure, il veut vous enlever
Tout ce qui vous peut faire obstacle à vous sauver.

ORGON.

Taisez-vous. C'est le mot qu'il vous faut toujours dire.

CLEANTE *à Orgon.*

Allons voir quel conseil on doit vous faire élire.

ELMIRE.

Allez faire éclater l'audace de l'ingrat.
Ce procédé détruit la vertu du contrat;
Et sa déloyauté va paroître trop noire,
Pour souffrir qu'il en ait le succès qu'on veut croire.

SCENE VI.

VALERE, ORGON, MADAME PERNELLE, ELMIRE, CLEANTE, MARIANE, DAMIS, DORINE.

VALERE.

Avec regret, Monſieur, je viens vous affliger;
Mais je m'y vois contraint par le preſſant danger.
Un ami, qui m'eſt joint d'une amitié fort tendre,
Et qui ſçait l'intérêt qu'en vous j'ai lieu de prendre,
A violé pour moi, par un pas délicat,
Le ſecret que l'on doit aux affaires d'Etat;
Et me vient envoyer un avis, dont la ſuite
Vous réduit au parti d'une ſoudaine fuite.
Le fourbe, qui long-tems a pû vous impoſer,
Depuis une heure, au prince a ſçu vous accuſer;
Et remettre en ſes mains, dans les traits qu'il vous jette,
D'un criminel d'Etat l'importante caſſette,
Dont, au mépris, dit-il, du devoir d'un ſujet,
Vous avez conſervé le coupable ſecret.
J'ignore le détail du crime qu'on vous donne,
Mais un ordre eſt donné contre votre perſonne;
Et lui-même eſt chargé, pour mieux l'exécuter,
D'accompagner celui qui vous doit arrêter.

CLEANTE.

Voilà ſes droits armés; & c'eſt par où le traître,
De vos biens qu'il prétend, cherche à ſe rendre maître.

ORGON.

L'homme eſt, je vous l'avouë, un méchant animal.

VALERE.

Le moindre amuſement vous peut être fatal.
J'ai, pour vous emmener, mon carroſſe à la porte,
Avec mille louis qu'ici je vous apporte.
Ne perdons point de tems, le trait eſt foudroyant;
Et ce ſont de ces coups que l'on pare en fuyant.
A vous mettre en lieu ſûr, je m'offre pour conduite,
Et veux accompagner juſqu'au bout, votre fuite.

ORGON.

Las! Que ne dois-je point à vos ſoins obligeans?
Pour vous en rendre grace, il faut un autre tems,
Et je demande au Ciel, de m'être aſſez propice,
Pour reconnoître un jour ce généreux ſervice.
Adieu, prenez le ſoin, vous autres...

CLEANTE.

Allez tôt;
Nous ſongerons, mon frere, à faire ce qu'il faut.

SCENE VII.

TARTUFFE, UN EXEMT, MADAME PERNELLE, ORGON, ELMIRE, CLEANTE, MARIANE, VALERE, DAMIS, DORINE.

TARTUFFE *arrêtant Orgon.*

Tout beau, Monsieur, tout beau, ne courez point si vîte,
Vous n'irez pas fort loin, pour trouver votre gîte;
Et de la part du prince, on vous fait prisonnier.

ORGON.

Traître tu me gardois ce trait pour le dernier,
C'est le coup, scélérat, par où tu m'expédies;
Et voilà couronner toutes tes perfidies.

TARTUFFE.

Vos injures n'ont rien à me pouvoir aigrir,
Et je suis, pour le Ciel, appris à tout souffrir.

CLEANTE.

La modération est grande, je l'avouë.

DAMIS.

Comme du Ciel, l'infame, impudemment se jouë!

TARTUFFE.

Tous vos emportemens ne sçauroient m'émouvoir,
Et je ne songe à rien, qu'à faire mon devoir.

MARIANE.

Vous avez de ceci grande gloire à prétendre,
Et cet emploi, pour vous, est fort honnête à prendre.

TARTUFFE.

Un emploi ne ſçauroit être que glorieux,
Quand il part du pouvoir qui m'envoye en ces lieux.

ORGON.

Mais t'es-tu ſouvenu que ma main charitable,
Ingrat, t'a retiré d'un état miſérable?

TARTUFFE.

Oui. Je ſçais quels ſecours j'en ai pû recevoir;
Mais l'intérêt du prince eſt mon premier devoir.
De ce devoir ſacré la juſte violence
Etouffe dans mon cœur toute reconnoiſſance;
Et je ſacrifierois à de ſi puiſſans nœuds,
Ami, femme, parens, & moi-même avec eux.

ELMIRE.

L'impoſteur!

DORINE.

Comme il ſçait de traîtreſſe maniére,
Se faire un beau manteau de tout ce qu'on révére!

CLEANTE.

Mais s'il eſt ſi parfait que vous le déclarez,
Ce zéle qui vous pouſſe, & dont vous vous parez,
D'où vient que, pour paroître, il s'aviſe d'attendre,
Qu'à pourſuivre ſa femme, il ait ſçû vous ſurprendre,
Et que vous ne ſongez à l'aller dénoncer,
Que lorſque ſon honneur l'oblige à vous chaſſer?
Je ne vous parle point, pour devoir en diſtraire,
Du don de tout ſon bien qu'il venoit de vous faire;

Mais, le voulant traiter en coupable aujourd'hui,
Pourquoi consentiez-vous à rien prendre de lui?

TARTUFFE *à l'exemt.*

Délivrez-moi, Monsieur, de la criaillerie,
Et daignez accomplir votre ordre, je vous prie.

L'EXEMT.

Oui, c'est trop demeurer, sans doute, à l'accomplir,
Votre bouche, à propos, m'invite à le remplir;
Et, pour l'exécuter, suivez-moi tout-à-l'heure
Dans la prison qu'on doit vous donner pour demeure.

TARTUFFE.

Qui? Moi, Monsieur?

L'EXEMT.

Oui, vous.

TARTUFFE.

Pourquoi donc la prison?

L'EXEMT.

Ce n'est pas vous à qui j'en veux rendre raison.
[*à Orgon.*]
Remettez-vous, Monsieur, d'une alarme si chaude.
Nous vivons sous un prince ennemi de la fraude,
Un prince dont les yeux se font jour dans les cœurs,
Et que ne peut tromper tout l'art des imposteurs.
D'un fin discernement sa grande ame pourvûë,
Sur les choses toujours jette une droite vûë;
Chez elle jamais rien ne surprend trop d'accès,
Et sa ferme raison ne tombe en nul excès.

Il

Il donne aux gens de bien une gloire immortelle;
Mais, ſans aveuglement, il fait briller ce zéle,
Et l'amour pour les vrais, ne ferme point ſon cœur
A tout ce que les faux doivent donner d'horreur.
Celui-ci n'étoit pas pour le pouvoir ſurprendre,
Et, de piéges plus fins, on le voit ſe défendre.
D'abord, il a percé, par ſes vives clartés,
Des replis de ſon cœur, toutes les lâchetés.
Venant vous accuſer, il s'eſt trahi lui-même;
Et, par un juſte trait de l'équité ſuprême,
S'eſt découvert au prince un fourbe renommé,
Dont, ſous un autre nom, il étoit informé;
Et c'eſt un long détail d'actions toutes noires,
Dont on pourroit former des volumes d'hiſtoires.
Ce monarque, en un mot, a, vers vous, déteſté
Sa lâche ingratitude, & ſa déloyauté;
A ſes autres horreurs, il a joint cette ſuite;
Et ne m'a, juſqu'ici, ſoumis à ſa conduite,
Que pour voir l'impudence aller juſques au bout,
Et vous faire, par lui, faire raiſon de tout.
Oui, de tous vos papiers, dont il ſe dit le maître,
Il veut qu'entre vos mains, je dépouille le traître.
D'un ſouverain pouvoir, il briſe les liens
Du contrat qui lui fait un don de tous vos biens,
Et vous pardonne enfin cette offenſe ſecrette,
Où vous a, d'un ami, fait tomber la retraite;
Et c'eſt le prix qu'il donne au zéle qu'autrefois,
On vous vit témoigner, en appuyant ſes droits,

Pour montrer que ſon cœur ſçait, quand moins on y penſe,
D'une bonne action verſer la récompenſe;
Que jamais le mérite avec lui ne perd rien;
Et que, mieux que du mal, il ſe ſouvient du bien.

DORINE.

Que le Ciel ſoit loué!

Madame PERNELLE.

Maintenant je reſpire.

ELMIRE.

Favorable ſuccès!

MARIANE.

Qui l'auroit oſé dire?

ORGON *à Tartuffe que l'éxemt emméne.*

Hé bien, te voilà, traître...

SCENE DERNIERE.

MADAME PERNELLE, ORGON, ELMIRE, MARIANE, CLEANTE, VALERE, DAMIS, DORINE.

CLEANTE.

AH! Mon frere, arrêtez,
Et ne deſcendez point à des indignités.
A ſon mauvais deſtin laiſſez un miſérable,
Et ne vous joignez point au remords qui l'accable.
Souhaitez bien plûtôt que ſon cœur, en ce jour,
Au ſein de la vertu faſſe un heureux retour,

Qu'il corrige sa vie, en détestant son vice,
Et puisse du grand prince adoucir la justice;
Tandis qu'à sa bonté vous irez, à genoux,
Rendre ce que demande un traitement si doux.

ORGON.

Oui, c'est bien dit. Allons à ses pieds, avec joye,
Nous louer des bontés que son cœur nous déploye;
Puis, acquittés un peu de ce premier devoir,
Aux justes soins d'un autre, il nous faudra pourvoir;
Et, par un doux hymen, couronner, en Valére,
La flâme d'un amant généreux & sincére.

FIN.



AMPHITRION,

COMÉDIE.

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME MONSEIGNEUR LE PRINCE.

Monseigneur,

N'en déplaiſe à nos beaux eſprits, je ne vois rien de plus ennuyeux que les épîtres dédicatoires; & Votre Altesse Serenissime trouvera bon, s'il lui plaît, que je ne ſuive point ici le ſtile de ces meſſieurs-là, & refuſe de me ſervir de deux ou trois miſérables penſées, qui ont été tournées,

& retournées tant de fois, qu'elles ſont uſées de tous les côtés. Le nom du grand CONDÉ eſt un nom trop glorieux, pour le traiter comme on fait tous les autres noms. Il ne faut l'appliquer, ce nom illuſtre, qu'à des emplois qui ſoient dignes de lui; &, pour dire de belles choſes, je voudrois parler de le mettre à la tête d'une armée, plûtôt qu'à la tête d'un livre; & je conçois bien mieux ce qu'il eſt capable de faire en l'oppoſant aux forces des ennemis de cet Etat, qu'en l'oppoſant à la critique des ennemis d'une comédie.

Ce n'eſt pas, Monseigneur, *que la glorieuſe approbation de V. A. S. ne fût une puiſſante protection pour toutes ces ſortes d'ouvrages, & qu'on ne ſoit perſuadé des lumieres de votre eſprit, autant que de l'intrépidité de votre cœur, & de la grandeur de votre ame. On ſçait, par toute la terre, que l'éclat de votre mérite n'eſt point renfermé dans les bornes de cette valeur indomtable, qui ſe fait des adorateurs chez ceux même qu'elle ſurmonte; qu'il s'étend, ce mérite, juſqu'aux connoiſſances les plus fines & les plus relevées; & que les déciſions de votre jugement ſur tous les ouvrages d'eſprit, ne manquent point d'être ſuivies par le ſentiment des plus délicats. Mais on ſçait auſſi,* Monseigneur, *que toutes ces glorieuſes approbations dont nous nous vantons au public, ne nous coûtent rien à faire imprimer, & que ce ſont des choſes dont nous diſpoſons comme nous voulons. On ſçait, dis-je, qu'une épître dédicatoire dit tout ce qu'il lui plaît, & qu'un auteur eſt en pouvoir d'aller ſaiſir les perſonnes les plus auguſtes, & de parer de leurs grands noms les premiers*

feuillets

feuillets de ſon livre; qu'il a la liberté de s'y donner, autant qu'il veut, l'honneur de leur eſtime, & ſe faire des protecteurs qui n'ont jamais ſongé à l'être.

Je n'abuſerai, Monseigneur, *ni de votre nom, ni de vos bontés, pour combattre les cenſeurs de l'Amphitrion, & m'attribuer une gloire que je n'ai peut-être pas méritée; & je ne prends la liberté de vous offrir ma comédie, que pour avoir lieu de vous dire que je regarde inceſſamment, avec une profonde vénération, les grandes qualités que vous joignez au ſang auguſte dont vous tenez le jour, & que je ſuis,* Monseigneur, *avec tout le reſpect poſſible, & le zéle imaginable,*

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très-humble, très-obéïſſant,
& très-obligé ſerviteur
MOLIERE.

ACTEURS.

ACTEURS DU PROLOGUE.

MERCURE.

LA NUIT.

ACTEURS DE LA COMÉDIE.

JUPITER, ſous la figure d'Amphitrion.

AMPHITRION, général des thébains.

ALCMÉNE, femme d'Amphitrion.

CLÉANTHIS, ſuivante d'Alcméne, & femme de Soſie.

ARGATIPHONTIDAS, NAUCRATES, POLIDAS, PAUSICLES, } capitaines thébains.

SOSIE, valet d'Amphitrion.

La ſcéne eſt à Thébes, devant le palais d'Amphitrion.



Inv. et dessiné par F. Boucher. *Gravé par Lau. Cars*

PROLOGUE D'AMPHITRYON.

AMPHITRION,

COMEDIE.

PROLOGUE.

MERCURE *sur un nuage*, LA NUIT *dans un char traîné, dans l'air, par deux chevaux.*

MERCURE.

TOut beau, charmante Nuit, daignez vous arrêter.
Il est certain secours, que de vous on désire;
Et j'ai deux mots à vous dire
De la part de Jupiter.

LA NUIT.

Ah, ah! C'est vous, seigneur Mercure,
Qui vous eût deviné là, dans cette posture?

MERCURE.

Ma foi, me trouvant las, pour ne pouvoir fournir
Aux différens emplois où Jupiter m'engage,
Je me suis doucement assis sur ce nuage,
Pour vous attendre venir.

LA NUIT.

Vous vous moquez, Mercure, & vous n'y songez pas.
Sied-il bien à des Dieux de dire qu'ils sont las?

MERCURE.

Les Dieux ſont-ils de fer?

LA NUIT.

Non; mais il faut, ſans ceſſe,
Garder le décorum de la divinité.
Il eſt de certains mots dont l'uſage rabaiſſe
Cette ſublime qualité;
Et que, pour leur indignité,
Il eſt bon qu'aux hommes on laiſſe.

MERCURE.

A votre aiſe vous en parlez;
Et vous avez, la belle, une chaiſe roulante,
Où, par deux bons chevaux, en dame nonchalante,
Vous vous faites traîner par tout où vous voulez.
Mais de moi ce n'eſt pas de même;
Et je ne puis vouloir, dans mon deſtin fatal,
Aux poëtes, aſſez de mal
De leur impertinence extrême,
D'avoir, par une injuſte loi
Dont on veut maintenir l'uſage,
A chaque Dieu, dans ſon emploi,
Donné quelque allure en partage,
Et de me laiſſer à pied, moi,
Comme un meſſager de village;
Moi qui ſuis, comme on ſçait, en terre & dans les Cieux,
Le fameux meſſager du ſouverain des Dieux;
Et qui, ſans rien exagérer,
Par tous les emplois qu'il me donne,

Aurois besoin, plus que personne,
D'avoir de quoi me voiturer.

LA NUIT.

Que voulez-vous faire à cela?
Les poëtes font à leur guise.
Ce n'est pas la seule sottise,
Qu'on voit faire à ces Messieurs-là.
Mais contr'eux toutefois votre ame à tort s'irrite,
Et vos aîles aux pieds sont un don de leurs soins.

MERCURE.

Oui; mais pour aller plus vîte,
Est-ce qu'on s'en lasse moins?

LA NUIT.

Laissons cela, seigneur Mercure?
Et sçachons ce dont il s'agit.

MERCURE.

C'est Jupiter, comme je vous l'ai dit,
Qui, de votre manteau, veut la faveur obscure
Pour certaine douce avanture,
Qu'un nouvel amour lui fournit.
Ses pratiques, je crois, ne vous sont pas nouvelles,
Bien souvent pour la terre, il néglige les Cieux;
Et vous n'ignorez pas que ce maître des Dieux
Aime à s'humaniser pour des beautés mortelles,
Et sçait cent tours ingénieux,
Pour mettre à bout les plus cruelles.
Des yeux d'Alcméne il a senti les coups,
Et, tandis qu'au milieu des béotiques plaines,

Amphitrion ſon époux
Commande aux troupes thébaines,
Il en a pris la forme; & reçoit, là-deſſous,
Un ſoulagement à ſes peines,
Dans la poſſeſſion des plaiſirs les plus doux.
L'état des mariés à ſes feux eſt propice,
L'hymen ne les a joints que depuis quelques jours;
Et la jeune chaleur de leurs tendres amours
A fait que Jupiter, à ce bel artifice,
S'eſt aviſé d'avoir recours.
Son ſtratagême ici ſe trouve ſalutaire.
Mais, près de maint objet chéri,
Pareil déguiſement ſeroit pour ne rien faire;
Et ce n'eſt pas par tout un bon moyen de plaire,
Que la figure d'un mari.

LA NUIT.

J'admire Jupiter; & je ne comprends pas
Tous les déguiſemens qui lui viennent en tête.

MERCURE.

Il veut goûter par là toutes ſortes d'états;
Et c'eſt agir en Dieu qui n'eſt pas bête.
Dans quelque rang qu'il ſoit des mortels regardé,
Je le tiendrois fort miſérable,
S'il ne quittoit jamais ſa mine redoutable,
Et qu'au faîte des Cieux il fût toujours guindé.
Il n'eſt point, à mon gré, de plus ſotte méthode,
Que d'être empriſonné toujours dans ſa grandeur;
Et ſur tout, aux tranſports de l'amoureuſe ardeur,

La haute qualité devient fort incommode.
Jupiter qui, ſans doute, en plaiſirs ſe connoît,
Sçait deſcendre du haut de ſa gloire ſuprême;
Et, pour entrer dans tout ce qui lui plaît,
Il ſort tout à fait de lui-même,
Et ce n'eſt plus alors Jupiter qui paroît.

LA NUIT.

Paſſe encor de le voir, de ce ſublime étage,
Dans celui des hommes venir,
Prendre tous les tranſports que le cœur peut fournir,
Et ſe faire à leur badinage,
Si, dans les changemens où ſon humeur l'engage,
A la nature humaine il s'en vouloit tenir;
Mais de voir Jupiter taureau,
Serpent, cygne, ou quelqu'autre choſe,
Je ne trouve point cela beau,
Et ne m'étonne pas ſi, par fois, on en cauſe.

MERCURE.

Laiſſons dire tous les cenſeurs.
Tels changemens ont leurs douceurs.
Qui paſſent leur intelligence.
Ce Dieu ſçait ce qu'il fait auſſi-bien là qu'ailleurs;
Et, dans les mouvemens de leurs tendres ardeurs,
Les bêtes ne ſont pas ſi bêtes que l'on penſe.

LA NUIT.

Revenons à l'objet dont il a les faveurs.
Si, par ſon ſtratagême, il voit ſa flâme heureuſe,
Que peut-il ſouhaiter, & qu'eſt-ce que je puis?

MERCURE.

Que vos chevaux, par vous, au petit pas réduits,
Pour ſatisfaire aux vœux de ſon ame amoureuſe,
D'une nuit ſi délicieuſe,
Faſſent la plus longue des nuits;
Qu'à ſes tranſports vous donniez plus d'eſpace;
Et retardiez la naiſſance du jour,
Qui doit avancer le retour
De celui dont il tient la place.

LA NUIT.

Voilà ſans doute un bel emploi
Que le grand Jupiter m'apprête;
Et l'on donne un nom fort honnête
Au ſervice qu'il veut de moi.

MERCURE.

Pour une jeune Déeſſe,
Vous êtes bien du bon tems!
Un tel emploi n'eſt baſſeſſe
Que chez les petites gens.
Lorſque, dans un haut rang, on a l'heur de paroître,
Tout ce qu'on fait eſt toujours bel & bon;
Et, ſuivant ce qu'on peut être,
Les choſes changent de nom.

LA NUIT.

Sur de pareilles matiéres,
Vous en ſçavez plus que moi;
Et, pour accepter l'emploi,
J'en veux croire vos lumiéres.

MERCURE.

MERCURE.

Hé, là, là, madame la Nuit,
Un peu doucement, je vous prie;
Vous avez dans le monde un bruit
De n'être pas ſi renchérie.
On vous fait confidente en cent climats divers
De beaucoup de bonnes affaires;
Et je crois, à parler à ſentimens ouverts,
Que nous ne nous en devons guères.

LA NUIT.

Laiſſons ces contrariétés;
Et demeurons ce que nous ſommes.
N'apprêtons point à rire aux hommes,
En nous diſant nos vérités.

MERCURE.

Adieu. Je vais là bas, dans ma commiſſion,
Dépouiller promtement la forme de Mercure,
Pour y vêtir la figure
Du valet d'Amphitrion.

LA NUIT.

Moi, dans cet hémiſphére, avec ma ſuite obſcure,
Je vais faire une ſtation.

MERCURE.

Bon jour, la Nuit.

LA NUIT.

Adieu, Mercure.

[*Mercure descend de son nuage, & la Nuit traverse le théatre.*]

Fin du Prologue.





Inv. et dessine par F. Boucher. *Gravé par Lau. Cars*

AMPHITRION



AMPHITRION,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SOSIE.



QUI va là? Hé? Ma peur à chaque pas s'accroît.
Meſſieurs, ami de tout le monde.
Ah! Quelle audace ſans ſeconde,
De marcher à l'heure qu'il eſt!
Que mon maître couvert de gloire
Me joüe ici d'un vilain tour!
Quoi! Si pour ſon prochain il avoit quelque amour,
M'auroit-il fait partir par une nuit ſi noire?
Et, pour me renvoyer annoncer ſon retour,

Et le détail de ſa victoire,
Ne pouvoit-il pas bien attendre qu'il fût jour?
Soſie, à quelle ſervitude
Tes jours ſont-ils aſſujettis?
Notre ſort eſt beaucoup plus rude
Chez les grands que chez les petits.
Ils veulent que, pour eux, tout ſoit, dans la nature,
Obligé de s'immoler,
Jour & nuit, grêle, vent, péril, chaleur, froidure,
Dès qu'ils parlent, il faut voler.
Vingt ans d'aſſidu ſervice
N'en obtiennent rien pour nous;
Le moindre petit caprice
Nous attire leur courroux.
Cependant notre ame inſenſée
S'acharne au vain honneur de demeurer près d'eux;
Et s'y veut contenter de la fauſſe penſée
Qu'ont tous les autres gens, que nous ſommes heureux.
Vers la retraite, en vain, la raiſon nous appelle,
En vain notre dépit quelquefois y conſent;
Leur vûë a ſur notre zéle
Un aſcendant trop puiſſant,
Et la moindre faveur d'un coup d'œil careſſant
Nous rengage de plus belle.
Mais enfin dans l'obſcurité
Je vois notre maiſon, & ma frayeur s'évade.
Il me faudroit pour l'ambaſſade
Quelque diſcours prémédité.

Je dois aux yeux d'Alcméne un portrait militaire
Du grand combat qui met nos ennemis à bas;
Mais comment diantre le faire,
Si je ne m'y trouvai pas?
N'importe, parlons-en & d'estoc & de taille,
Comme oculaire témoin.
Combien de gens font-ils des récits de bataille,
Dont ils se sont tenus loin?
Pour jouer mon rôle sans peine,
Je le veux un peu repasser.
Voici la chambre où j'entre en courier que l'on méne,
Et cette lanterne est Alcméne,
A qui je me dois adresser.
[*Sosie pose sa lanterne à terre.*]
Madame, Amphitrion mon maître & votre époux...
Bon. Beau début! L'esprit toujours plein de vos charmes,
M'a voulu choisir, entre tous,
Pour vous donner avis du succès de ses armes,
Et du désir qu'il a de se voir près de vous.
Ah! Vrayment, mon pauvre Sosie,
A te revoir, j'ai de la joye au cœur.
Madame, ce m'est trop d'honneur,
Et mon destin doit faire envie.
Bien répondu! Comment se porte Amphitrion?
Madame, en homme de courage,
Dans les occasions où la gloire l'engage.
Fort bien. Belle conception!
Quand viendra-t-il, par son retour charmant,

Rendre mon ame ſatisfaite ?
Le plûtôt qu'il pourra, Madame, aſſûrément;
Mais bien plus tard que ſon cœur ne ſouhaite.
Ah ! Mais quel eſt l'état où la guerre l'a mis ?
Que dit-il ? Que fait-il ? Contente un peu mon ame.
Il dit moins qu'il ne fait, Madame,
Et fait trembler les ennemis.
Peſte ! Où prend mon eſprit toutes ces gentilleſſes ?
Que font les révoltés ? Di-moi, quel eſt leur ſort ?
Ils n'ont pû réſiſter, Madame, à notre effort;
Nous les avons taillés en piéces,
Mis Ptérélas leur chef à mort,
Pris Télébe d'aſſaut; & déjà, dans le port,
Tout retentit de nos proueſſes.
Ah ! Quel ſuccès ! O Dieux ! Qui l'eût pû jamais croire ?
Raconte-moi, Soſie, un tel événement,
Je le veux bien, Madame; &, ſans m'enfler de gloire,
Du détail de cette victoire
Je puis parler très-ſçavamment.
Figurez-vous donc que Télébe,
Madame, eſt de ce côté;
[*Soſie marque les lieux ſur ſa main.*]
C'eſt une ville, en vérité,
Auſſi grande quaſi que Thébe.
La riviére eſt comme là.
Ici nos gens ſe campérent,
Et l'eſpace que voilà,
Nos ennemis l'occupérent.

Sur un haut, vers cet endroit,
Etoit leur infanterie;
Et plus bas, du côté droit,
Etoit la cavalerie.
Après avoir aux Dieux adressé les priéres,
Tous les ordres donnés, on donne le signal;
Les ennemis, pensant nous tailler des croupiéres,
Firent trois pelotons de leurs gens à cheval;
Mais leur chaleur par nous fut bien-tôt réprimée,
Et vous allez voir comme quoi.
Voilà notre avant-garde à bien faire animée;
Là, les archers de Créon notre Roi;
Et voici le corps d'armée,
[*On fait un peu de bruit.*]
Qui d'abord... Attendez, le corps d'armée a peur,
J'entends quelque bruit ce me semble.

SCENE II.

MERCURE, SOSIE.

MERCURE *sous la figure de Sosie, sortant de la maison d'Amphitrion.*

SOus ce minois qui lui ressemble,
Chassons de ces lieux ce causeur,
Dont l'abord importun troubleroit la douceur
Que nos amans goûtent ensemble.

SOSIE *sans voir Mercure.*

Mon cœur, tant ſoit peu, ſe raſſûre,
Et je penſe que ce n'eſt rien.
Crainte pourtant de ſiniſtre avanture,
Allons chez nous achever l'entretien.

MERCURE *à part.*

Tu ſeras plus fort que Mercure,
Ou je t'en empêcherai bien.

SOSIE *sans voir Mercure.*

Cette nuit, en longueur, me ſemble ſans pareille.
Il faut, depuis le tems que je ſuis en chemin,
Ou que mon maître ait pris le ſoir pour le matin;
Ou que, trop tard au lit, le blond Phœbus ſommeille,
Pour avoir trop pris de ſon vin.

MERCURE *à part.*

Comme avec irrévérence
Parle des Dieux ce maraud!
Mon bras ſçaura bien tantôt
Châtier cette inſolence;
Et je vais m'égayer avec lui comme il faut,
En lui volant ſon nom avec ſa reſſemblance.

SOSIE *appercevant Mercure d'un peu loin.*

Ah! Par ma foi j'avois raiſon;
C'eſt fait de moi, chétive créature.
Je vois, devant notre maiſon
Certain homme, dont l'encolure
Ne me préſage rien de bon.
Pour faire ſemblant d'aſſûrance,

Je veux chanter un peu d'ici. [*Il chante.*]

MERCURE.

Qui donc eſt ce coquin, qui prend tant de licence
Que de chanter, & m'étourdir ainſi?

[*A meſure que Mercure parle, la voix de Soſie s'affoiblit peu à peu.*]

Veut-il qu'à l'étriller ma main un peu s'applique?

SOSIE *à part.*

Cet homme, aſſûrément, n'aime pas la muſique.

MERCURE.

Depuis plus d'une ſemaine
Je n'ai trouvé perſonne à qui rompre les os;
La vigueur de mon bras ſe perd dans le repos,
Et je cherche quelque dos,
Pour me remettre en haleine.

SOSIE *à part.*

Quel diable d'homme eſt-ce-ci?
De mortelles frayeurs je ſens mon ame atteinte.
Mais pourquoi trembler tant auſſi?
Peut-être a-t-il, dans l'ame, autant que moi de crainte;
Et que le drôle parle ainſi,
Pour me cacher ſa peur, ſous une audace feinte.
Oui, oui, ne ſouffrons point qu'on nous croye un oiſon.
Si je ne ſuis hardi, tâchons de le paroître.
Faiſons-nous du cœur par raiſon.
Il eſt ſeul, comme moi; je ſuis fort; j'ai bon maître;
Et voilà notre maiſon.

MERCURE.

Qui va là?

SOSIE.

Moi.

MERCURE.

Qui, moi?

SOSIE.

[*à part.*]

Moi. Courage, Sosie,

MERCURE.

Quel est ton sort? Di-moi.

SOSIE.

D'être homme, & de parler.

MERCURE.

Es-tu maître, ou valet?

SOSIE.

Comme il me prend envie.

MERCURE.

Où s'adressent tes pas?

SOSIE.

Où j'ai dessein d'aller.

MERCURE.

Ah! Ceci me déplaît.

SOSIE.

J'en ai l'ame ravie.

MERCURE.

Résolument par force ou par amour,
Je veux sçavoir de toi, traître,
Ce que tu fais, d'où tu viens avant jour,
Où tu vas, à qui tu peux être,

SOSIE.

Je fais le bien & le mal tour à tour,
Je viens de là, vais là, j'appartiens à mon maître.

MERCURE.

Tu montres de l'esprit, & je te vois en train
De trancher avec moi de l'homme d'importance.
Il me prend un désir, pour faire connoissance,
De te donner un soufflet de ma main.

SOSIE.

A moi-même?

MERCURE.

A toi-même; & t'en voilà certain.

[*Mercure donne un soufflet à Sosie.*]

SOSIE.

Ah, ah! C'est tout de bon?

MERCURE.

Non, ce n'est que pour rire,
Et répondre à tes quolibets.

SOSIE.

Tudieu! L'ami, sans vous rien dire,
Comme vous baillez des soufflets,

MERCURE.

Ce sont là de mes moindres coups,
De petits soufflets ordinaires.

SOSIE.

Si j'étois aussi promt que vous,
Nous ferions de belles affaires.

MERCURE.

Tout cela n'eſt encor rien ;
Nous verrons bien autre choſe ;
Pour y faire quelque pauſe,
Pourſuivons notre entretien.

SOSIE.

Je quitte la partie.

[*Soſie veut s'en aller.*]

MERCURE *arrêtant Soſie.*

Où vas-tu ?

SOSIE.

Que t'importe ?

MERCURE.

Je veux ſçavoir où tu vas.

SOSIE.

Me faire ouvrir cette porte.
Pourquoi retiens-tu mes pas ?

MERCURE.

Si juſqu'à l'approcher tu pouſſes ton audace,
Je fais ſur toi pleuvoir un orage de coups.

SOSIE.

Quoi ! Tu veux, par ta menace,
M'empêcher d'entrer chez nous ?

MERCURE.

Comment chez nous ?

SOSIE.

Oui, chez nous.

MERCURE.

O le traître!

Tu te dis de cette maiſon?

SOSIE.

Fort bien. Amphitrion n'en eſt-il pas le maître?

MERCURE.

Hé bien? Que fait cette raiſon?

SOSIE.

Je ſuis ſon valet.

MERCURE.

Toi?

SOSIE.

Moi.

MERCURE.

Son valet?

SOSIE.

Sans doute.

MERCURE.

Valet d'Amphitrion?

SOSIE.

D'Amphitrion, de lui.

MERCURE.

Ton nom eſt?

SOSIE.

Soſie.

MERCURE.

Hé? Comment?

SOSIE.

Sosie.

MERCURE.

Ecoute.

Sçais-tu que de ma main je t'assomme aujourd'hui?

SOSIE.

Pourquoi? de quelle rage est ton ame saisie?

MERCURE.

Qui te donne, di-moi, cette témérité
De prendre le nom de Sosie?

SOSIE.

Moi? Je ne le prends point, je l'ai toujours porté.

MERCURE.

O le mensonge horrible, & l'impudence extrême!
Tu m'oses soutenir que Sosie est ton nom?

SOSIE.

Fort bien. Je le soutiens par la grande raison
Qu'ainsi, l'a fait des Dieux la puissance suprême;
Et qu'il n'est pas en moi de pouvoir dire non,
Et d'être un autre que moi-même.

MERCURE.

Mille coups de bâton doivent être le prix
D'une pareille effronterie.

SOSIE *battu par Mercure.*

Justice, citoyens. Au secours, je vous prie.

MERCURE.

Comment, boureau, tu fais des cris?

SOSIE.

De mille coups tu me meurtris,
Et tu ne veux pas que je crie?

MERCURE.

C'eſt ainſi que mon bras...

SOSIE.

L'action ne vaut rien.
Tu triomphes de l'avantage
Que te donne ſur moi mon manque de courage;
Et ce n'eſt pas en uſer bien.
C'eſt pure fanfaronnerie
De vouloir profiter de la poltronnerie
De ceux qu'attaque notre bras.
Battre un homme à jeu ſûr n'eſt pas d'une belle ame;
Et le cœur eſt digne de blâme,
Contre les gens qui n'en ont pas.

MERCURE.

Hé bien, es-tu Soſie à préſent? Qu'en dis-tu?

SOSIE.

Tes coups n'ont point en moi fait de métamorphoſe;
Et tout le changement que je trouve à la choſe,
C'eſt d'être Soſie battu.

MERCURE *menaçant Soſie.*

Encor? Cent autres coups pour cette autre impudence.

SOSIE.

De grace, fai tréve à tes coups.

MERCURE.

Fai donc tréve à ton inſolence.

SOSIE.

Tout ce qu'il te plaira, je garde le ſilence.
La diſpute eſt par trop inégale entre nous.

MERCURE.

Es-tu Soſie encor? Di, traître.

SOSIE.

Hélas! Je ſuis ce que tu veux.
Diſpoſe de mon ſort tout au gré de tes vœux,
Ton bras t'en a fait le maître.

MERCURE.

Ton nom étoit Soſie, à ce que tu diſois?

SOSIE.

Il eſt vray, juſqu'ici j'ai crû la choſe claire;
Mais ton bâton, ſur cette affaire,
M'a fait voir que je m'abuſois.

MERCURE.

C'eſt moi qui ſuis Soſie, & tout Thébes l'avouë;
Amphitrion jamais n'en eut d'autre que moi.

SOSIE.

Toi, Soſie?

MERCURE.

Oui, Soſie; &, ſi quelqu'un s'y jouë,
Il peut bien prendre garde à ſoi.

SOSIE *à part.*

Ciel! Me faut-il ainſi renoncer à moi-même,
Et par un impoſteur me voir voler mon nom?
Que ſon bonheur eſt extrême
De ce que je ſuis poltron!

Sans cela, par la mort....

MERCURE.

Entre tes dents, je pense,
Tu murmures je ne sçais quoi?

SOSIE.

Non; mais, au nom des Dieux, donne-moi la licence
De parler un moment à toi.

MERCURE.

Parle.

SOSIE.

Mais promets-moi de grace,
Que les coups n'en seront point.
Signons une tréve.

MERCURE.

Passe;
Va, je t'accorde ce point.

SOSIE.

Qui te jette, di-moi, dans cette fantaisie?
Que te reviendra-t-il de m'enlever mon nom?
Et peux-tu faire enfin, quand tu serois démon,
Que je ne sois pas moi, que je ne sois Sosie?

MERCURE *levant le bâton sur Sosie.*

Comment? Tu peux....

SOSIE.

Ah! Tout doux
Nous avons fait tréve aux coups.

MERCURE.

Quoi! Pendard, imposteur, coquin....

SOSIE.

Pour des injures,
Di-m'en tant que tu voudras ;
Ce ſont légéres bleſſures,
Et je ne m'en fâche pas.

MERCURE.

Tu te dis Soſie ?

SOSIE.

Oui. Quelque conte frivole...

MERCURE.

Sus, je romps notre tréve, & reprends ma parole.

SOSIE.

N'importe. Je ne puis m'anéantir pour toi,
Et ſouffrir un diſcours ſi loin de l'apparence.
Etre ce que je ſuis, eſt-il en ta puiſſance,
Et puis-je ceſſer d'être moi ?
S'aviſa-t-on jamais d'une choſe pareille,
Et peut-on démentir cent indices preſſans ?
Rêvai-je ? Eſt-ce que je ſommeille ?
Ai-je l'eſprit troublé par des tranſports puiſſans ?
Ne ſens-je pas bien que je veille ?
Ne ſuis-je pas dans mon bon ſens ?
Mon maître Amphitrion ne m'a-t-il pas commis
A venir en ces lieux vers Alcméne ſa femme ?
Ne lui dois-je pas faire, en lui vantant ſa flâme,
Un récit de ſes faits contre nos ennemis ?
Ne ſuis-je pas du port arrivé tout à l'heure ?
Ne tiens-je pas une lanterne en main ?

Ne te trouvai-je pas devant notre demeure?
Ne t'y parlai-je pas d'un esprit tout humain?
Ne te tiens-tu pas fort de ma poltronnerie?
Pour m'empêcher d'entrer chez nous,
N'as-tu pas, sur mon dos, éxercé ta furie?
Ne m'as-tu pas roué de coups?
Ah! Tout cela n'est que trop véritable,
Et, plût au Ciel, le fût-il moins!
Cesse donc d'insulter au sort d'un misérable;
Et laisse à mon devoir s'acquitter de ses soins.

MERCURE.

Arrête; ou, sur ton dos, le moindre pas attire
Un assommant éclat de mon juste courroux.
Tout ce que tu viens de dire
Est à moi, hormis les coups.

SOSIE.

Ce matin, du vaisseau, plein de frayeur en l'ame,
Cette lanterne sçait comme je suis parti.
Amphitrion, du camp, vers Alcméne sa femme
M'a-t-il pas envoyé?

MERCURE.

Vous en avez menti.
C'est moi qu'Amphitrion député vers Alcméne;
Et qui, du port persique, arrive de ce pas.
Moi, qui viens annoncer la valeur de son bras
Qui nous fait remporter une victoire pleine,
Et de nos ennemis a mis le chef à bas.
C'est moi qui suis Sosie enfin, de certitude,

Fils de Dave, honnête berger,
Frere d'Arpage, mort en pays étranger,
Mari de Cléanthis la prude,
Dont l'humeur me fait enrager;
Qui, dans Thébe, ai reçû mille coups d'étriviére,
Sans en avoir jamais dit rien;
Et jadis, en public, fus marqué par derriére
pour être trop homme de bien.

SOSIE *bas à part.*

Il a raison. A moins d'être Sosie,
On ne peut pas sçavoir tout ce qu'il dit;
Et, dans l'étonnement dont mon ame est saisie,
Je commence, à mon tour, à le croire un petit.
En effet, maintenant que je le considére,
Je vois qu'il a de moi taille, mine, action;
Faisons-lui quelque question,
Afin d'éclaircir ce mystére.
[*haut.*]
Parmi tout le butin fait sur nos ennemis,
Qu'est-ce qu'Amphitrion obtient pour son partage?

MERCURE.

Cinq fort gros diamans en nœud proprement mis,
Dont leur chef se paroit comme d'un rare ouvrage.

SOSIE.

A qui destine-t-il un si riche présent?

MERCURE.

A sa femme; &, sur elle, il le veut voir paroître.

SOSIE.

Mais où, pour l'apporter, eſt-il mis à préſent?

MERCURE.

Dans un coffret ſcellé des armes de mon maître.

SOSIE *bas à part.*

Il ne ment pas d'un mot, à chaque repartie;
Et, de moi, je commence à douter tout de bon.
Près de moi, par la force, il eſt déjà Soſie;
Il pourroit bien encor l'être par la raiſon.
Pourtant quand je me tâte, & que je me rappelle,
Il me ſemble que je ſuis moi.
Où puis-je rencontrer quelque clarté fidéle
Pour démêler ce que je voi?
Ce que j'ai fait tout ſeul, & que n'a vû perſonne,
A moins d'être moi-même, on ne le peut ſçavoir.
Par cette queſtion, il faut que je l'étonne;
C'eſt de quoi le confondre, & nous allons le voir.
[*haut.*]
Lorſqu'on étoit aux mains, que fis-tu dans nos tentes,
Où tu courus ſeul te fourrer?

MERCURE.

D'un jambon...

SOSIE *bas à part.*

L'y voilà?

MERCURE.

Que j'allai déterrer,
Je coupai bravement deux tranches ſucculentes,
Dont je ſçus fort bien me bourrer.

Et joignant à cela d'un vin que l'on ménage,
Et dont, avant le goût, les yeux ſe contentoient,
Je pris un peu de courage
Pour nos gens qui ſe battoient.

SOSIE *bas à part.*

Cette preuve ſans pareille
En ſa faveur conclut bien;
Et l'on n'y peut dire rien,
S'il n'étoit dans la bouteille.

[*haut.*]

Je ne ſçaurois nier, aux preuves qu'on m'expoſe,
Que tu ne ſois Soſie; & j'y donne ma voix.
Mais ſi tu l'es, di-moi qui tu veux que je ſois;
Car encor faut-il bien que je ſois quelque choſe.

MERCURE.

Quand je ne ſerai plus Soſie,
Sois-le, j'en demeure d'accord;
Mais, tant que je le ſuis, je te garantis mort,
Si tu prends cette fantaiſie.

SOSIE.

Tout cet embarras met mon eſprit ſur les dents,
Et la raiſon à ce qu'on voit s'oppoſe.
Mais il faut terminer enfin par quelque choſe;
Et le plus court pour moi, c'eſt d'entrer là dedans.

MERCURE.

Ah! Tu prends donc, pendard, goût à la baſtonnade?

SOSIE *battu par Mercure.*

Ah! Qu'eſt-ce-ci grands Dieux! Il frappe un ton plus fort;

Et mon dos, pour un mois, en doit être malade.
Laissons ce diable d'homme, & retournons au port.
O juste Ciel! J'ai fait une belle ambassade!

MERCURE *seul.*

Enfin, je l'ai fait fuir; &, sous ce traitement,
De beaucoup d'actions il a reçû la peine.
Mais je vois Jupiter, qui fort civilement
Reconduit l'amoureuse Alcméne.

SCENE III.

JUPITER *sous la figure d'Amphitrion*, ALCMENE, CLEANTHIS, MERCURE.

JUPITER.

DEfendez, chere Alcméne, aux flambeaux d'approcher,
Ils m'offrent des plaisirs en m'offrant votre vûë;
Mais ils pouroient ici découvrir ma venuë
Qu'il est à propos de cacher.
Mon amour que gênoient tous ces soins éclatans
Où me tenoit lié la gloire de nos armes,
Aux devoirs de ma charge, a volé les instans
Qu'il vient de donner à vos charmes.
Ce vol qu'à vos beautés mon cœur a consacré
Pourroit être blamé dans la bouche publique;
Et j'en veux pour témoin unique
Celle qui peut m'en sçavoir gré.

ALCMENE.

Je prends, Amphitrion, grande part à la gloire
Que répandent ſur vous vos illuſtres exploits;
Et l'éclat de votre victoire
Sçait toucher de mon cœur les ſenſibles endroits;
Mais, quand je voi que cet honneur fatal
Eloigne de moi ce que j'aime,
Je ne puis m'empêcher, dans ma tendreſſe extrême,
De lui vouloir un peu de mal;
Et d'oppoſer mes vœux à cet ordre ſuprême,
Qui des thébains vous fait le général.
C'eſt une douce choſe, après une victoire,
Que la gloire où l'on voit ce qu'on aime élevé;
Mais, parmi les périls mêlés à cette gloire,
Un triſte coup, hélas! eſt bien-tôt arrivé.
De combien de frayeurs a-t-on l'ame bleſſée,
Au moindre choc dont on entend parler?
Voit-on, dans les horreurs d'une telle penſée,
Par où jamais ſe conſoler
Du coup dont elle eſt menacée?
Et, de quelque laurier qu'on couronne un vainqueur,
Quelque part que l'on ait à cet honneur ſuprême,
Vaut-il ce qu'il en coûte aux tendreſſes d'un cœur
Qui peut, à tout moment, trembler pour ce qu'il aime?

JUPITER.

Je ne vois rien en vous, dont mon feu ne s'augmente,
Tout y marque à mes yeux un cœur bien enflammé;
Et c'eſt, je vous l'avouë, une choſe charmante

De

De trouver tant d'amour dans un objet aimé.
Mais, ſi je l'oſe dire, un ſcrupule me gêne
Aux tendres ſentimens que vous me faites voir;
Et, pour les bien goûter, mon amour, chere Alcméne,
Voudroit n'y voir entrer rien de votre devoir,
Qu'à votre ſeule ardeur, qu'à ma ſeule perſonne,
Je dûſſe les faveurs que je reçois de vous;
Et que la qualité que j'ai de votre époux,
Ne fût point ce qui me les donne.

ALCMENE.

C'eſt de ce nom, pourtant, que l'ardeur qui me brûle,
Tient le droit de paroître au jour,
Et je ne comprends rien à ce nouveau ſcrupule,
Dont s'embarraſſe votre amour.

JUPITER.

Ah! Ce que j'ai pour vous d'ardeur & de tendreſſe,
Paſſe auſſi celle d'un époux;
Et vous ne ſçavez pas, dans des momens ſi doux,
Quelle en eſt la délicateſſe,
Vous ne concevez point qu'un cœur bien amoureux
Sur cent petits égards s'attache avec étude,
Et ſe fait une inquiétude
De la maniére d'être heureux.
En moi, belle & charmante Alcméne,
Vous voyez un mari, vous voyez un amant;
Mais l'amant ſeul me touche, à parler franchement,
Et je ſens, près de vous, que le mari le gêne.
Cet amant, de vos vœux, jaloux au dernier point,

Souhaite qu'à lui ſeul votre cœur s'abandonne;
Et ſa paſſion ne veut point
De ce que le mari lui donne.
Il veut, de pure ſource, obtenir vos ardeurs;
Et ne veut rien tenir des nœuds de l'hyménée,
Rien d'un fâcheux devoir qui fait agir les cœurs,
Et par qui, tous les jours, des plus chéres faveurs
La douceur eſt empoiſonnée.
Dans le ſcrupule enfin dont il eſt combattu,
Il veut, pour ſatisfaire à ſa délicateſſe,
Que vous le ſépariez d'avec ce qui le bleſſe;
Que le mari ne ſoit que pour votre vertu;
Et que, de votre cœur de bonté revêtu,
L'amant ait tout l'amour & toute la tendreſſe.

ALCMENE.

Amphitrion, en vérité,
Vous vous moquez de tenir ce langage;
Et j'aurois peur qu'on ne vous crût pas ſage,
Si de quelqu'un vous étiez écouté.

JUPITER.

Ce diſcours eſt plus raiſonnable,
Alcméne, que vous ne penſez;
Mais un plus long ſéjour me rendroit trop coupable;
Et, du retour au port, les momens ſont preſſés.
Adieu. De mon devoir l'étrange barbarie
Pour un tems m'arrache de vous;
Mais, belle Alcméne, au moins, quand vous verrez l'époux,
Songez à l'amant, je vous prie.

ALCMENE.

Je ne sépare point ce qu'unissent les Dieux;
Et l'époux & l'amant me sont fort précieux.

SCENE IV.

CLEANTHIS, MERCURE.

CLEANTHIS *à part.*

O Ciel! Que d'aimables caresses
D'un époux ardemment chéri!
Et que mon traître de mari
Est loin de toutes ces tendresses!

MERCURE *à part.*

La Nuit, qu'il me faut avertir,
N'a plus qu'à plier tous ses voiles;
Et, pour effacer les étoiles,
Le Soleil de son lit peut maintenant sortir.

CLEANTHIS *arrêtant Mercure.*

Quoi! C'est ainsi que l'on me quitte?

MERCURE.

Et comment donc? Ne veux-tu pas
Que de mon devoir je m'acquitte?
Et que d'Amphitrion j'aille suivre les pas?

CLEANTHIS.

Mais, avec cette brusquerie,
Traître, de moi te séparer?

MERCURE.

Le beau ſujet de fâcherie !
Nous avons tant de tems enſemble à demeurer.

CLEANTHIS.

Mais quoi ! Partir ainſi d'une façon brutale,
Sans me dire un ſeul mot de douceur pour régale ?

MERCURE.

Diantre ! Où veux-tu que mon eſprit,
T'aille chercher des fariboles ?
Quinze ans de mariage épuiſent les paroles ;
Et, depuis un long tems, nous nous ſommes tout dit.

CLEANTHIS.

Regarde, traître, Amphitrion ;
Voi combien pour Alcméne il étale de flâme ;
Et rougis, là-deſſus, du peu de paſſion
Que tu témoignes pour ta femme.

MERCURE.

Hé, mon Dieu ! Cléanthis, ils ſont encore amans.
Il eſt certain âge où tout paſſe ;
Et ce qui leur ſiéd bien dans ces commencemens,
En nous, vieux mariés, auroit mauvaiſe grace.
Il nous feroit beau voir attachés, face à face,
A pouſſer les beaux ſentimens.

CLEANTHIS.

Quoi ! Suis-je hors d'état, perfide, d'eſpérer
Qu'un cœur auprès de moi ſoupire ?

MERCURE.

Non, je n'ai garde de le dire ;

Mais je ſuis trop barbon pour oſer ſoupirer,
Et je ferois crever de rire.

CLEANTHIS.

Mérites-tu, pendard, cet inſigne bonheur,
De te voir pour épouſe une femme d'honneur?

MERCURE.

Mon Dieu! Tu n'es que trop honnête;
Ce grand honneur ne me vaut rien.
Ne ſois point ſi femme de bien,
Et me romps un peu moins la tête.

CLEANTHIS.

Comment! De trop bien vivre, on te voit me blâmer?

MERCURE.

La douceur d'une femme eſt tout ce qui me charme;
Et ta vertu fait un vacarme
Qui ne ceſſe de m'aſſommer.

CLEANTHIS.

Il te faudroit des cœurs pleins de fauſſes tendreſſes,
De ces femmes aux beaux & louables talens,
Qui ſçavent accabler leurs maris de careſſes,
Pour leur faire avaler l'uſage des galans.

MERCURE.

Ma foi, veux-tu que je te diſe?
Un mal d'opinion ne touche que les ſots;
Et je prendrois pour ma deviſe,
Moins d'honneur, & plus de repos.

CLEANTHIS.

Comment! Tu ſouffrirois, ſans nulle répugnance,

Que j'aimasse un galant avec toute licence?

MERCURE.

Oui, si je n'étois plus de tes cris rebattu,
Et qu'on te vît changer d'humeur & de méthode.
J'aime mieux un vice commode,
Qu'une fatiguante vertu.
Adieu, Cléanthis, ma chére ame,
Il me faut suivre Amphitrion.

CLEANTHIS *seule.*

Pourquoi, pour punir cet infame,
Mon cœur n'a-t-il assez de résolution?
Ah! Que dans cette occasion
J'enrage d'être honnête femme!

Fin du premier acte.





ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

AMPHITRION, SOSIE.

AMPHITRION.

VIEN-ÇA, bourreau, vien-çà. Sçai-tu, maître fripon,
Qu'à te faire aſſommer ton diſcours peut ſuffire;
Et que, pour te traiter comme je le déſire,
Mon courroux n'attend qu'un bâton.

SOSIE.

Si vous le prenez ſur ce ton,
Monſieur, je n'ai plus rien à dire;
Et vous aurez toujours raiſon.

AMPHITRION.

Quoi! Tu veux me donner pour des vérités, traître,
Des contes que je vois d'extravagance outrés?

SOSIE.

Non, je ſuis le valet, & vous êtes le maître;
Il n'en ſera, monſieur, que ce que vous voudrez.

AMPHITRION.

Çà, je veux étouffer le courroux qui m'enflamme,
Et, tout du long, t'oüir ſur ta commiſſion.
Il faut, avant que voir ma femme,
Que je débrouille ici cette confuſion.
Rappelle tous tes ſens, rentre bien dans ton ame;
Et réponds, mot pour mot, à chaque queſtion.

SOSIE.

Mais, de peur d'incongruité,
Dites-moi, de grace, à l'avance,
De quel air il vous plaît que ceci ſoit traité.
Parlerai-je, monſieur, ſelon ma conſcience,
Ou comme, auprès des grands, on le voit uſité?
Faut-il dire la vérité,
Ou bien uſer de complaiſance?

AMPHITRION.

Non, je ne te veux obliger
Qu'à me rendre de tout un compte fort ſincére.

SOSIE.

Bon. C'eſt aſſez, laiſſez-moi faire;
Vous n'avez qu'à m'interroger.

AMPHITRION.

Sur l'ordre que tantôt je t'avois ſçû preſcrire...

SOSIE.

Je ſuis parti, les Cieux d'un noir crêpe voilés,
Peſtant fort contre vous dans ce fâcheux martyre,
Et maudiſſant vingt fois l'ordre dont vous parlez.

AMPHITRION.

Comment? Coquin.

SOSIE.

Monſieur, vous n'avez rien qu'à dire,
Je mentirai, ſi vous voulez.

AMPHITRION.

Voilà comme un valet montre pour nous du zéle.
Paſſons. Sur les chemins que t'eſt-il arrivé?

SOSIE.

D'avoir une frayeur mortelle
Au moindre objet que j'ai trouvé.

AMPHITRION.

Poltron.

SOSIE.

En nous formant, nature a ſes caprices,
Divers panchans en nous elle fait obſerver.
Les uns, à s'expoſer, trouvent mille délices;
Moi, j'en trouve à me conſerver.

AMPHITRION.

Arrivant au logis...

SOSIE.

J'ai, devant notre porte,
En moi-même, voulu répéter un petit,
Sur quel ton, & de quelle ſorte
Je ferois du combat le glorieux récit.

AMPHITRION.

Enſuite?

SOSIE.

On m'eſt venu troubler, & mettre en peine.

AMPHITRION.

Et qui?

SOSIE.

Soſie. Un moi, de vos ordres jaloux,
Que vous avez, du port, envoyé vers Alcméne;
Et qui, de nos ſecrets, a connoiſſance pleine,
Comme le moi qui parle à vous.

AMPHITRION.

Quels contes!

SOSIE.

Non, monſieur, c'eſt la vérité pure.
Ce moi, plûtôt que moi, s'eſt au logis trouvé;
Et j'étois venu, je vous jure,
Avant que je fûſſe arrivé.

AMPHITRION.

D'où peut procéder, je te prie,
Ce galimathias maudit?
Eſt-ce ſonge? Eſt-ce yvrognerie?
Aliénation d'eſprit?
Ou méchante plaiſanterie?

SOSIE.

Non, c'eſt la choſe comme elle eſt,
Et point du tout conte frivole.
Je ſuis homme d'honneur, j'en donne ma parole;
Et vous m'en croirez, s'il vous plaît.

Je vous dis que, croyant n'être qu'un ſeul Soſie,
Je me ſuis trouvé deux chez nous,
Et que, de ces deux moi, piqués de jalouſie,
L'un eſt à la maiſon, & l'autre eſt avec vous;
Que le moi, que voici, chargé de laſſitude,
A trouvé l'autre moi frais, gaillard, & diſpos,
Et n'ayant d'autre inquiétude
Que de battre, & caſſer des os.

AMPHITRION.

Il faut être, je le confeſſe,
D'un eſprit bien poſé, bien tranquille, bien doux,
Pour ſouffrir qu'un valet de chanſons me repaiſſe.

SOSIE.

Si vous vous mettez en courroux,
Plus de conférence entre nous;
Vous ſçavez que d'abord tout ceſſe.

AMPHITRION.

Non, ſans emportement je te veux écouter;
Je l'ai promis. Mais dis; en bonne conſcience,
Au myſtére nouveau que tu me viens conter,
Eſt-il quelque ombre d'apparence?

SOSIE.

Non, vous avez raiſon; & la choſe à chacun
Hors de créance doit paroître.
C'eſt un fait à n'y rien connoître,
Un conte extravagant, ridicule, importun;
Cela choque le ſens commun;
Mais cela ne laiſſe pas d'être.

AMPHITRION.

Le moyen d'en rien croire, à moins qu'être insensé ?

SOSIE.

Je ne l'ai pas crû, moi, sans une peine extrême.
Je me suis, d'être deux, senti l'esprit blessé;
Et long-tems d'imposteur j'ai traité ce moi-même.
Mais à me reconnoître enfin il m'a forcé,
J'ai vû que c'étoit moi, sans aucun stratagême;
Des piéds, jusqu'à la tête, il est comme moi fait,
Beau, l'air noble, bien pris, les maniéres charmantes,
Enfin deux gouttes de lait
Ne sont pas plus ressemblantes;
Et, n'étoit que ses mains sont un peu trop pesantes,
J'en serois fort satisfait.

AMPHITRION.

A quelle patience il faut que je m'exhorte !
Mais enfin, n'es-tu pas entré dans la maison ?

SOSIE.

Bon, entré ? Hé, de quelle sorte ?
Ai-je voulu jamais entendre de raison,
Et ne me suis-je pas interdit notre porte ?

AMPHITRION.

Comment donc ?

SOSIE.

Avec un bâton,
Dont mon dos sent encore une douleur très-forte.

AMPHITRION.

On t'a battu ?

SOSIE.

Vrayment!

AMPHITRION.

Et qui?

SOSIE.

Moi.

AMPHITRION.

Toi, te battre?

SOSIE.

Oui, moi. Non pas le moi d'ici,
Mais le moi du logis qui frappe comme quatre.

AMPHITRION.

Te confonde le Ciel de me parler ainſi!

SOSIE.

Ce ne ſont point des badinages.
Le moi que j'ai trouvé tantôt,
Sur le moi qui vous parle, a de grands avantages;
Il a le bras fort, le cœur haut,
J'en ai reçû des témoignages,
Et ce diable de moi m'a roſſé comme il faut;
C'eſt un drôle qui fait des rages.

AMPHITRION.

Achevons. As-tu vû ma femme?

SOSIE.

Non.

AMPHITRION.

Pourquoi?

SOSIE.

Par une raiſon aſſez forte.

AMPHITRION.

Qui t'a fait y manquer, maraud? Explique-toi.

SOSIE.

Faut-il le répéter vingt fois de même ſorte?
Moi, vous dis-je, ce moi plus robuſte que moi,
Ce moi, qui s'eſt de force emparé de la porte,
Ce moi, qui m'a fait filer doux,
Ce moi, qui le ſeul moi veut être,
Ce moi, de moi-même jaloux,
Ce moi vaillant, dont le courroux
Au moi poltron s'eſt fait connoître;
Enfin ce moi, qui ſuis chez nous,
Ce moi, qui s'eſt montré mon maître,
Ce moi qui m'a roué de coups.

AMPHITRION.

Il faut que ce matin, à force de trop boire,
Il ſe ſoit troublé le cerveau.

SOSIE.

Je veux être pendu, ſi j'ai bû que de l'eau;
A mon ſerment, on m'en peut croire.

AMPHITRION.

Il faut donc qu'au ſommeil tes ſens ſe ſoient portés,
Et qu'un ſonge fâcheux, dans ſes confus myſtéres
T'ait fait voir toutes les chiméres,
Dont tu me fais des vérités.

SOSIE.

Tout auſſi peu. Je n'ai point ſommeillé;
Et n'en ai même aucune envie.
Je vous parle bien éveillé,
J'étois bien éveillé ce matin, ſur ma vie;
Et bien éveillé même étoit l'autre Soſie;
Quand il m'a ſi bien étrillé.

AMPHITRION.

Sui-moi, je t'impoſe ſilence.
C'eſt trop me fatiguer l'eſprit.
Et je ſuis un vray fou d'avoir la patience
D'écouter, d'un valet, les ſottiſes qu'il dit.

SOSIE *à part*.

Tous les diſcours ſont des ſottiſes,
Partant d'un homme ſans éclat.
Ce ſeroient paroles exquiſes,
Si c'étoit un grand qui parlât.

AMPHITRION.

Entrons ſans davantage attendre.
Mais Alcméne paroît avec tous ſes appas;
En ce moment, ſans doute, elle ne m'attend pas,
Et mon abord la va ſurprendre.

SCENE II.

ALCMENE, AMPHITRION, CLEANTHIS, SOSIE.

ALCMENE *ſans voir Amphitrion.*

ALlons, pour mon époux, Cléanthis, vers les Dieux,
Nous acquitter de nos hommages;
Et les remercier des ſuccès glorieux,
Dont Thébes, par ſon bras, goûte les avantages.
[*appercevant Amphitrion.*]
O Dieux!

AMPHITRION.

Faſſe le Ciel, qu'Amphitrion vainqueur,
Avec plaiſir ſoit revû de ſa femme;
Et que ce jour favorable à ma flâme,
Vous redonne à mes yeux avec le même cœur!
Que j'y retrouve autant d'ardeur
Que vous en rapporte mon ame!

ALCMENE.

Quoi! De retour ſi-tôt?

AMPHITRION.

Certes, c'eſt, en ce jour,
Me donner de vos feux un mauvais témoignage,
Et ce, Quoi ſi-tôt de retour?
En ces occaſions, n'eſt guéres le langage
D'un cœur bien enflammé d'amour.

J'oſois

J'osois me flater, en moi-même,
Que, loin de vous, j'aurois trop demeuré.
L'attente d'un retour, ardemment désiré,
Donne à tous les instans une longueur extrême;
Et l'absence de ce qu'on aime,
Quelque peu qu'elle dure, a toujours trop duré.

ALCMENE.

Je ne vois...

AMPHITRION.

Non, Alcméne, à son impatience
On mesure le tems en de pareils états;
Et vous comptez les momens de l'absence
En personne qui n'aime pas.
Lorsque l'on aime comme il faut,
Le moindre éloignement nous tuë;
Et ce dont on chérit la vûë,
Ne revient jamais assez tôt.
De votre accueil, je le confesse,
Se plaint ici mon amoureuse ardeur;
Et j'attendois, de votre cœur,
D'autres transports de joye & de tendresse.

ALCMENE.

J'ai peine à comprendre sur quoi
Vous fondez les discours que je vous entends faire;
Et, si vous vous plaignez de moi,
Je ne sçais pas, de bonne foi,
Ce qu'il faut pour vous satisfaire.
Hier au soir, ce me semble, à votre heureux retour,

On me vit témoigner une joye aſſez tendre;
Et rendre aux ſoins de votre amour,
Tout ce que de mon cœur vous aviez lieu d'attendre.

AMPHITRION.

Comment?

ALCMENE.

Ne fis-je pas éclater à vos yeux
Les ſoudains mouvemens d'une entiére allégreſſe?
Et le tranſport d'un cœur peut-il s'expliquer mieux,
Au retour d'un époux qu'on aime avec tendreſſe?

AMPHITRION.

Que me dites-vous là?

ALCMENE.

Que même votre amour,
Montra de mon accueil une joye incroyable;
Et que, m'ayant quittée à la pointe du jour,
Je ne vois pas qu'à ce ſoudain retour,
Ma ſurpriſe ſoit ſi coupable.

AMPHITRION.

Eſt-ce que du retour que j'ai précipité,
Un ſonge, cette nuit, Alcméne, dans votre ame
A prévenu la vérité?
Et que, m'ayant peut-être en dormant bien traité,
Votre cœur ſe croit, vers ma flâme,
Aſſez amplement acquitté?

ALCMENE.

Eſt-ce qu'une vapeur, par ſa malignité,
Amphitrion, a dans votre ame,

Du retour d'hier au ſoir, brouillé la vérité?
Et que, du doux accueil duquel je m'acquittai,
Votre cœur prétend à ma flâme,
Ravir toute l'honnêteté?

AMPHITRION.

Cette vapeur, dont vous me régalez,
Eſt un peu, ce me ſemble, étrange.

ALCMENE.

C'eſt ce qu'on peut donner pour change,
Au ſonge dont vous me parlez.

AMPHITRION.

A moins d'un ſonge, on ne peut pas, ſans doute,
Excuſer ce qu'ici votre bouche me dit.

ALCMENE.

A moins d'une vapeur qui vous trouble l'eſprit,
On ne peut pas ſauver ce que de vous j'écoute.

AMPHITRION.

Laiſſons un peu cette vapeur, Alcméne.

ALCMENE.

Laiſſons un peu ce ſonge, Amphitrion.

AMPHITRION.

Sur le ſujet dont il eſt queſtion,
Il n'eſt guéres de jeu, que trop loin on ne méne.

ALCMENE.

Sans doute; &, pour marque certaine,
Je commence à ſentir un peu d'émotion.

AMPHITRION.

Eſt-ce donc que, par-là, vous voulez eſſayer

A réparer l'accueil dont je vous ai fait plainte?

ALCMENE.

Eſt-ce donc que, par cette feinte,
Vous déſirez vous égayer?

AMPHITRION.

Ah! De grace, ceſſons, Alcméne, je vous prie;
Et parlons ſérieuſement.

ALCMENE.

Amphitrion, c'eſt trop pouſſer l'amuſement;
Finiſſons cette raillerie.

AMPHITRION.

Quoi! Vous oſez me ſoutenir en face,
Que, plûtôt qu'à cette heure, on m'ait ici pû voir?

ALCMENE.

Quoi! Vous voulez nier avec audace,
Que, dès hier en ces lieux, vous vîntes ſur le ſoir?

AMPHITRION.

Moi, je vins hier?

ALCMENE.

Sans doute; &, dès devant l'aurore,
Vous vous en êtes retourné.

AMPHITRION *à part.*

Ciel! Un pareil débat s'eſt-il pû voir encore?
Et qui, de tout ceci, ne ſeroit étonné,
Soſie?

SOSIE.

Elle a beſoin de ſix grains d'ellébore;
Monſieur, ſon eſprit eſt tourné.

AMPHITRION.

Alcméne, au nom de tous les Dieux,
Ce diſcours a d'étranges ſuites,
Reprenez vos ſens un peu mieux,
Et penſez à ce que vous dites.

ALCMENE.

J'y penſe mûrement auſſi,
Et tous ceux du logis ont vû votre arrivée.
J'ignore quel motif vous fait agir ainſi;
Mais, ſi la choſe avoit beſoin d'être prouvée,
S'il étoit vray qu'on pût ne s'en ſouvenir pas,
De qui puis-je tenir, que de vous la nouvelle
Du dernier de tous vos combats,
Et les cinq diamans que portoit Ptérélas
Qu'a fait, dans la nuit éternelle,
Tomber l'effort de votre bras?
En pourroit-on vouloir un plus ſûr témoignage?

AMPHITRION.

Quoi! Je vous ai déja donné
Le nœud de diamans que j'eus pour mon partage,
Et que je vous ai deſtiné?

ALCMENE.

Aſſûrément. Il n'eſt pas difficile
De vous en bien convaincre.

AMPHITRION.

Et comment?

ALCMENE *montrant, à ſa ceinture, le nœud de diamans.*

Le voici.

AMPHITRION.

Sosie?

SOSIE *tirant de sa poche un coffret.*

Elle se moque, & je le tiens ici,

Monsieur; la feinte est inutile.

AMPHITRION *regardant le coffret.*

Le cachet est entier.

ALCMENE *présentant à Amphitrion le nœud de diamans.*

Est-ce une vision?

Tenez. Trouverez-vous cette preuve assez forte?

AMPHITRION.

Ah Ciel! O juste Ciel!

ALCMENE.

Allez, Amphitrion,

Vous vous moquez d'en user de la sorte;

Et vous en devriez avoir confusion.

AMPHITRION.

Romps vîte ce cachet.

SOSIE *ayant ouvert le coffret.*

Ma foi, la place est vuide.

Il faut que, par magie, on ait sçû le tirer,

Ou bien que, de lui-même, il soit venu, sans guide,

Vers celle qu'il a sçû qu'on en vouloit parer.

AMPHITRION *à part.*

O Dieux, dont le pouvoir sur les choses préside,

Quelle est cette avanture, & qu'en puis-je augurer,

Dont mon amour ne s'intimide?

SOSIE *à Amphitrion.*

Si sa bouche dit vray, nous avons même sort;
Et, de même que moi, monsieur, vous êtes double.

AMPHITRION.

Tai-toi.

ALCMENE.

Sur quoi vous étonner si fort,
Et d'où peut naître ce grand trouble?

AMPHITRION *à part.*

O Ciel! Quel étrange embarras!
Je vois des incidens qui passent la nature;
Et mon honneur redoute une avanture,
Que mon esprit ne comprend pas.

ALCMENE.

Songez-vous, en tenant cette preuve sensible,
A me nier encor votre retour pressé?

AMPHITRION.

Non; mais, à ce retour, daignez, s'il est possible,
Me conter ce qui s'est passé.

ALCMENE.

Puisque vous demandez ce récit de la chose,
Vous voulez dire donc que ce n'étoit pas vous.

AMPHITRION.

Pardonnez-moi; mais j'ai certaine cause,
Qui me fait demander ce récit entre nous.

ALCMENE.

Les soucis importans, qui vous peuvent saisir,
Vous ont-ils fait si vîte en perdre la mémoire?

AMPHITRION.

Peut-être; mais enfin vous me ferez plaisir
De m'en dire toute l'histoire.

ALCMENE.

L'histoire n'est pas longue. A vous je m'avançai,
Pleine d'une aimable surprise;
Tendrement je vous embrassai,
Et témoignai ma joye, à plus d'une reprise.

AMPHITRION *à part.*

Ah! D'un si doux accueil je me serois passé.

ALCMENE.

Vous me fites d'abord ce présent d'importance,
Que, du butin conquis, vous m'aviez destiné.
Votre cœur, avec véhémence,
M'étala de ses feux toute la violence,
Et les soins importuns qui l'avoient enchaîné,
L'aise de me revoir, les tourmens de l'absence,
Tout le souci que son impatience,
Pour le retour, s'étoit donné;
Et jamais votre amour, en pareille occurrence,
Ne me parut si tendre & si passionné.

AMPHITRION *à part.*

Peut-on plus vivement se voir assassiné?

ALCMENE.

Tous ces transports, toute cette tendresse,
Comme vous croyez bien, ne me déplaisoient pas;
Et, s'il faut que je le confesse,
Mon cœur, Amphitrion, y trouvoit mille appas.

AMPHITRION.

AMPHITRION.

Ensuite, s'il vous plaît?

ALCMENE.

Nous nous entrecoupâmes
De mille questions qui pouvoient nous toucher.
On servit. Tête à tête, ensemble nous soupâmes;
Et, le soupé fini, nous nous fûmes coucher.

AMPHITRION.

Ensemble?

ALCMENE.

Assûrément. Quelle est cette demande?

AMPHITRION *à part.*

Ah! C'est ici le coup le plus cruel de tous,
Et dont à s'assûrer trembloit mon feu jaloux.

ALCMENE.

D'où vous vient, à ce mot, une rougeur si grande?
Ai-je fait quelque mal de coucher avec vous?

AMPHITRION.

Non ce n'étoit pas moi, pour ma douleur sensible;
Et qui dit qu'hier ici mes pas se sont portés,
Dit, de toutes les faussetés,
La fausseté la plus horrible.

ALCMENE.

Amphitrion?

AMPHITRION.

Perfide.

ALCMENE.

Ah! Quel emportement!

AMPHITRION.

Non, non, plus de douceur & plus de déférence.
Ce revers vient à bout de toute ma constance;
Et mon cœur ne respire, en ce fatal moment,
Et que fureur, & que vengeance.

ALCMENE.

De qui donc vous venger, & quel manque de foi
Vous fait ici me traiter de coupable?

AMPHITRION.

Je ne sçais pas; mais ce n'étoit pas moi,
Et c'est un désespoir qui de tout rend capable.

ALCMENE.

Allez, indigne époux, le fait parle de soi;
Et l'imposture est effroyable.
C'est trop me pousser là-dessus,
Et d'infidélité me voir trop condamnée.
Si vous cherchez, dans ces transports confus,
Un prétexte à briser les nœuds d'un hyménée
Qui me tient à vous enchaînée,
Tous ces détours sont superflus;
Et me voilà déterminée
A souffrir qu'en ce jour nos liens soient rompus.

AMPHITRION.

Après l'indigne affront que l'on me fait connoître,
C'est bien à quoi, sans doute, il faut vous préparer.
C'est le moins qu'on doit voir, & les choses, peut-être,
Pourront n'en pas là demeurer.
Le déshonneur est sûr, mon malheur m'est visible,

Et mon amour en vain voudroit me l'obſcurcir.
Mais le détail encor ne m'en eſt pas ſenſible ;
Et mon juſte courroux prétend s'en éclaircir.
Votre frere déjà peut hautement répondre,
Que, juſqu'à ce matin, je ne l'ai point quitté.
Je m'en vais le chercher, afin de vous confondre
Sur ce retour qui m'eſt fauſſement imputé.
Après, nous percerons juſqu'au fond d'un myſtére,
Juſques à préſent inoui ;
Et, dans les mouvemens d'une juſte colére,
Malheur à qui m'aura trahi.

SOSIE.

Monſieur . . .

AMPHITRION.

Ne m'accompagne pas,
Et demeure ici pour m'attendre.

CLEANTHIS *à Alcméne.*

Faut-il . . .

ALCMENE.

Je ne puis rien entendre.
Laiſſe-moi ſeule, & ne ſui point mes pas.

SCENE III.

CLEANTHIS, SOSIE.

CLEANTHIS *à part.*

IL faut que quelque chose ait brouillé sa cervelle;
Mais le frere sur le champ
Finira cette querelle.

SOSIE *à part.*

C'est ici, pour mon maître, un coup assez touchant;
Et son avanture est cruelle.
Je crains fort, pour mon fait, quelque chose approchant;
Et je m'en veux, tout doux, éclaircir avec elle.

CLEANTHIS *à part.*

Voyez s'il me viendra seulement aborder.
Mais je veux m'empêcher de rien faire paroître.

SOSIE *à part.*

La chose quelquefois est fâcheuse à connoître,
Et je tremble à la demander.
Ne vaudroit-il pas mieux, pour ne rien hazarder,
Ignorer ce qu'il en peut être?
Allons, tout coup vaille, il faut voir,
Et je ne m'en sçaurois défendre.
La foiblesse humaine est d'avoir
Des curiosités d'apprendre
Ce qu'on ne voudroit pas sçavoir.
Dieu te gard, Cléanthis.

CLEANTHIS.

Ah, ah! Tu t'en avises,
Traître, de t'approcher de nous.

SOSIE.

Mon Dieu! Qu'as-tu? Toujours on te voit en courroux;
Et sur rien tu te formalises?

CLEANTHIS.

Qu'appelles-tu sur rien? Di?

SOSIE.

J'appelle sur rien,
Ce qui, sur rien, s'appelle en vers, ainsi qu'en prose;
Et rien, comme tu le sçais bien,
Veut dire rien, ou peu de chose.

CLEANTHIS.

Je ne sçais qui me tient, infame,
Que je ne t'arrache les yeux,
Et ne t'apprenne où va le courroux d'une femme.

SOSIE.

Holà. D'où te vient donc ce transport furieux?

CLEANTHIS.

Tu n'appelles donc rien le procédé, peut-être,
Qu'avec moi ton cœur a tenu?

SOSIE.

Et quel?

CLEANTHIS.

Quoi! Tu fais l'ingénu?
Est-ce qu'à l'exemple du maître,
Tu veux dire qu'ici tu n'es pas revenu?

SOSIE.

Non, je ſçais fort bien le contraire;
Mais je ne t'en fais pas le fin.
Nous avions bû de je ne ſçais quel vin,
Qui m'a fait oublier tout ce que j'ai pû faire.

CLEANTHIS.

Tu crois, peut-être, excuſer par ce trait...

SOSIE.

Non, tout de bon, tu m'en peux croire.
J'étois dans un état, où je puis avoir fait
Des choſes dont j'aurois regret;
Et dont je n'ai nulle mémoire.

CLEANTHIS.

Tu ne te ſouviens point du tout de la maniére
Dont tu m'as ſçû traiter étant venu du port?

SOSIE.

Non plus que rien; tu peux m'en faire le rapport.
Je ſuis équitable & ſincére,
Et me condamnerai, moi-même, ſi j'ai tort.

CLEANTHIS.

Comment! Amphitrion m'ayant ſçu diſpoſer,
Juſqu'à ce que tu vins, j'avois pouſſé ma veille;
Mais je ne vis jamais une froideur pareille,
De ta femme il fallut moi-même t'aviſer;
Et, lorſque je fus te baiſer,
Tu détournas le néz, & me donnas l'oreille.

SOSIE.

Bon.

CLEANTHIS.

Comment, bon?

SOSIE.

MonDieu! Tu ne ſçais pas pourquoi,
Cléanthis, je tiens ce langage.
J'avois mangé de l'ail, & fis en homme ſage
De détourner un peu mon haleine de toi.

CLEANTHIS.

Je te ſçûs exprimer des tendreſſes de cœur;
Mais, à tous mes diſcours, tu fus comme une ſouche;
Et jamais un mot de douceur
Ne te put ſortir de la bouche.

SOSIE *à part.*

Courage.

CLEANTHIS.

Enfin, ma flâme eut beau s'émanciper,
Sa chaſte ardeur, en toi, ne trouva rien que glace;
Et, dans un tel retour, je te vis la tromper
Juſqu'à faire refus de prendre au lit la place
Que les loix de l'hymen t'obligent d'occuper.

SOSIE.

Quoi! Je ne couchai point?

CLEANTHIS.

Non, lâche.

SOSIE.

Eſt-il poſſible?

CLEANTHIS.

Traître, il n'eſt que trop aſſûré;

C'eſt de tous les affronts l'affront le plus ſenſible;
Et, loin que ce matin ton cœur l'ait réparé,
Tu t'es d'avec moi ſéparé
Par des diſcours chargés d'un mépris tout viſible.

SOSIE *à part.*

Vivat, Soſie.

CLEANTHIS.

Hé quoi! Ma plainte a cet effet?
Tu ris après ce bel ouvrage?

SOSIE.

Que je ſuis de moi ſatisfait!

CLEANTHIS.

Exprime-t-on ainſi le regret d'un outrage?

SOSIE.

Je n'aurois jamais crû que j'euſſe été ſi ſage.

CLEANTHIS.

Loin de te condamner d'un ſi perfide trait,
Tu m'en fais éclater la joye en ton viſage.

SOSIE.

Mon Dieu! Tout doucement. Si je parois joyeux,
Croi que j'en ai, dans l'ame, une raiſon très-forte;
Et que, ſans y penſer, je ne fis jamais mieux,
Que d'en uſer tantôt avec toi de la ſorte.

CLEANTHIS.

Traître, te mocques-tu de moi?

SOSIE.

Non, je te parle avec franchiſe.
En l'état où j'étois, j'avois certain effroi

Dont, avec ton diſcours, mon ame s'eſt remiſe.
Je m'appréhendois fort, & craignois qu'avec toi
Je n'euſſe fait quelque ſottiſe.

CLEANTHIS.

Quelle eſt cette frayeur, & ſçachons donc pourquoi ?

SOSIE.

Les médecins diſent, quand on eſt yvre,
Que, de ſa femme, on ſe doit abſtenir ;
Et que, dans cet état, il ne peut provenir
Que des enfans peſans, & qui ne ſçauroient vivre.
Voi, ſi mon cœur n'eût ſçû de froideur ſe munir,
Quels inconvéniens auroient pû s'en enſuivre.

CLEANTHIS.

Je me moque des médecins
Avec leurs raiſonnemens fades.
Qu'ils reglent ceux qui ſont malades,
Sans vouloir gouverner les gens qui ſont bien ſains,
Ils ſe mêlent de trop d'affaires,
De prétendre tenir nos chaſtes feux gênés ;
Et, ſur les jours caniculaires,
Ils nous donnent encore, avec leurs loix ſévéres,
De cent ſots contes par le nez.

SOSIE.

Tout doux.

CLEANTHIS.

Non, je ſoutiens que cela conclut mal ;
Ces raiſons ſont raiſons d'extravagantes têtes.
Il n'eſt ni vin, ni tems qui puiſſe être fatal

A remplir le devoir de l'amour conjugal;
Et les médecins ſont des bêtes.

SOSIE.

Contr'eux, je t'en ſupplie, appaiſe ton courroux;
Ce ſont d'honnêtes gens, quoique le monde en diſe.

CLEANTHIS.

Tu n'es pas où tu crois. En vain tu files doux.
Ton excuſe n'eſt point une excuſe de miſe;
Et je me veux venger, tôt ou tard, entre nous,
De l'air dont, chaque jour, je vois qu'on me mépriſe.
Des diſcours de tantôt je garde tous les coups,
Et tâcherai d'uſer, lâche & perfide époux,
De cette liberté que ton cœur m'a permiſe.

SOSIE.

Quoi?

CLEANTHIS.

Tu m'as dit tantôt que tu conſentois fort,
Lâche, que j'en aimaſſe un autre.

SOSIE.

Ah! Pour cet article, j'ai tort,
Je m'en dédis; il y va trop du notre.
Garde-toi bien de ſuivre ce tranſport.

CLEANTHIS.

Si je puis une fois pourtant
Sur mon eſprit gagner la choſe....

SOSIE.

Fais à ce diſcours quelque pauſe,
Amphitrion revient, qui me paroît content.

SCENE IV.

JUPITER, CLEANTHIS, SOSIE.

JUPITER *à part.*

JE viens prendre le tems de rappaiser Alcméne,
De bannir les chagrins que son cœur veut garder;
Et donner à mes feux, dans ce soin qui m'améne,
Le doux plaisir de se raccommoder.
[*à Cléanthis.*]
Alcméne est là-haut, n'est-ce pas?

CLEANTHIS.

Oui, pleine d'une inquiétude,
Qui cherche de la solitude;
Et qui m'a défendu d'accompagner ses pas.

JUPITER.

Quelque défense qu'elle ait faite,
Elle ne sera pas pour moi.

SCENE V.

CLEANTHIS, SOSIE.

CLEANTHIS.

SOn chagrin, à ce que je voi,
A fait une promte retraite.

SOSIE.

Que dis-tu, Cléanthis, de ce joyeux maintien,

Après son fracas effroyable?

CLEANTHIS.

Que, si toutes nous faisions bien,
Nous donnerions tous les hommes au diable;
Et que le meilleur n'en vaut rien.

SOSIE.

Cela se dit dans le courroux.
Mais, aux hommes, par trop vous êtes accrochées;
Et vous seriez, ma foi, toutes bien empêchées,
Si le diable les prenoit tous.

CLEANTHIS.

Vrayment...

SOSIE.

Le voici. Taisons-nous.

SCENE VI.

JUPITER, ALCMENE, CLEANTHIS, SOSIE.

JUPITER.

VOulez-vous me désespérer?
Hélas! Arrêtez, belle Alcméne.

ALCMENE.

Non, avec l'auteur de ma peine,
Je ne puis du tout demeurer.

JUPITER.

De grace....

ALCMENE.

Laiſſez-moi.

JUPITER.

Quoi . . . .

ALCMENE.

Laiſſez-moi, vous dis-je.

JUPITER *bas à part.*

Ses pleurs touchent mon ame, & ſa douleur m'afflige.
[*haut.*]
Souffrez que mon cœur . . . .

ALCMENE.

Non, ne ſuivez point mes pas.

JUPITER.

Où voulez-vous aller ?

ALCMENE.

Où vous ne ſerez pas.

JUPITER.

Ce vous eſt une attente vaine.
Je tiens à vos beautés par un nœud trop ſerré,
Pour pouvoir un moment en être ſéparé.
Je vous ſuivrai par tout, Alcméne.

ALCMENE.

Et moi par tout je vous fuirai.

JUPITER.

Je ſuis donc bien épouvantable ?

ALCMENE.

Plus qu'on ne peut dire, à mes yeux.
Oui, je vous vois comme un monſtre effroyable,

Un monſtre cruel, furieux,
Et dont l'approche eſt redoutable;
Comme un monſtre à fuir en tous lieux.
Mon cœur ſouffre, à vous voir, une peine incroyable,
C'eſt un ſupplice qui m'accable;
Et je ne vois rien ſous les Cieux
D'affreux, d'horrible, d'odieux,
Qui ne me fût plus que vous ſupportable.

JUPITER.

En voilà bien, hélas! que votre bouche dit.

ALCMENE.

J'en ai dans le cœur davantage;
Et, pour l'exprimer tout, ce cœur a du dépit
De ne point trouver de langage.

JUPITER.

Hé! Que vous a donc fait ma flâme,
Pour me pouvoir, Alcméne, en monſtre regarder?

ALCMENE.

Ah, juſte Ciel! Cela ſe peut-il demander?
Et n'eſt-ce pas pour mettre à bout une ame?

JUPITER.

Ah! D'un eſprit plus adouci....

ALCMENE.

Non, je ne veux, du tout, vous voir, ni vous entendre.

JUPITER.

Avez-vous bien le cœur de me traiter ainſi?
Eſt-ce-là cet amour ſi tendre,
Qui devoit tant durer quand je vins hier ici?

ALCMENE.

Non, non, ce ne l'eſt pas; & vos lâches injures
En ont autrement ordonné.
Il n'eſt plus, cet amour, tendre & paſſionné;
Vous l'avez, dans mon cœur, par cent vives bleſſures,
Cruellement aſſaſſiné.
C'eſt, en ſa place, un courroux inflexible,
Un vif reſſentiment, un dépit invincible,
Un déſeſpoir d'un cœur juſtement animé
Qui prétend vous haïr pour cet affront ſenſible,
Autant qu'il eſt d'accord de vous avoir aimé;
Et c'eſt haïr autant qu'il eſt poſſible.

JUPITER.

Hélas! Que votre amour n'avoit guéres de force,
Si de ſi peu de choſe on le peut voir mourir!
Ce qui n'étoit que jeu, doit-il faire un divorce,
Et d'une raillerie a-t-on lieu de s'aigrir?

ALCMENE.

Ah! C'eſt cela dont je ſuis offenſée,
Et que ne peut pardonner mon courroux.
Des véritables traits d'un mouvement jaloux
Je me trouverois moins bleſſée.
La jalouſie a des impreſſions,
Dont bien ſouvent la force nous entraîne;
Et l'ame la plus ſage, en ces occaſions,
Sans doute, avec aſſez de peine,
Répond de ſes émotions.
L'emportement d'un cœur qui peut s'être abuſé

A de quoi ramener une ame qu'il offenſe;
Et, dans l'amour qui lui donne naiſſance
Il trouve au moins, malgré toute ſa violence,
Des raiſons pour être excuſé.
De ſemblables tranſports contre un reſſentiment,
Pour défenſe, toujours ont ce qui les fait naître;
Et l'on donne grace aiſément
A ce dont on n'eſt pas le maître.
Mais que, de gayeté de cœur,
On paſſe aux mouvemens d'une fureur extrême;
Que, ſans cauſe, l'on vienne, avec tant de rigueur,
Bleſſer la tendreſſe & l'honneur
D'un cœur qui chérement nous aime;
Ah! C'eſt un coup trop cruel en lui-même,
Et que jamais n'oubliera ma douleur.

JUPITER.

Oui, vous avez raiſon, Alcméne, il ſe faut rendre.
Cette action, ſans doute, eſt un crime odieux,
Je ne prétends plus le défendre.
Mais ſouffrez que mon cœur s'en défende à vos yeux;
Et donne au vôtre à qui ſe prendre
De ce tranſport injurieux.
A vous en faire un aveu véritable,
L'époux, Alcméne, a commis tout le mal,
C'eſt l'époux qu'il vous faut regarder en coupable;
L'amant n'a point de part à ce tranſport brutal,
Et, de vous offenſer, ſon cœur n'eſt point capable.
Il a pour vous, ce cœur, pour y jamais penſer,

Trop

Trop de reſpect & de tendreſſe;
Et, ſi de faire rien à vous pouvoir bleſſer
Il avoit eu la coupable foibleſſe,
De cent coups, à vos yeux, il voudroit le percer.
Mais l'époux eſt ſorti de ce reſpect ſoumis
Où pour vous l'on doit toujours être;
A ſon dur procédé l'époux s'eſt fait connoître;
Et, par le droit d'hymen, il s'eſt crû tout permis.
Oui, c'eſt lui qui, ſans doute, eſt criminel vers vous,
Lui ſeul a maltraité votre aimable perſonne;
Haïſſez, déteſtez l'époux,
J'y conſens; & vous l'abandonne.
Mais, Alcméne, ſauvez l'amant de ce courroux
Qu'une telle offenſe vous donne;
N'en jettez pas ſur lui l'effet,
Démêlez-le un peu du coupable;
Et, pour être enfin équitable,
Ne le puniſſez point de ce qu'il n'a pas fait.

ALCMENE.

Ah! Toutes ces ſubtilités
N'ont que des excuſes frivoles;
Et, pour les eſprits irrités,
Ce ſont des contre-tems, que de telles paroles.
Ce détour ridicule eſt en vain pris par vous.
Je ne diſtingue rien en celui qui m'offenſe,
Tout y devient l'objet de mon courroux;
Et, dans ſa juſte violence,
Sont confondus & l'amant & l'époux.

Tous deux, de même ſorte, occupent ma penſée;
Et, des mêmes couleurs, par mon ame bleſſée,
Tous deux ils ſont peints à mes yeux,
Tous deux ſont criminels, tous deux m'ont offenſée;
Et tous deux me ſont odieux.

JUPITER.

Hé bien, puiſque vous le voulez,
Il faut donc me charger du crime.
Oui, vous avez raiſon, lorſque vous m'immolez
A vos reſſentimens, en coupable victime.
Un trop juſte dépit contre moi vous anime;
Et tout ce grand courroux qu'ici vous étalez,
Ne me fait endurer qu'un tourment légitime.
C'eſt, avec droit, que mon abord vous chaſſe,
Et que, de me fuir en tous lieux,
Votre colére me menace.
Je dois vous être un objet odieux,
Vous devez me vouloir un mal prodigieux,
Il n'eſt aucune horreur que mon forfait ne paſſe;
D'avoir offenſé vos beaux yeux,
C'eſt un crime à bleſſer les hommes & les Dieux;
Et je mérite enfin, pour punir cette audace,
Que, contre moi, votre haine ramaſſe
Tous ſes traits les plus furieux.
Mais mon cœur vous demande grace;
Pour vous la demander je me jette à genoux;
Et la demande au nom de la plus vive flâme,
Du plus tendre amour dont une ame

Puiſſe jamais brûler pour vous.
Si votre cœur, charmante Alcméne,
Me refuſe la grace où j'oſe recourir;
Il faut qu'une atteinte ſoudaine
M'arrache, en me faiſant mourir,
Aux dures rigueurs d'une peine
Que je ne ſçaurois plus ſouffrir.
Oui, cet état me déſeſpére,
Alcméne; ne préſumez pas
Qu'aimant, comme je fais, vos céleſtes appas,
Je puiſſe vivre un jour avec votre colére.
Déjà de ces momens la barbare longueur
Fait, ſous des atteintes mortelles,
Succomber tout mon triſte cœur;
Et, de mille vautours, les bleſſures cruelles
N'ont rien de comparable à ma vive douleur.
Alcméne, vous n'avez qu'à me le déclarer;
S'il n'eſt point de pardon que je doive eſpérer,
Cette épée auſſi-tôt, par un coup favorable,
Va percer à vos yeux le cœur d'un miſérable,
Ce cœur, ce traître cœur trop digne d'expirer,
Puiſqu'il a pû fâcher un objet adorable.
Heureux, en deſcendant au ténébreux ſéjour,
Si, de votre courroux, mon trépas vous raméne;
Et ne laiſſe en votre ame, après ce triſte jour,
Aucune impreſſion de haine,
Au ſouvenir de mon amour.
C'eſt tout ce que j'attends pour faveur ſouveraine.

ALCMENE.

Ah! Trop cruel époux!

JUPITER.

Dites, parlez, Alcméne.

ALCMENE.

Faut-il encor pour vous conſerver des bontés,
Et vous voir m'outrager par tant d'indignités?

JUPITER.

Quelque reſſentiment qu'un outrage nous cauſe,
Tient-il contre un remords d'un cœur bien enflammé?

ALCMENE.

Un cœur bien plein de flâme à mille morts s'expoſe,
Plûtôt que de vouloir fâcher l'objet aimé.

JUPITER.

Plus on aime quelqu'un, moins on trouve de peine...

ALCMENE.

Non, ne m'en parlez point, vous méritez ma haine.

JUPITER.

Vous me haïſſez donc?

ALCMENE.

J'y fais tout mon effort,
Et j'ai dépit de voir que toute votre offenſe
Ne puiſſe de mon cœur, juſqu'à cette vengeance,
Faire encore aller le tranſport.

JUPITER.

Mais pourquoi cette violence,
Puiſque, pour vous venger, je vous offre ma mort?
Prononcez-en l'arrêt, & j'obéïs ſur l'heure.

ALCMENE.

Qui ne ſçauroit haïr, peut-il vouloir qu'on meure?

JUPITER.

Et moi, je ne puis vivre, à moins que vous quittiez
Cette colére qui m'accable;
Et que vous m'accordiez le pardon favorable,
Que je vous demande à vos pieds.
[*Soſie & Cléanthis ſe mettent auſſi à genoux.*]
Réſolvez ici l'un des deux,
Ou de punir, ou bien d'abſoudre.

ALCMENE.

Hélas! Ce que je puis réſoudre
Paroît bien plus que je ne veux.
Pour vouloir ſoutenir le courroux qu'on me donne,
Mon cœur a trop ſçû me trahir;
Dire qu'on ne ſçauroit haïr,
N'eſt-ce pas dire qu'on pardonne?

JUPITER.

Ah! Belle Alcméne, il faut que comblé d'allégreſſe....

ALCMENE.

Laiſſez. Je me veux mal de mon trop de foibleſſe.

JUPITER.

Va, Soſie, & dépêche-toi,
Voi, dans les doux tranſports dont mon ame eſt charmée,
Ce que tu trouveras d'officiers de l'armée,
Et les invite à dîner avec moi.

[*bas à part.*]

Tandis que d'ici je le chaſſe,
Mercure remplira ſa place.

SCENE VII.

CLEANTHIS, SOSIE.

SOSIE.

HÉ bien, tu vois, Cléanthis, ce ménage.
Veux-tu qu'à leur exemple, ici,
Nous faſſions, entre nous, un peu de paix auſſi,
Quelque petit rapatriage?

CLEANTHIS.

C'eſt pour ton nez, vrayment. Cela ſe fait ainſi.

SOSIE.

Quoi! Tu ne veux pas?

CLEANTHIS.

Non.

SOSIE.

Il ne m'importe guére,
Tant pis pour toi.

CLEANTHIS.

Là, là, revien.

SOSIE.

Non, morbleu. Je n'en ferai rien;
Et je veux être, à mon tour, en colére.

CLEANTHIS.

Va, va, traître, laiſſe-moi faire;
On ſe laſſe, par fois, d'être femme de bien.

Fin du ſecond Acte.





ACTE TROISIÉME.

SCENE PREMIERE.

AMPHITRION.



U i, ſans doute, le ſort tout exprès me le cache ;
Et, des tours que je fais, à la fin, je ſuis las.
Il n'eſt point de deſtin plus cruel, que je ſçache.
Je ne ſçaurois trouver, portant par tout mes pas,
Celui qu'à chercher je m'attache ;
Et je trouve tous ceux que je ne cherche pas.
Mille fâcheux cruels, qui ne penſent pas l'être,
De nos faits avec moi, ſans beaucoup me connoître,
Viennent ſe réjouir pour me faire enrager.
Dans l'embarras cruel du ſouci qui me bleſſe,
De leurs embraſſemens, & de leur allégreſſe,
Sur mon inquiétude ils viennent tous charger.
En vain à paſſer je m'apprête
Pour fuir leurs perſécutions,
Leur tuante amitié de tous côtés m'arrête ;

Et

Et, tandis qu'à l'ardeur de leurs expreſſions,
Je réponds d'un geſte de tête,
Je leur donne, tout bas, cent malédictions.
Ah! Qu'on eſt peu flaté de louange, d'honneur,
Et de tout ce que donne une grande victoire,
Lorſque, dans l'ame, on ſouffre une vive douleur!
Et que l'on donneroit volontiers cette gloire
Pour avoir le repos du cœur!
Ma jalouſie à tout propos
Me proméne ſur ma diſgrace;
Et plus mon eſprit y repaſſe,
Moins j'en puis débrouiller le funeſte cahos.
Le vol des diamans n'eſt pas ce qui m'étonne;
On leve les cachets, qu'on ne l'apperçoit pas;
Mais le don qu'on veut qu'hier j'en vins faire en perſonne,
Eſt ce qui fait ici mon cruel embarras.
La nature par fois produit des reſſemblances,
Dont quelques impoſteurs ont pris droit d'abuſer;
Mais il eſt hors de ſens que, ſous ces apparences,
Un homme pour époux ſe puiſſe ſuppoſer;
Et, dans tous ces rapports, ſont mille différences,
Dont ſe peut une femme aiſément aviſer.
Des charmes de la Theſſalie
On vante de tout tems les merveilleux effets;
Mais les contes fameux qui par tout en ſont faits,
Dans mon eſprit toujours ont paſſé pour folie;
Et ce ſeroit du ſort une étrange rigueur,
Qu'au ſortir d'une ample victoire,

Je fuſſe contraint de les croire,
Aux dépens de mon propre honneur.
Je veux la retâter ſur ce fâcheux myſtére,
Et voir ſi ce n'eſt point une vaine chimére
Qui, ſur ſes ſens troublés, ait ſçû prendre crédit.
Ah! Faſſe le Ciel équitable
Que ce penſer ſoit véritable;
Et que, pour mon bonheur, elle ait perdu l'eſprit!

SCENE II.

MERCURE, AMPHITRION,

MERCURE *ſur le balcon de la maiſon d'Amphitrion, ſans être vû, ni entendu par Amphitrion.*

COmme l'amour ici ne m'offre aucun plaiſir,
Je m'en veux faire au moins qui ſoient d'autre nature;
Et je vais égayer mon ſérieux loiſir
A mettre Amphitrion hors de toute meſure.
Cela n'eſt pas d'un Dieu bien plein de charité;
Mais auſſi ce n'eſt pas ce dont je m'inquiéte;
Et je me ſens, par ma planette,
A la malice un peu porté.

AMPHITRION *ſans voir Mercure.*

D'où vient donc qu'à cette heure on ferme cette porte?

MERCURE.

Holà, tout doucement. Qui frappe?

AMPHITRION.

Moi.

MERCURE.

Qui, moi?

AMPHITRION *appercevant Mercure qu'il prend pour Sosie.*

Ah! Ouvre.

MERCURE.

Comment, ouvre? Et qui donc es-tu toi
Qui fais tant de vacarme, & parles de la sorte?

AMPHITRION.

Quoi! Tu ne me connois pas?

MERCURE.

Non;
Et n'en ai pas la moindre envie.

AMPHITRION *à part.*

Tout le monde perd-il aujourd'hui la raison?
Est-ce un mal répandu? Sosie, holà, Sosie.

MERCURE.

Hé bien, Sosie; oui, c'est mon nom,
As-tu peur que je ne l'oublie?

AMPHITRION.

Me vois-tu bien?

MERCURE.

Fort bien. Qui peut pousser ton bras
A faire une rumeur si grande?
Et que demandes-tu là bas?

AMPHITRION.

Moi, pendard, ce que je demande?

MERCURE.

Que ne demandes-tu donc pas?

Parle, ſi tu veux qu'on t'entende.

AMPHITRION.

Attend, traître. Avec un bâton
Je vais là haut me faire entendre;
Et, de bonne façon, t'apprendre
A m'oſer parler ſur ce ton.

MERCURE.

Tout beau. Si pour heurter tu fais la moindre inſtance,
Je t'envoyerai d'ici des meſſagers fâcheux.

AMPHITRION.

O Ciel! Vit-on jamais une telle inſolence?
La peut-on concevoir d'un ſerviteur, d'un gueux?

MERCURE.

Hé bien? Qu'eſt-ce? M'as-tu tout parcouru par ordre?
M'as-tu de tes gros yeux aſſez conſidéré?
Comme il les écarquille & paroît effaré!
Si, des regards, on pouvoit mordre,
Il m'auroit déja déchiré.

AMPHITRION.

Moi-même je frémis de ce que tu t'apprêtes
Avec ces impudens propos.
Que tu groſſis pour toi d'effroyables tempêtes!
Quels orages de coups vont fondre ſur ton dos!

MERCURE.

L'ami, ſi, de ces lieux, tu ne veux diſparoître,
Tu pourras y gagner quelque contuſion.

AMPHITRION.

Ah! Tu ſçauras, maraud, à ta confuſion,

Ce que c'eſt qu'un valet qui s'attaque à ſon maître.

MERCURE.

Toi, mon maître?

AMPHITRION.

Oui, coquin. M'oſes-tu méconnoître?

MERCURE.

Je n'en reconnois point d'autre qu'Amphitrion.

AMPHITRION.

Et cet Amphitrion, qui, hors moi, le peut être?

MERCURE.

Amphitrion?

AMPHITRION.

Sans doute.

MERCURE.

Ah! Quelle viſion!

Di-nous un peu. Quel eſt le cabaret honnête,

Où tu t'es coëffé le cerveau?

AMPHITRION.

Comment! Encore?

MERCURE.

Etoit-ce un vin à faire fête?

AMPHITRION.

Ciel!

MERCURE.

Etoit-il vieux, ou nouveau?

AMPHITRION.

Que de coups!

MERCURE.

Le nouveau donne fort dans la tête,
Quand on le veut boire ſans eau.

AMPHITRION.

Ah ! Je t'arracherai cette langue, ſans doute.

MERCURE.

Paſſe, mon pauvre ami, croi-moi,
Que quelqu'un ici ne t'écoute.
Je reſpecte le vin. Va-t'en, retire-toi,
Et laiſſe Amphitrion dans les plaiſirs qu'il goûte.

AMPHITRION.

Comment ! Amphitrion eſt là-dedans ?

MERCURE.

Fort bien ;
Qui, couvert de lauriers d'une victoire pleine,
Eſt auprès de la belle Alcméne,
A jouir des douceurs d'un aimable entretien.
Après le démêlé d'un amoureux caprice,
Ils goûtent le plaiſir de s'être rajuſtés.
Garde-toi de troubler leurs douces privautés,
Si tu ne veux qu'il ne puniſſe
L'excès de tes témérités.

SCENE III.

AMPHITRION *seul.*

AH! Quel étrange coup m'a t'il porté dans l'ame?
En quel trouble cruel jette-t-il mon esprit?
Et, si les choses sont comme le traître dit,
Où vois-je ici réduits mon honneur & ma flâme?
A quel parti me doit résoudre ma raison?
Ai-je l'éclat, ou le secret à prendre?
Et, dois-je, en mon courroux, renfermer ou répandre
Le déshonneur de ma maison?
Ah! Faut-il consulter, dans un affront si rude?
Je n'ai rien à prétendre, & rien à ménager;
Et toute mon inquiétude
Ne doit aller qu'à me venger.

SCENE IV.

AMPHITRION, SOSIE, NAUCRATES & POLIDAS *dans le fond du théatre.*

SOSIE *à Amphitrion.*

MOnsieur, avec mes soins, tout ce que j'ai pû faire,
C'est de vous amener ces messieurs que voici.

AMPHITRION.

Ah! Vous voilà.

SOSIE.

Monſieur.

AMPHITRION.

Inſolent, téméraire.

SOSIE.

Quoi?

AMPHITRION.

Je vous apprendrai de me traiter ainſi.

SOSIE.

Qu'eſt-ce donc? Qu'avez-vous?

AMPHITRION *mettant l'épée à la main.*

Ce que j'ai, miſérable?

SOSIE *à Naucratès & à Polidas.*

Holà, Meſſieurs, venez donc tôt.

NAUCRATES *à Amphitrion.*

Ah! de grace, arrêtez.

SOSIE.

De quoi ſuis-je coupable?

AMPHITRION.

Tu me le demandes, maraud?

[*à Naucratès.*]

Laiſſez-moi ſatisfaire un courroux légitime.

SOSIE.

Lorſque l'on pend quelqu'un, on lui dit pourquoi c'eſt.

NAUCRATES *à Amphitrion.*

Daignez nous dire au moins quel peut être ſon crime.

SOSIE.

Meſſieurs, tenez bon, s'il vous plaît.

AMPHITRION.

Comment! Il vient d'avoir l'audace
De me fermer la porte au néz;
Et de joindre encor la menace
A mille propos effrenés.
[*mettant l'épée à la main.*]
Ah! Coquin.

SOSIE *tombant à genoux.*

Je suis mort.

NAUCRATES *à Amphitrion.*

Calmez cette colére.

SOSIE.

Messieurs.

POLIDAS *à Sosie.*

Qu'est-ce?

SOSIE.

M'a-t-il frappé?

AMPHITRION.

Non, il faut qu'il ait le salaire
Des mots où, tout à l'heure, il s'est émancipé.

SOSIE.

Comment cela se peut-il faire,
Si j'étois, par votre ordre, autre part occupé?
Ces messieurs sont ici pour rendre témoignage,
Qu'à dîner avec vous je les viens d'inviter.

NAUCRATES.

Il est vray qu'il nous vient de faire ce message;
Et n'a point voulu nous quitter.

AMPHITRION.

Qui t'a donné cet ordre ?

SOSIE.

Vous.

AMPHITRION.

Et quand ?

SOSIE.

Après votre paix faite,
Au milieu des tranſports d'une ame ſatisfaite
D'avoir, d'Alcméne, appaiſé le courroux.

[*Soſie ſe relève.*] AMPHITRION.

O Ciel ! Chaque inſtant, chaque pas,
Ajoûte quelque choſe à mon cruel martyre ;
Et, dans ce fatal embarras,
Je ne ſçais plus que croire, ni que dire.

NAUCRATES.

Tout ce que, de chez vous, il vient de nous conter,
Surpaſſe ſi fort la nature,
Qu'avant que de rien faire, & de vous emporter,
Vous devez éclaircir toute cette avanture.

AMPHITRION.

Allons. Vous y pourrez ſeconder mon effort;
Et le Ciel à propos ici vous a fait rendre.
Voyons quelle fortune en ce jour peut m'attendre.
Débrouillons ce myſtére, & ſçachons notre ſort.
Hélas ! Je brûle de l'apprendre ;
Et je le crains plus que la mort.

[*Amphitrion frappe à la porte de ſa maiſon.*]

SCENE V.

JUPITER, AMPHITRION, NAUCRATES, POLIDAS, SOSIE.

JUPITER.

Quel bruit à deſcendre m'oblige,
Et qui frappe en maître où je ſuis?

AMPHITRION.

Que vois-je, juſtes Dieux!

NAUCRATES.

Ciel! Quel eſt ce prodige!
Quoi! Deux Amphitrions ici nous ſont produits?

AMPHITRION *à part.*

Mon ame demeure tranſie.
Hélas! Je n'en puis plus, l'avanture eſt à bout,
Ma deſtinée eſt éclaircie;
Et ce que je vois me dit tout.

NAUCRATES.

Plus mes regards ſur eux s'attachent fortement,
Plus je trouve qu'en tout l'un à l'autre eſt ſemblable.

SOSIE *paſſant du côté de Jupiter.*

Meſſieurs, voici le véritable.
L'autre eſt un impoſteur digne de châtiment.

POLIDAS.

Certes, ce rapport admirable
Suſpend ici mon jugement.

AMPHITRION.

C'eſt trop être éludés par un fourbe éxécrable,
Il faut avec ce fer rompre l'enchantement.

NAUCRATES *à Amphitrion qui a mis l'épée à la main.*

Arrêtez.

AMPHITRION.

Laiſſez-moi.

NAUCRATES.

Dieux! Que voulez-vous faire?

AMPHITRION.

Punir d'un impoſteur les lâches trahiſons.

JUPITER.

Tout beau. L'emportement eſt fort peu néceſſaire;
Et, lorſque, de la ſorte, on ſe met en colére,
On fait croire qu'on a de mauvaiſes raiſons.

SOSIE.

Oui, c'eſt un enchanteur, qui porte un caractére,
Pour reſſembler aux maîtres des maiſons.

AMPHITRION *à Soſie.*

Je te ferai, pour ton partage,
Sentir, par mille coups, ces propos outrageans.

SOSIE.

Mon maître eſt homme de courage,
Et ne ſouffrira point que l'on batte ſes gens.

AMPHITRION.

Laiſſez-moi m'aſſouvir dans mon courroux extrême,
Et laver mon affront au ſang d'un ſcélérat.

NAUCRATES *arrêtant Amphitrion.*

Nous ne ſouffrirons point cet étrange combat
D'Amphitrion contre lui-même.

AMPHITRION.

Quoi ! Mon honneur de vous reçoit ce traitement,
Et mes amis d'un fourbe embraſſent la défenſe?
Loin d'être les premiers à prendre ma vengeance,
Eux-mêmes font obſtacle à mon reſſentiment?

NAUCRATES.

Que voulez-vous qu'à cette vûë
Faſſent nos réſolutions,
Lorſque, par deux Amphitrions,
Toute notre chaleur demeure ſuſpenduë?
A vous faire éclater notre zéle aujourd'hui,
Nous craignons de faillir, & de vous méconnoître.
Nous voyons bien en vous Amphitrion paroître,
Du ſalut des thébains le glorieux appui;
Mais nous le voyons tous auſſi paroître en lui;
Et ne ſçaurions juger dans lequel il peut être.
Notre parti n'eſt point douteux,
Et l'impoſteur par nous doit mordre la pouſſiére;
Mais ce parfait rapport le cache entre vous deux;
Et c'eſt un coup trop hazardeux
Pour l'entreprendre ſans lumiére.
Avec douceur laiſſez-nous voir
De quel côté peut être l'impoſture;
Et, dès que nous aurons démêlé l'avanture,
Il ne nous faudra point dire notre devoir.

JUPITER.

Oui, vous avez raiſon; & cette reſſemblance,
A douter de tous deux, vous peut autoriſer.
Je ne m'offenſe point de vous voir en balance;
Je ſuis plus raiſonnable, & ſçais vous excuſer.
L'œil ne peut entre nous faire de différence;
Et je vois qu'aiſément on s'y peut abuſer.
Vous ne me voyez point témoigner de colére,
Point mettre l'épée à la main,
C'eſt un mauvais moyen d'éclaircir ce myſtére,
Et j'en puis trouver un plus doux & plus certain.
L'un de nous eſt Amphitrion;
Et tous deux, à vos yeux, nous le pouvons paroître.
C'eſt à moi de finir cette confuſion;
Et je prétends me faire à tous ſi bien connoître,
Qu'aux preſſantes clartés de ce que je puis être,
Lui-même ſoit d'accord du ſang qui m'a fait naître,
Et n'ait plus, de rien dire, aucune occaſion.
C'eſt aux yeux des thébains que je veux avec vous
De la vérité pure ouvrir la connoiſſance;
Et la choſe, ſans doute, eſt aſſez d'importance,
Pour affecter la circonſtance,
De l'éclaircir aux yeux de tous.
Alcméne attend de moi ce public témoignage;
Sa vertu, que l'éclat de ce déſordre outrage,
Veut qu'on la juſtifie; & j'en vais prendre ſoin.
C'eſt à quoi mon amour envers elle m'engage;
Et des plus nobles chefs je fais un aſſemblage

Pour l'éclairciſſement dont ſa gloire a beſoin.
Attendant avec vous ces témoins ſouhaités,
Ayez, je vous prie, agréable
De venir honorer la table,
Où vous a Soſie invités.

SOSIE.

Je ne me trompois pas, meſſieurs, ce mot termine
Toute l'irréſolution;
Le véritable Amphitrion
Eſt l'Amphitrion où l'on dîne.

AMPHITRION.

O Ciel! Puis-je plus bas me voir humilié?
Quoi! Faut-il que j'entende ici, pour mon martyre,
Tout ce que l'impoſteur à mes yeux vient de dire;
Et que, dans la fureur que ce diſcours m'inſpire,
On me tienne le bras lié?

NAUCRATES *à Amphitrion.*

Vous vous plaignez à tort. Permettez-nous d'attendre
L'éclairciſſement, qui doit rendre
Les reſſentimens de ſaiſon.
Je ne ſçais pas s'il impoſe;
Mais il parle ſur la choſe
Comme s'il avoit raiſon.

AMPHITRION.

Allez, foibles amis, & flatez l'impoſture.
Thébes en a pour moi de tout autres que vous;
Et je vais en trouver qui, partageant l'injure,
Sçauront prêter la main à mon juſte courroux.

JUPITER.

Hé bien, je les attends; & ſçaurai décider
Le différend en leur préſence.

AMPHITRION.

Fourbe, tu crois par-là peut-être t'évader;
Mais rien ne te ſçauroit ſauver de ma vengeance.

JUPITER.

A ces injurieux propos
Je ne daigne à préſent répondre;
Et tantôt je ſçaurai confondre
Cette fureur avec deux mots.

AMPHITRION.

Le Ciel même, le Ciel ne t'y ſçauroit ſouſtraire;
Et, juſques aux enfers, j'irai ſuivre tes pas.

JUPITER.

Il ne ſera pas néceſſaire;
Et l'on verra tantôt que je ne fuirai pas.

AMPHITRION *à part.*

Allons, courons, avant que d'avec eux il ſorte,
Aſſembler des amis qui ſuivent mon courroux;
Et chez moi venons, à main forte,
Pour le percer de mille coups.

SCENE VI.

JUPITER, NAUCRATES, POLIDAS, SOSIE.

JUPITER.

POint de façons, je vous conjure;
Entrons vîte dans la maison.

NAUCRATES.

Certes toute cette avanture
Confond le sens & la raison.

SOSIE.

Faites tréve, messieurs, à toutes vos surprises;
Et, pleins de joye, allez tabler jusqu'à demain.
[*seul.*]
Que je vais m'en donner; & me mettre en beau train
De raconter nos vaillantises!
Je brûle d'en venir aux prises;
Et jamais je n'eus tant de faim.

SCENE VII.

MERCURE, SOSIE.

MERCURE.

ARrête. Quoi! Tu viens ici mettre ton néz,
Impudent flaireur de cuisine?

SOSIE.

Ah! De grace, tout doux.

MERCURE.

Ah! Vous y retournez?

Je vous ajusterai l'échine.

SOSIE.

Hélas! Brave & généreux moi,
Modére-toi, je t'en supplie.
Sosie, épargne un peu Sosie;
Et ne te plais point tant à frapper dessus toi.

MERCURE.

Qui, de t'appeller de ce nom,
A pû te donner la licence?
Ne t'en ai-je pas fait une extrême défense,
Sous peine d'essuyer mille coups de bâton?

SOSIE.

C'est un nom que tous deux nous pouvons, à la fois,
Posséder sous un même maître.
Pour Sosie, en tous lieux, on sçait me reconnoître;
Je souffre bien que tu le sois,
Souffre aussi que je le puisse être.
Laissons aux deux Amphitrions
Faire éclater des jalousies;
Et, parmi leurs contentions,
Faisons, en bonne paix, vivre les deux Sosies.

MERCURE.

Non, c'est assez d'un seul; & je suis obstiné
A ne point souffrir de partage.

SOSIE.

Du pas devant, ſur moi, tu prendras l'avantage;
Je ſerai le cadet, & tu ſeras l'aîné.

MERCURE.

Non, un frere incommode, & n'eſt pas de mon goût;
Et je veux être fils unique.

SOSIE.

O cœur barbare & tyrannique!
Souffre qu'au moins je ſois ton ombre.

MERCURE.

Point du tout.

SOSIE.

Que d'un peu de pitié ton ame s'humaniſe;
En cette qualité, ſouffre-moi près de toi.
Je te ſerai partout une ombre ſi ſoumiſe,
Que tu ſeras content de moi.

MERCURE.

Point de quartier; immuable eſt la loi.
Si, d'entrer là-dedans, tu prends encor l'audace,
Mille coups en ſeront le fruit.

SOSIE.

Las! A quelle étrange diſgrace,
Pauvre Soſie, es-tu réduit!

MERCURE.

Quoi! Ta bouche ſe licencie
A te donner encore un nom que je défends?

SOSIE.

Non, ce n'eſt pas moi que j'entends;

Et je parle d'un vieux Sosie,
Qui fut jadis de mes parens,
Qu'avec très-grande barbarie,
A l'heure du dîné, l'on chassa de céans.

MERCURE.

Prend garde de tomber dans cette frénésie,
Si tu veux demeurer au nombre des vivans.

SOSIE *à part.*

Que je te rosserois, si j'avois du courage,
Double fils de putain, de trop d'orgueil enflé!

MERCURE.

Que dis-tu?

SOSIE.

Rien.

MERCURE.

Tu tiens, je crois, quelque langage?

SOSIE.

Demandez, je n'ai pas soufflé.

MERCURE.

Certain mot de fils de putain
A pourtant frappé mon oreille;
Il n'est rien de plus certain.

SOSIE.

C'est donc un perroquet que le beau tems réveille.

MERCURE.

Adieu. Lorsque le dos pourra te demanger,
Voilà l'endroit où je demeure.

SOSIE *ſeul.*

O Ciel ! Que l'heure de manger
Pour être mis dehors eſt une maudite heure !
Allons, cédons au ſort dans notre affliction,
Suivons-en aujourd'hui l'aveugle fantaiſie ;
Et, par une juſte union,
Joignons le malheureux Soſie
Au malheureux Amphitrion.
Je l'apperçois venir en bonne compagnie.

SCENE VIII.

AMPHITRION, ARGATIPHONTIDAS, POSICLES, SOSIE *dans un coin du théatre ſans être vû.*

AMPHITRION *à pluſieurs autres officiers qui l'accompagnoient.*

ARrêtez-là, meſſieurs. Suivez-nous d'un peu loin,
Et n'avancez tous, je vous prie,
Que quand il en ſera beſoin.

POSICLES.

Je comprends que ce coup doit fort toucher votre ame.

AMPHITRION.

Ah ! De tous les côtés, mortelle eſt ma douleur ;
Et je ſouffre pour ma flâme,
Autant que pour mon honneur.

POSICLES.

Si cette reſſemblance eſt telle que l'on dit,
Alcméne, ſans être coupable...

AMPHITRION.

Ah! Sur le fait dont il s'agit,
L'erreur ſimple devient un crime véritable;
Et, ſans conſentement, l'innocence y périt.
De ſemblables erreurs, quelque jour qu'on leur donne,
Touchent des endroits délicats;
Et la raiſon bien ſouvent les pardonne,
Que l'honneur & l'amour ne les pardonnent pas.

ARGATIPHONTIDAS.

Je n'embarraſſe point là-dedans ma penſée;
Mais je hais vos meſſieurs de leurs honteux délais,
Et c'eſt un procédé dont j'ai l'ame bleſſée,
Et que les gens de cœur n'approuveront jamais.
Quand quelqu'un nous employe, on doit, tête baiſſée,
Se jetter dans ſes intérêts.
Argatiphontidas ne va point aux accords.
Ecouter, d'un ami, raiſonner l'adverſaire,
Pour des hommes d'honneur n'eſt point un coup à faire;
Il ne faut écouter que la vengeance alors.
Le procès ne me ſçauroit plaire;
Et l'on doit commencer toujours, dans ſes tranſports,
Par bailler, ſans autre myſtére,
De l'épée au travers du corps.
Oui, vous verrez, quoi qu'il avienne,
Q'Argatiphontidas marche droit ſur ce point;
Et, de vous, il faut que j'obtienne
Que le pendard ne meure point
D'une autre main que de la mienne.

AMPHITRION.

Allons.

SOSIE *à Amphitrion.*

Je viens, monſieur, ſubir, à deux genoux,
Le juſte châtiment d'une audace maudite.
Frappez, battez, chargez, accablez-moi de coups,
Tuez-moi dans votre courroux,
Vous ferez bien, je le mérite;
Et je n'en dirai pas un ſeul mot contre vous.

AMPHITRION.

Léve-toi. Que fait-on?

SOSIE.

L'on m'a chaſſé tout net;
Et, croyant à manger m'aller comme eux ébattre,
Je ne ſongeois pas qu'en effet
Je m'attendois là pour me battre.
Oui, l'autre moi, valet de l'autre vous, a fait
Tout de nouveau le diable à quatre.
La rigueur d'un pareil deſtin,
Monſieur, aujourd'hui nous talonne;
Et l'on me deſ-Soſie enfin,
Comme on vous deſ-Amphitrionne.

AMPHITRION.

Oui-moi.

SOSIE.

N'eſt-il pas mieux de voir s'il vient perſonne?

SCENE IX.

CLEANTHIS, AMPHITRION, ARGATIPHONTIDAS, POLIDAS, NAUCRATES, POSICLES, SOSIE.

CLEANTHIS.

O Ciel!

AMPHITRION.

Qui t'épouvante ainsi?
Quelle est la peur que je t'inspire?

CLEANTHIS.

Las! Vous êtes là haut, & je vous vois ici.

NAUCRATES *à Amphitrion.*

Ne vous pressez point, le voici,
Pour donner, devant tous, les clartés qu'on désire;
Et qui, si l'on peut croire à ce qu'il vient de dire,
Sçauront vous affranchir de trouble & de souci.

SCENE X.

MERCURE, NAUCRATES, POLIDAS, AMPHITRION, ARGATIPHONTIDAS, POSICLES, CLEANTHIS, SOSIE.

MERCURE.

Oui, vous l'allez voir tous; & ſçachez par avance,
Que c'eſt le grand maître des Dieux,
Que, ſous les traits chéris de cette reſſemblance,
Alcméne a fait du Ciel deſcendre dans ces lieux.
Et quant à moi, je ſuis Mercure,
Qui, ne ſçachant que faire, ai roſſé tant ſoit peu
Celui dont j'ai pris la figure;
Mais, de s'en conſoler, il a maintenant lieu;
Et les coups de bâton d'un Dieu
Font honneur à qui les endure.

SOSIE.

Ma foi, monſieur le Dieu, je ſuis votre valet.
Je me ſerois paſſé de votre courtoiſie.

MERCURE.

Je lui donne à préſent congé d'être Soſie,
Je ſuis las de porter un viſage ſi laid;
Et je m'en vais au Ciel, avec de l'ambroſie,
M'en débarbouiller tout-à-fait.

[*Mercure s'envole dans le Ciel.*]

SOSIE.

Le Ciel, de m'approcher, t'ôte à jamais l'envie !
Ta fureur s'eſt par trop acharnée après moi ;
Et je ne vis de ma vie
Un Dieu plus diable que toi.

SCENE DERNIERE.

JUPITER, NAUCRATES, AMPHITRION, ARGATIPHONTIDAS, POLIDAS, POSICLES, CLEANTHIS, SOSIE.

JUPITER *annoncé par le bruit du tonnerre, armé de ſon foudre, dans un nuage ſur ſon aigle.*

Regarde, Amphitrion, quel eſt ton impoſteur ;
Et, ſous tes propres traits, voi Jupiter paroître.
A ces marques, tu peux aiſément le connoître ;
Et c'eſt aſſez, je crois, pour remettre ton cœur
Dans l'état auquel il doit être,
Et rétablir chez toi la paix & la douceur.
Mon nom, qu'inceſſamment toute la terre adore,
Etouffe ici les bruits qui pouvoient éclater.
Un partage avec Jupiter
N'a rien du tout qui déshonore ;
Et, ſans doute, il ne peut être que glorieux,
De ſe voir le rival du ſouverain des Dieux.
Je n'y vois, pour ta flâme, aucun lieu de murmure ;
Et c'eſt moi, dans cette avanture,

Qui, tout Dieu que je ſuis, dois être le jaloux.
Alcméne eſt toute à toi, quelque ſoin qu'on employe;
Et ce doit, à tes feux, être un objet bien doux,
De voir que, pour lui plaire, il n'eſt point d'autre voye,
Que de paroître ſon époux,
Que Jupiter orné de ſa gloire immortelle,
Par lui-même n'a pû triompher de ſa foi;
Et que ce qu'il a reçû d'elle,
N'a, par ſon cœur ardent, été donné qu'à toi.

SOSIE.

Le ſeigneur Jupiter ſçait dorer la pillule.

JUPITER.

Sors donc des noirs chagrins, que ton cœur a ſoufferts;
Et rends le calme entier à l'ardeur qui te brûle;
Chez toi doit naître un fils qui, ſous le nom d'Hercule,
Remplira de ſes faits tout le vaſte univers.
L'éclat d'une fortune en mille biens féconde,
Fera connoître à tous, que je ſuis ton ſupport;
Et je mettrai tout le monde
Au point d'envier ton ſort.
Tu peux hardiment te flater
De ces eſpérances données.
C'eſt un crime, que d'en douter.
Les paroles de Jupiter
Sont des arrêts des deſtinées.
[*Il ſe perd dans les nuës.*]

NAUCRATES.

Certes, je ſuis ravi de ces marques brillantes....

SOSIE.

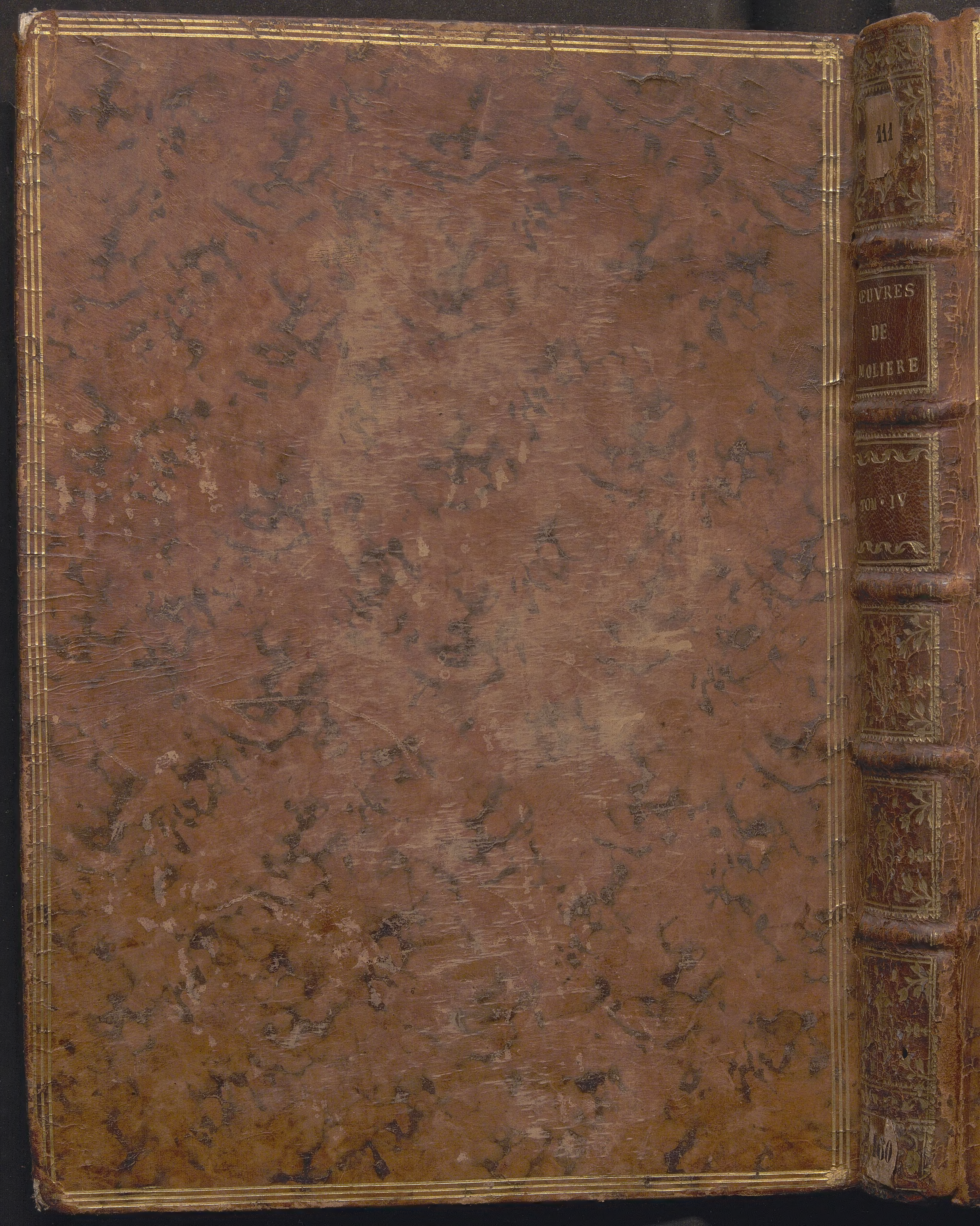
Meſſieurs, voulez-vous bien ſuivre mon ſentiment?
Ne vous embarquez nullement
Dans ces douceurs congratulantes;
C'eſt un mauvais embarquement;
Et d'une & d'autre part, pour un tel compliment,
Les phraſes ſont embarraſſantes.
Le grand Dieu Jupiter nous fait beaucoup d'honneur,
Et ſa bonté, ſans doute, eſt pour nous ſans ſeconde;
Il nous promet l'infaillible bonheur
D'une fortune, en mille biens féconde,
Et chez nous il doit naître un fils d'un très-grand cœur.
Tout cela va le mieux du monde;
Mais enfin coupons aux diſcours;
Et que chacun chez ſoi doucement ſe retire.
Sur telles affaires toujours,
Le meilleur eſt de ne rien dire.

FIN DU TOME QUATRIÉME.








111
ŒUVRES
DE
MOLIERE
TOM. IV


colorchecker CLASSIC
calibrite
mm